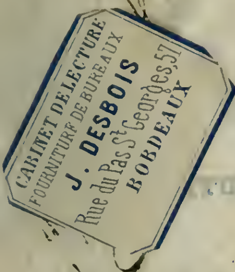



CABINET DE LECTURE
FOURNITURE DE BUREAUX
J. DESBOIS
Rue du Pas St Georges, 57
BORDEAUX

ALBÉRIC.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

Schildine, 2 vol. in-8.

Marie Touchet, chronique de France, 1 vol. in-8.

Émotions, poésies, 1 vol. in-8.

THÉATRE.

Les nouveaux adelphes, comédie en 5 actes, en vers.

Méphistophélès, drame en 3 actes, en vers.

Aoust 1572, ou Charles IX à Orléans, drame en 4 actes, en vers.

Un caprice de femme, opéra comique.

Le fils naturel, drame en 3 actes.

Morin, drame en 5 actes.

Le pasteur de Ramberg, comédie.

Manon, Ninon et Maintenon, comédie en 3 actes.

Etc., etc., etc.

MEULAN. — IMPRIMERIE DE A. HIARD.

ALBÉRIC

OU

LA COMÉDIE DE QUINZE ANS,

PAR

M. J. LESGUILLON.

Attendite a falsis prophetis qui veniunt ad vos cum pellibus ovium, intus autem sunt lupi rapaces.

II

DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS,
BERLANDIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE CHILPÉRIC.

1840.



I.

PLUS QUAM CIVILIA.

Quand éclata le bruit de cette déclaration de guerre, personne n'y voulait croire ; mais enfin la clarté fut si vive que les yeux s'ouvrirent tout grands.

Porcheron qui, depuis sa réélection, avait pris part à tous les actes éclatans de ses col-

lègues, se trouvait alors monté au plus haut degré de la confiance publique : il présidait des assemblées de jeunes gens, des réunions, des dîners politiques où les esprits s'entendaient sur les moyens de résistance quand le pouvoir donnerait le signal de l'attaque. Ce n'est pas qu'il prît au sérieux ces graves démonstrations : les orages parlementaires dont il avait si souvent vu mourir les flots au pied de la tribune, sans que la terre-ferme en fut ébranlée, le rassuraient sur le danger des tempêtes populaires... il comptait bien que tout se passerait sans trouble. Sa situation personnelle lui semblait trop agréable pour désirer un changement. Il ne voyait aucun inconvénient à faire des adresses au roi, à recevoir les hommages des populations, à proclamer à la tribune les plus nobles principes de liberté et d'indépendance; mais de la proclamation de ces principes à leur application, il pen-

sait qu'il y aurait loin : il ne trouvait nullement logique que les pauvres en vinssent au point de partager les terres des riches, et son amour pour le peuple n'allait pas jusqu'au point d'admettre qu'un beau matin un intrus pourrait s'emparer de son beau château de Clérambaut.

Mais, Albéric, son élève, son ami, était chaud, impatient comme la croyance : il voyait avec quelque joie l'ennemi courir lui-même au devant de sa ruine, heureux de n'avoir pas à s'accuser d'ingratitude en l'y faisant tomber. Les esprits étaient tellement exaspérés, la réprobation était si générale, qu'il pensait que la cause du peuple n'aurait pas besoin de lui pour triompher, et, comme son patriotisme était désintéressé, il lui suffisait que la liberté s'établit par les autres, pourvu qu'elle s'établit.

Une considération puissante était encore venue ébranler les convictions de Porche-

ron, et lui jeter dans l'esprit quelques doutes sur la fermeté de ses haines. Sa scène avec les jeunes condamnés, dont l'amour du peuple pour lui s'était augmentée, sa réélection, lui avaient donné une extrême importance; on sentait que ce serait gagner beaucoup que de l'avoir, et Chamarange avait été lui offrir, au nom d'un auguste persónnage, de l'or, un titre de baron, la croix d'officier de la légion d'honneur, et, dans un avenir bien rapproché, un portefeuille, s'il voulait adroitement adoucir son opposition et insensiblement passer du côté du ministère. Ces offres brillantes lui prouvaient que le roi n'était pas tellement ennemi de la charte qu'il fut impossible de s'entendre avec lui; mais le difficile était l'exécution, il avait répondu avec cette diplomatie qui n'accorde pas et se garde bien de refuser.

Les choses en étaient là quand un matin, il entend frapper à sa porte... C'est Chama-

range qui, annoncé par un valet, entre précipitamment et d'une voix triomphante.....

— Eh bien ! il a parlé... vous n'avez pas voulu être des nôtres, j'en suis fâché pour vous, messieurs les libéraux, c'est aujourd'hui le tour des royalistes : bonne chance ! je cours ordonner une petite fête à Trianon, pour le retour du roi dans sa capitale.

Et il laissa Porcheron, encore tout ébahi, chercher le sens de ces paroles.

Mais l'énigme fut bientôt expliquée : la gueule de bronze de la rue des Poitevins avait jetté son volcan, et l'absolutisme tonnait dans l'air.

Rhubert lui en apporta la première nouvelle.

—Eh bien, lui dit-il, ils en sont venus où nous voulions... voilà le moment d'agir, mon cher... nous aurons du mal, mais çà ira. Je cours soulever nos amis... Vous, agissez de votre côté... qu'on se tienne prêt... le cheval

blanc vous enverra des ordres... bientôt vous allez avoir de l'ouvrage! adieu!

Porcheron ne reçut pas d'ordres, mais le soir même son hôtel était encombré de patriotes demandant des armes et un homme déterminé pour les conduire.

— Mettez-vous à notre tête, criaient-ils? venez avec nous défendre la Charte attaquée! Vive la Charte! et des armes!

— Mes amis, mes bons amis, leur répondait l'honnête député... je ne sais pas si la Charte permet ces démonstrations : il faut agir par la loi, et non par la force.

— La loi est violée... la force seule peut rétablir l'équilibre : marchons..!

Et le bataillon improvisé partit, entraînant Porcheron à leur tête, entre deux hommes à moitié gris, qu'il n'avait jamais vus et qui le serraient dans leurs bras en le nommant leur frère.

Au détour de la rue, un cri unanime par-

tit des rangs : une boutique d'arquebusier fut enfoncée et chacun prit une arme... un frère mit en main de Porcheron une pertuisane rouillée, avec un gland de fer, et le cortège reprit sa marche avec plus de courage.

De temps en temps on entendait dans le lointain des bruits parfaitement semblables à des coups de fusils... enfin en débouchant par la place, un beau régiment de garde-royale se présenta en ligne : un mouvement uniforme fit faire de haut en bas, aux carabines, le mouvement d'un homme qui salue respectueusement, et des balles sifflèrent aux oreilles de Porcheron..... A la vue de leurs camarades tombant à terre et du régiment qui avançait au pas de charge, le bataillon improvisé se débanda comme une véritable déroute et se dispersa par les rues environnantes. Porcheron, comprenant mieux que jamais, combien sa conservation impor-

tait à la liberté, ne fut pas le dernier a user de la faculté que Dieu donne aux hommes de se mouvoir, et il disparut.

Cependant chaque quartier s'ébranlait par une scène pareille, et, au fond des maisons les plus obscures, le retentissement allait remuer les sympathies... Albéric fut bientôt embrasé par cet incendie insurrectionnel, plus prompt qu'il n'osait l'espérer : les cris de guerre et de liberté électrisaient son ame : le souvenir du bienfait parlait, mais la violation du pacte fondamental le déliait de sa reconnaissance... il se levait pour aller rejoindre ses amis, mais il craignait d'être ingrat : puis, son amour pour la patrie étouffait toute autre parole, et il s'élançait vers la rue pour aller combattre ou mourir.

Tout à coup un murmure immense, comme celui d'une tempête, se mit à gronder, et remplit, en s'approchant, toute l'étendue; au milieu des cris, il lui sembla recon-

naître la voix puissante du duc de la Bérésina et, entraîné par la curiosité, il ouvrit sa fenêtre

Un spectacle horrible vint frapper ses regards.

Comme on le pense bien, le duc de la Bérésina n'avait pas laissé échapper la magnifique occasion qui s'offrait à son patriotisme. Depuis longtemps il couvait l'espérance de voir les cendres de Napoléon sous la colonne, et le fils du grand homme sur le trône de France. Tel était le secret de ses luttes, tel était le but de son affiliation avec les Carbonaris. Il ne s'était pas expliqué avec eux, mais il était certain d'être d'accord, car, pourquoi diable un français pouvait-il vouloir chasser les Bourbons, sinon pour voir les cendres de Bonaparte sous la colonne, et couronner Napoléon II?

A peine la naissante rumeur populaire fut elle parvenue jusqu'à lui, qu'il revêtit son

grand uniforme d'officier de la garde ; il ceignit son épée, mit sa cocarde tricolore dans sa poche et sortit comme pour une revue. Quand il arriva sur la place des Victoires, Rhubert y était déjà : monté sur une borne, une moitié du national à la main, il haranguait la multitude : du plus loin qu'il apperçut le général, il le montra du doigt comme un soldat de Bonaparte et l'appella près de lui. La foule était si pressée que le général parvint à peine au premier rang au moment où le chef du poste commandait le feu... un homme blessé tomba, au milieu d'un cri d'indignation ; le peuple s'élança, s'empara du poste et mit en fuite la force armée.

Amis, s'écria le général, il faut venger la victime... qu'on place cet homme mourant sur un brancard ! offrons aux français cette preuve de la barbarie des tyrans, et qu'à cettevue, tout Paris s'indigne et se soulève !

Mille bras s'offrent soudain pour le porter. Le duc ordonne lui-même le convoi, Rhubert le dirige, et ils commencent leur pélerinage de deuil à travers les rues de Paris, aux cris de vive la charte ! mort aux tyrans! Le brancard sanglant s'offre aux regards et court jetter la haine et la vengeance dans les esprits.

Au milieu de cet entrainement, on commit une négligence bien excusable sans doute en faveur de l'intention, mais qui eut arrêté des gens moins forts en politique. L'homme déposé sur la civière avait en tombant oublié de mourir : évanoui d'abord, quand il revint à lui à travers les nuages qui voilaient sa pensée et sa vue, il comprit qu'une foule bruyante, animée, l'emportait dans son tourbillon... il referma les yeux, pensant que l'on courait le déposer sur le lit d'un hospice, et attendit.

Cependant son sang coulait et ses blessu-

res frappées plus vivement par l'air, lui causaient des douleurs intolérables; la violence des tourmens lui rendit un peu de force, il éleva la voix pour se plaindre, mais elle fut couverte par le tonnerre des cris qui retentissaient autour de son brancard; il agita sa main, mais les regards de ceux qui le portaient, tournés vers les citoyens dont ils excitaient les mouvemens, ne tombaient pas sur lui et la marche funèbre se développait toujours; enfin, accablé, sans force, las de demander à vivre, il ferma les yeux, sentit le froid pénétrer ses veines, et se résigna à la mort en maudissant la liberté.

C'est alors que le cortège passa devant Albéric. Un sentiment profond d'indignation et de pitié le tint un moment immobile; tout à coup il distingua le général, descendit, courut à lui, et, se précipitant au milieu des porteurs, il posa une main sur l'homme

qui vivait encore, et, levant l'autre vers le ciel, il jura vengeance sur ses assassins.

Le cadavre expira sous la main d'Albéric.

Dès lors, dégagé des scrupules qui le retenaient, Albéric suivit l'élan général : bientôt remarqué dans les opérations par sa bravoure et son intelligence, il fut mis à la tête d'une colonne partant prendre une caserne qui, à l'ordre de capitulerripostait par la fusillade.

Raconte qui voudra ces prodiges de valeur et d'audace, ces ouvriers changés en soldats, ces enfans militaires improvisés, cette lutte, cette éruption de toutes les laves, cette combustion de tous les volcans, cette manifestation des rancunes et des espérances si longtemps comprimées, cette population énergique, lâche, généreuse et barbare, ici égorgeant un suisse désarmé qui demande grâce, là honorant le soldat qui ne veut pas se rendre, étrange résultat des

convulsions politique, crime d'un parti hypocrite qui pousse un prince faible à sa perte et offre à ses ennemis l'occasion qu'ils n'auraient pas osé demander... L'ame saigne à ce spectacle, et en présence d'un combat entre un roi et son peuple, elle se demande quels flateurs furent plus coupables, ceux du peuple ou du roi.

Tout était calme dans la grande ville, comme après un ouragan sur la mer ou une victoire dans la plaine : Albéric, fatigué de deux jours de combats et de périls, revenait couvert de sang et noir de poudre, lorsqu'un rassemblement nouveau l'arrêta dans sa course. Au milieu d'une meute acharnée, un homme seul, luttant contre tous, défendait sa vie en toisant avec mépris ses adversaires.

— C'est un Jésuite! c'est un ami de Charles X, criait-on autour de lui... Il avait

la Quotidienne dans sa poche... Qu'il crie vive la Charte, où si non à la lanterne!

Le vieïllard qu'on harcelait ainsi, car s'était un vieillard avec des cheveux blancs et le costume si remarquablement grotesque des vieux nobles, ne paraissait nullement effrayé de ces menaces, il éleva la voix et d'un accent ferme, il cria : vive le Roi!..

A ce cri, au son de cette voix connue, Albéric s'élança au milieu de la foule, et s'adressant au peuple :

— Grâce mes amis... Je suis Albéric Clérambaut : ce vieillard est mon père.

A ce nom déjà célèbre, un mouvement de surprise suspendit la colère et un intérêt soudain environna Albéric, dont la figure et l'escorte témoignaient hautement le patriotisme.

Mais le vieillard repoussait la main qui venait à son secours....

— Mon fils! ne le croyez pas... Je n'ai pas

de fils parmi les traîtres... mon fils, si j'en avais un, ne marcherait pas, les armes à la main, à la tête de la révolte contre son maître légitime... Je suis émigré... Chevalier de Saint-Louis et Royaliste... Frappez!..

— Mes amis, criait Albéric, au nom de mon sang répandu, au nom de mon amour pour la patrie, épargnez mon père!

L'attitude suppliante, les regards du jeune homme, cet instinct d'estime que le peuple éprouve toujours pour le courage, partageaient les esprits; la victoire était indécise entre la politique et la nature, soudain, un cri involontaire d'Albéric détourna tous les regards, et l'attention se fixa sur un cortège qui rappelait l'ovation des grands triomphateurs de Rome.

Au centre d'une masse énorme d'artisans, de gamins, de femmes et de gardes nationaux, guidée par le duc de la Bérésina, l'épée haute, sur un pavois composé d'une

table et de deux halebardes s'avançait avec majesté, Porcheron, porté par des hommes tout fiers de leur fardeau, et faisant retentir l'air d'acclamations bruyantes... A chaque pas la foule s'était grossie et c'était maintenant un cortège presque royal... Les cris de: vive Porcheron! vive la Charte! se mêlaient aux applaudissemens... Les drapeaux tricolores s'agitaient aux fenêtres ; les femmes, les jeunes gens des quatre écoles venaient baiser les mains de Porcheron, qui, pâle et l'air abattu, recevait avec modestie ces témoignages d'adoration universelle.

Albéric se précipita vers son ami, qui lui ouvrit ses bras et le pressa sur son cœur, au milieu des simpathies et des larmes de l'assemblée.

II.

LES MYSTÈRES D'UDOLPHE.

Au premier coup de feu parti des rangs de la garde royale, Porcheron, comme nous l'avons vu plus haut, songeant à sa sûreté, arpentait les rues de Paris, fort inquiet de ce qu'il allait devenir.

C'en est fait de moi et de mes amis, se

disait-il, le pouvoir se montre... Plus de journaux pour nous soutenir! On fera de nous tout ce qu'on voudra... avec la censure, personne n'en saura rien... Les ministres vont prendre leur revanche; ce sera une Saint-Barthélemi.

Au milieu de ces réflexions, la nuit était venue et Porcheron n'entrevoyait aucune sûreté à rester dehors, exposé à toutes les intempéries d'une révolution; tout pesé, il jugea plus prudent de regagner son domicile. Avant d'y aborder. il crut utile d'éclairer les approches, c'est-à-dire de jetter de loin un coup d'œil sur l'extérieur de l'hôtel, pour s'assurer s'il n'y restait pas encore quelques amis du genre de ceux qu'il venait de quitter.

Ce fut bien une autre terreur! Des gendarmes étaient de faction à sa porte, qui, suivant toute apparence, appuyaient une visite domiciliaire.

Il s'arrêta pour reprendre ses sens...

Le poste se mit en rang pour une antre expédition et il marcha vers l'angle où s'abritait l'observateur; à cette vue, il se disposa à débusquer de sa position pour échapper par l'autre rue, mais en se retournant, il rencontra un attroupement d'insurgés qui procédaient de façon à tomber sur le piquet de gendarmes. A peine les deux troupes ennemies se furent reconnues, que chacune d'elles se prépara à la bataille; Porcheron n'eut que le temps de se rejetter dans l'espace d'une porte batarde fermée. La fusillade s'engagea vive et soutenue; les chevrotines de chaque parti glissaient dans l'air en se croisant à deux pouces de son visage; quelques-unes même, par le ricochet ou le choc, tombèrent à ses pieds... enfin pendant qu'il priait le ciel de ne rien changer à leur direction, du côté du peuple, le feu parut se rallentir... il cessa bientôt; un escadron ra-

pide succédant à l'échange des projectiles, passa devant sa face comme l'esprit du seigneur devant celle de Job, et la rue fut en un clin d'œil déserte et silencieuse.

Le député sortit de son asile; il se dirigea du côté de son hôtel, en trébuchant par-ci, par-là à quelques cadavres, et enfin, il toucha le marteau de sa porte.

Il s'arrêta!...

Et si l'on continue les visites domiciliaires? pensa-t-il,.. demain matin avant le jour, on me saisira dans mon lit...

Il resta une minute, incertain, tantôt voulant frapper, tantôt craignant de se faire ouvrir.

Il était là, prêtant l'oreille, se dressant sur la pointe des pieds, comme la cigogne de faction devant le sommeil de la caravane, écoutant les bruits du dedans, les pas lointains des troupes et les clameurs du peuple... Enfin la prudence l'emporta : il se rappela

avoir remarqué dans le jardin contigu au sien, une petite porte fermant un caveau et dans lequel on n'entrait jamais que l'hiver. C'était un débris d'une ancienne abbaye dont les bâtimens s'étendaient au loin, et sur le compte de laquelle circulaient les plus curieuses anecdotes. On prétendait que les bons pères qui l'habitèrent, communiquaient, avec un couvent de bénédictines situé à deux cents pas, au moyen de voutes souterraines prolongées sous les clos des deux ordres qui faisaient vœu de chasteté, Porcheron en avait bien ri dans ses accès de libéralisme, mais dans ce moment, il n'y voyait plus qu'un bûcher dans lequel il serait parfaitement en sûreté, d'où il entendrait ce qui se passerait chez lui, et qu'il pourrait quitter, le danger passé.

Il tourna autour de son hôtel, entra par la porte de son jardin dont il avait la clef, franchit avec une échelle, qu'il repoussa du

pied, le mur mitoyen, descendit par les espaliers et se dirigea vers la porte du petit caveau : en traversant la cour il voyait, au-dessus de sa tête, reluire, dans l'azur, le reflet des coups de feu, et l'écho lui en apportait le mugissement lointain.

— Cela va mal, se dit-il, cela va mal.

Il hâta le pas, ouvrit la porte du caveau et s'y précipita.

La nuit s'écoula dans des angoisses. L'ignorance des événemens ajoutait à sa terreur... il entendait le pas des chevaux, des patrouilles, le bruit des sabres qui traînaient avec leur retentissement de fer, les cris des passans, les rires parfois, toutes musiques enfin dont les notes incompréhensibles prennent le sens qu'on leur donne, lorsque les yeux ne sont pas là pour diriger l'imagination. Puis le calme revint... des heures s'écoulèrent, et le tumulte recommença plus actif, plus animé que la veille : une lueur légère

éclaira le caveau : et il distingua des mouvemens même dans la cour où aboutissait la porte de son asile; tout-à-coup un grand tumulte remplit l'air : calculant la distance, il jugea que sa maison était envahie, et ses craintes augmentèrent bientôt, lorsqu'au milieu des vociférations de toutes espèces, retentit son nom.

— Porcheron, criaient plusieurs voix confondues, où est-il! il nous le faut! nous le trouverons!.... il nous faut Porcheron! puis, les pas se multiplièrent.... il entendit même des vêtemens frôler les parois de son refuge.

Soudain, comme par inspiration, il se rappella les bruits qui couraient sur les relations des religieux, et, moitié à tatons, moitié à la lueur de la lucarne, il chercha une issue qui, en cas d'invasion, le déroberait aux regards.

Derrière un monceau de fagots, il entrevit

une solution de continuité, la dégagea, et des planches vermoulues, cédant à ses efforts, le laissèrent plonger dans une longue galerie, étroite, sans clarté, mais au bout de laquelle brillait un jour faible comme une étoile, il rajusta la porte qu'il venait de franchir, de façon qu'il ne restat point de trace de son passage; arrivé au bout de la galerie, une autre porte s'offrit à lui, mais plus basse et tellement dévorée par le temps, qu'elle tomba en ruines au premier choc... il se courba et s'avança... Après quelques pas il pût relever la tête; il était dans une belle cave, large, haute, supportée par une sorte de colonnade carrée, et éclairée par des soupiraux : vis-à-vis la galerie d'où il venait de sortir, une galerie parfaitement pareille aboutissait au rond-point, pour ainsi dire, de ces constructions et indiquait une communication souterraine avec d'autres habitations. Pendant qu'il contemplait cette

régularité, il entendit un bruit de pas répété par la voûte sonore. La porte parallèle s'ébranla, s'ouvrit, et un homme, qui marchait le front courbé, entra comme lui en relevant la tête.

Un cri sortit de la bouche des deux acteurs de cette scène.

— Monsieur Porcheron!

— Monsieur le chevalier de Chamarange!

Un silence d'étonnement et d'embarras réciproque succéda à cette exclamation : ce fut Chamarange qui le rompit le premier.

— Est-ce ici l'arsenal d'où vous lancez le peuple contre les soldats du roi, monsieur le conspirateur!

— Est-ce que vous venez, à la tête de la police, me chercher pour me livrer à une cour prévôtale, monsieur l'agent provocateur?

— Monsieur, je n'ai jamais été hostile

à la liberté... je n'ai pas conseillé les ordonnances.

— Et moi, monsieur, je n'ai jamais fait un vœu contre les Bourbons...

— Que ces paroles me font de bien! que je suis heureux de voir que le Roi n'a pas un ennemi en vous !

— Monsieur le chevalier, je ne fus jamais l'ennemi des honnêtes gens.

— Ah ! je vois que nous pouvons nous serrer la main...

— Voici la mienne... la vôtre.

— La voici... on s'entend toujours quand on a de l'honneur...

Et, entraîné par une sympathie soudaine, le chevalier de Chamarange, complètement attendri, ouvrit ses bras à Porcheron qui s'y précipita presqu'en larmes.

—A propos, dit, après cet épanchement, Chamarange, tout aussi embarrassé que Porcheron pour renouer l'entretien, où en est-

on..... qu'es-ce qu'il y a de neuf dans Paris.

— Les gendarmes sabrent le peuple, les gardes royaux remplissent les rues, et mettent tout à feu et à sang.

— Ah! dit en respirant le chevalier, il paraît que nous reprenons l'avantage...

— Comment? vous reprenez l'avantage? est-ce que vous ne l'aviez pas?..

— Non, parbleu... la ligne s'est rendue.

— Ah! ah!.... dit en respirant à son tour Porcheron, et le peuple ne l'a pas exterminée?...

— Elle a fait cause commune avec lui.

— Bravo!.. mais où avez-vous été témoin de cela?

— A la barrière du Trône... et vous, où avez-vous vu que les royalistes eussent le dessus..?

— A la Madeleine!..

—Ainsi nous voilà aussi peu instruits l'un que l'autre : Chacun a triomphé chez lui... mais quand les deux extrémités vont se rapprocher....

— Le peuple sera le plus fort ; s'écria le député.

— Le roi a de bonnes troupes, de l'artillerie.

— On les chassera, on prendra leurs canons.

— On bombardera Paris.

— On canonnera Saint-Cloud.

— A moins qu'il ne capitule.

Une détonation subite coupa court à leur entretien en couvrant leur voix... à chacun des deux soupiraux de la cave, un grand mouvement avait lieu, sans qu'il fut possible de distinguer à quel parti il appartenait. D'un commun accord, sans même s'être communiqué leur avis, chacun s'attachant aux aspérités du mur, atteignit l'ouverture et

dirigea ses yeux au niveau des barreaux pressés à travers lesquels il put opérer une reconnaissance.

— Ce sont des suisses, dit à demi-voix Porcheron au chevalier.

— C'est le peuple, lui dit l'autre du même ton.

— Le colonel leur recommande de viser juste au beau milieu et de ne faire grâce à personne.

— Il y a un élève de l'école Politechnique qui leur ordonne de dépaver la rue.

— Il leur commande de charger leurs armes.

— Il leur montre à faire une barricade...

Moment de silence des deux parts...

— Ah!.... la troupe se met en marche...

— Ah! La baricade est terminée..!

Nouveau moment de silence.

Bientôt un feu de file bien nourri se répond d'une troupe à l'autre : la barricade devient le centre d'une escarmouche ; tantôt les habits rouges s'en emparent et de là dominent le combat, tantôt le peuple, l'élève Politechnique en tête, les débusque de cette position et pousse des cris de victoire... A chaque avantage obtenu par son parti, Porcheron et Chamarange applaudissent du cœur et de la voix... suivant que le feu diminue d'un côté ou de l'autre, leur audace diminue ou s'augmente... tout-à-coup au milieu d'une détonnation épouvantable, la baricade s'écroule, renverse au loin ses débris, qui, en s'amoncelant, bouchent le soupirail de la cave, couvre de poussière et de pierres nos deux députés, et, leur faisant perdre l'équilibre, les jette sur le sol de leur caveau, aveugles et contusionnés.

— J'ai une blessure à la tête, s'écrie Porchéron.

— J'ai été frappé à la joue, dit l'autre.

— Mon sang coule.

— Et le mien aussi.

— Ah !.... les guerres civiles, dit Porcheron !

— Ah! les guerres civiles, soupira Chamarange !

Les deux victimes des discordes intestines étanchèrent leur sang avec leurs mouchoirs, bandèrent leur plaie et, jugeant inopportun de sortir alors que le quartier était livré aux deux armées, surtout dans l'ignorance du parti qui triomphait, résolurent de passer dans cet asile impénétrable la nuit qui déjà étendait ses ombres... ombres épaisses et terribles, surtout dans le caveau où ne pénétraient même pas les rayons des réverbères brisés le matin par l'émeute.

Ah! que de sages paroles furent échangées cette nuit entre nos deux braves représentans! quelles profondes maximes de phi-

losophie et de tolérance cimentèrent entre eux une union éternelle! comme ils comprirent bien alors le néant de toutes ces luttes orgueilleuses et la sottise des hommes qui se divisent pour de pareilles misères! comme ils sentirent que les hommes sont frères, qu'ils sont faits pour s'entendre et s'aimer!

De la théorie à la pratique il n'y a pas loin... un embrassement sincère cimenta cette fusion des deux extrêmes ; puis au milieu de causeries incohérentes, disjointes par les fatigues de la journée, ils s'endormirent, Chamarange avec calme, et Porcheron avec une agitation causée par la faim qui dès le matin déjà commençait à tyraniser ses entrailles.

Quand ils s'éveillèrent, le soleil dardait ses rayons par les intervalles des débris de la barricade, et la grille descellée pendait sur ses gonds... A juger d'après la clarté, il

devait être près de midi : un calme universel règnait aux environs : point de fusillade, point de bruit, pas de rumeurs : les deux amis échangèrent un regard et se comprirent.

Sortir du caveau par le soupirail, et rentrer ainsi chez eux sans qu'on put deviner leur point de départ, leur sembla un acte de sagesse et de haute politique. En conséquence ils reprirent pour s'évader le chemin qu'ils avaient pris la veille pour observer; ils s'aidèrent des mains, saisirent les barreaux, y posèrent le pied, mirent la tête hors pour connaître l'état des lieux, tout était désert : ils sortirent, ils se serrèrent de nouveau la main et se séparèrent.

Porcheron n'avait pas fait deux pas que déjà Chamarange avait disparu... Il continua sa route en souriant du peu de courage des royalistes.

Au détour de la rue, il accosta une barricade bien droite, bien ferme et qui s'éle-

vait à hauteur d'homme : du côté des maisons, il y avait une issue que lui indiqua, en se découvrant, un charbonnier coiffé d'un casque de dragon et affublé de deux épaulettes... Aussitôt qu'on aperçut Porcheron, ces mots : *blessé pour le peuple*, amassèrent la foule... on l'escorta... Le duc de la Bérésina qui courait en aide de camp de Lafayette et se rendait à l'Hôtel-de-Ville, poussa un cri de joie et se jetta dans ses bras en s'écriant!

— Ah! Dieu soit loué! mon cher Porcheron! vous n'êtes que blessé!

— Porcheron! notre ami! notre défenseur, blessé par les soldats du tyran!...

— Oui, mes amis, oui, mes frères, répéta le duc de la Bérésina... C'est votre ami... c'est le nôtre... Regardez son front encore couvert de sang... où a-t-il coulé, ce sang? au Louvre? aux Tuileries?.. Il ne veut pas répondre... Aussi modeste que grand... il

voudrait éviter les honneurs qu'il mérite! mais nous ne le souffrirons pas?

— Non, non...

—A l'Hôtel-de-Ville, s'écria Sabrant... qu'il prenne sa place parmi les hommes appelés à nous gouverner... Allons, amis, portons-le en triomphe... Vive Porcheron! vive la Liberté!

Au milieu des acclamations, des embrassemens, le peuple improvisa un pavois, y plaça, presque de force, Porcheron, qui, dans ce bruit de gloire, oublia presque qu'il n'avait pas déjeûné, et le cortège grossi de tout ce qui s'y rallia sur la route, prit le chemin de l'Hôtel-de-Ville... C'est alors qu'Albéric le rencontra : heureux et fier de l'honneur immense que venait de conquérir le héros de son choix, il se joignit au cortège, et à sa tête il opéra son entrée triomphante dans le palais de la place de Grève, où Rhubert l'avait annoncé et s'étonnait de ne pas le voir encore.

Le soir, quand le sauveur de la patrie rentra chez lui, investi du pouvoir de gouverner tout un grand peuple, il trouva son hôtel illuminé : des drapeaux flottaient à sa porte et des lauriers pendaient en festons d'une fenêtre à l'autre.

Un transparent magnifique aux trois couleurs portait son nom entremêlé de couronnes, et au dessous se lisait en lettre de feu : Blessé le 29 juillet, au Louvre !..

Le général Sabrant et Albéric l'accompagnaient. En approchant de son hôtel, ils virent accourir vers eux une jeune fille encore à moitié éplorée qui se précipita dans les bras du triomphateur en s'écriant : Ah ! mon père ! que vous nous avez affligé en vous exposant ainsi...

Porcheron, les yeux pleins de larmes, la serra sur son cœur.

— Cruel ! poursuivit-elle, combien vous avez fait trembler pour vous... que serions-

nous devenus si mon bon oncle que voici n'était resté auprès de nous... Tenez... regardez... ma mère en est encore pâle... C'est mon oncle qui nous a rassurées d'abord... ensuite on voulait piller la maison, parce qu'on disait que vous vous cachiez pour ne pas marcher avec le peuple... Alors il s'est exposé à la fureur des méchans, il a parlé pour vous, il a juré que vous étiez dans un poste périlleux. Ah! si l'on nous avait menacées il se serait fait tuer pour nous défendre.

Porcheron remercia son beau-frère, embrassa sa femme et serra avec transport la main du général, qui prit congé de lui avec mille témoignages d'admiration et d'estime.

Eh bien, mon père, continua Joséphine en regardant Albéric qui rougit et baissa les yeux, est-il digne de vous et de moi?...

Il prit la main d'Albéric, et se retournant vers Bertrandet et la foule qui n'était pas encore dissipée...

— Mon frère, mes amis, puis-je choisir un plus beau jour pour nommer l'époux de ma fille.



III.

INTERMÈDE.

Ainsi s'était accompli en trois jours cet immense résultat de tant d'efforts réunis pour une même destination : royalistes et libéraux avaient parfaitement joué leur comédie, les uns en faisant des ennemis au pouvoir, les autres en les utilisant.

Quelques heures à peine avaient sonné depuis que Porcheron, enivré de son triomphe, entrainé par son bonheur à désirer celui de tout le monde, avait promis à Albéric et à sa fille de les unir; mais lorsque le calme de la nuit succéda aux agitations de cette mémorable journée, quand la réflexion vint lui révéler dans quelle haute sphère il se trouvait tout-à-coup placé, des fantômes d'ambition entrèrent en foule dans son esprit, les plus hautes positions administratives ne lui semblèrent pas au dessous de sa capacité: le sauveur de la patrie pouvait prétendre à la gouverner: et une alliance brillante pour sa fille lui sembla le complément inévitable de sa carrière.

Cette pensée lui rappella sa promesse à Albéric, et d'un coup d'œil il envisagea tous les inconvéniens de cette imprudence. Albéric, dont il s'était servi jusqu'ici comme d'un marchepied à son avancement, avait-il

assez de richesse pour sa fille? Ses talens, dont il pouvait mieux qu'un autre rendre témoignage, étaient un gage d'avenir; mais il fallait pour cela les développer, et dans leur développement, n'y avait-il pas pour lui, Porcheron, un danger véritable? Ne penserait-on pas qu'il avait pu, dans ses jours de tribune, utiliser la verve et l'esprit du jeune homme qui fut son secrétaire, et que la main de Joséphine était ou la récompense de ses services, ou le prix du silence.. puis, une fois lancé, heureux auprès d'une femme qu'il aime, soutenu par la fortune qui donne tant de foi en soi-même, n'en viendrait-il pas un jour au point d'éclipser son beau père et de lui voler quelques uns des avantages de la sympathie populaire.

Le jour parut et le surprit dans ces pensées.

Son inquiétude fut au comble, lorsqu'en venant les saluer au réveil, Albéric l'entretint de ses projets de république. Il était

heureux et fier de ses compatriotes : ils étaient comme il l'avait désiré, fermes, généreux et humains: la nation avait été intrépide dans le combat, elle était clémente après la victoire, elle était digne de la liberté.

Pendant deux jours, il vint presser son illustre patron d'user de sa popularité pour avancer cette ère glorieuse. Il souffrait de voir le sommeil succéder à l'activité des trois jours : et en même temps qu'il plaidait pour ses idées politiques, il lui rappelait avec ivresse qu'il en avait encore une autre à satisfaire, celle de toute sa vie, celle qui seule eut pu balancer les intérets de sa patrie, son amour pour Joséphine : amour d'enfance, qui avait traversé tant d'orages et abordait enfin au rivage, toujours pur, ardent, impétueux! aujourd'hui plus invincible, plus hardi dans son expression, fort qu'il était de la promesse solennelle d'un père.

Depuis longtemps, le duc de la Bérésina avait donné à ses visites chez madame Porcheron un caractère mystérieux, dont elle avait cru devoir faire part à son mari. Il dévorait des yeux sa fille, et ses regards ardens semblaient contenir un secret prêt à s'échapper. Lorsqu'Albéric et Joséphine ne voyaient qu'eux au monde et négligeaient tout autre entretien que celui de leur cœur, le général les examinait comme un corps d'armée ennemie, et les mesurait de l'œil comme une redoute, qu'il eut voulu foudroyer de toute son artillerie.

C'était pour M. et madame Porcheron une épineuse question d'intérieur prête à éclore : les partis allaient être aux prises et Albéric n'était pas homme à abandonner ses droits, et à laisser le champ de bataille.

Bientôt des relations très actives, établies entre le cabinet, Porcheron et plusieurs hautes notabilités représentatives, rendirent la

présence d'Albéric, qu'il connaissait inflexible et inébranlable, de moment en moment plus dangereuse. Il flottait, non comme un irrésolu: il savait fort bien quel parti prendre; mais comme un être faible, tiraillé en sens inverse par deux volontés dont il craint de blesser même la plus faible.

Sa réputation le sauva.

Un soir que sa fille et Albéric, réunis comme de coutume, se berçaient au langage d'une tendresse qui parlait tout haut, libre sous les yeux de leur mère, Porcheron entra. Sa physionomie grave à force d'être commune, avait alors un redoublement de sérieux qui se communiqua au cœur des enfans et les glaça de sa dignité. Il tenait à la main deux lettres. Il prit une chaise, s'assit auprès d'eux, et adressant la parole à Albéric avec le plus de paternité possible.

— Albéric, lui dit-il, mon fils, mon gendre... et il appuyait sur ce mot qui rasse-

rena ses auditeurs, jamais circonstance ne sembla plus propice à votre bonheur... Nos ennemis vaincus, chassés, la liberté régnant seule en France et s'y établissant pour toujours, est-il un plus heureux présage? Mes amis! mes enfans! je suis le plus heureux père!..

Madame Porcheron étonnée ne savait comment expliquer cet exorde : Albéric et Joséphine serraient Porcheron dans leurs bras en le couvrant de bénédictions et de caresses.

— Quel bonheur, mon amie! et vous, mon père, que vous êtes généreux d'accorder un pareil prix à de si faibles services! Me la donner quand j'ai fait si peu pour elle, pour vous! ah! que ne puis-je la mériter par de plus grands sacrifices!

— Mon fils, poursuivit Porcheron en ouvrant gravement ses lettres, tous vos sacrifices ne sont pas accomplis... il vous reste

encore d'autres épreuves : voici deux lettres que l'on m'écrit, elles vous tracent votre devoir.

Albéric interdit, épouvanté, regarda Joséphine avec tristesse et commença la lecture.

Madame Porcheron ne comprenait rien encore.

Voici ce que contenait la première lettre.

— « La Belgique, lasse du sceptre d'un maître abhorré, veut secouer le joug et recouvrer son indépendance. Défenseur généreux de la liberté française, c'est à vous surtout qu'il appartient de seconder l'élan patriotique de tous les peuples du monde. Chef d'une association de libéraux, je viens vous prier de nous envoyer, pour nous soutenir et nous aider de ses conseils, un patriote dont vous connaissiez le courage et la fermeté : il sera reçu en votre nom comme un sauveur

et un frère... le mouvement qui sera tout-à-fait spontané, imprévu, est fixé au 25 août : nous nous y prendrons à peu près comme vous en juillet .. j'attends votre ambassadeur ou votre réponse.

Salut et fraternité.

Le comte de G.

Chef de la section des halles.

Madame Porcheron commençait à comprendre; son mari prenant une physionomie inspirée, regardait dans les yeux Albéric qui s'animait à ces mots magiques, et Joséphine pâle, tremblante, n'osait croire aux pressentimens qui venaient étreindre son ame.

Albéric ouvrit la seconde lettre et lut :

« La Pologne, opprimée par les satellites du tyran, médite depuis longtemps sa délivrance : ami de la liberté, votre nom est arrivé jusqu'à nous, entouré de l'amour et de l'admiration des peuples. Venez seconder nos projets d'affranchissement, ou si la

France a besoin de vous, envoyez-nous un homme digne de vous, un second vous-même qui nous apprenne à conspirer et à vaincre. L'insurrection commencera le 29 novembre...

Salut et Liberté,

Le prince M...

Chef des Porte-Enseigne.

— Eh bien! lui dit Porcheron?

— Je comprends mon devoir et je le remplirai, s'écria Albéric, quelque douloureux qu'il puisse être...

— Noble jeune homme, dit Porcheron en le serrant dans ses bras.

— Brave garçon, dit madame Porcheron.

— Vous allez partir, me quitter... Vous ne m'aimez donc plus? lui dit Joséphine, les yeux pleins de larmes.

— Moi! ne plus vous aimer! dit-il, en portant sa main à ses lèvres... plutôt mourir

que de perdre votre amour! mais puis-je rester insensible au cri de détresse de ces infortunés?.. Quand le malheur m'implore, puis-je refuser de tendre la main pour le relever? Je ne suis rien, rien, seul! parmi ces ames brûlantes d'honneur et de patriotisme, je n'ajouterai qu'un soldat à leur armée! mais mon exemple entrainera d'autres Français au secours des opprimés! Peut-être en me voyant entreprendre mon pélerinage d'affranchissement, ranimerai-je sur mon passage les étincelles de ce feu qui brûle en France!.. Oui, je me mêlerai à leur lutte, et je reviendrai déposer à vos pieds quelque gloire, quelques nobles souvenirs! Jugez donc, mon amie, quel bonheur pour nous si j'assiste au but de la délivrance générale, de vous rapporter des couronnes civiques, et de donner pour chant à notre union les chants de liberté du monde!

— Partez-donc, partez, lui dit Porche-

ron, électrisé malgré lui de ses paroles..... Revenez vainqueur des tyrans et la main de ma fille est à vous. Allez, enfant de la liberté, je vous bénis!

Porcheron ne laissa pas refroidir cet enthousiasme. Le soir même, Albéric partait muni d'instructions du gouvernement provisoire. Avant de s'éloigner pour toujours peut-être, il écrivit à son père une lettre où en lui annonçant son départ pour ces deux contrées, il lui demandait sa bénédiction et le pardon des pleurs qu'il avait coûtés à sa mère.

Le lendemain du jour où Albéric quittait l'hôtel de Porcheron, au milieu des félicitations du député et de sa femme, le front encore humide des larmes de Joséphine mêlées aux siennes, le duc de la Bérésina faisait arrêter sa voiture devant la porte et entrait avec l'assurance d'un général qui s'empare d'une ville évacuée par l'ennemi. Sa vue fut

un coup de foudre pour la jeune fille qui, sans oser sonder toute la profondeur de l'abîme, entrevit instinctivement sa destinée.

Pauvre enfant! ainsi ce vaste ébranlement politique va donc aussi retentir jusqu'à toi! Dans ce tremblement de terre vont s'écrouler les châteaux bâtis dans les délices de tes rêves ; Mais hélas! regarde autour de toi, que de chagrins! que de changemens! que de douleurs!

Un fils de roi dont le diadême brisé gît à terre au milieu des pavés, dans la poudre des barricades, recommence une vie de proscription, à cet âge, où l'on a juste ce qu'il faut de force pour la continuer jusqu'au cercueil. Lui aussi, avait des chimères.. lui aussi, avait songé, pendant son sommeil, mille chimères, mille fantômes qui n'avaient de corps que dans la nuit de sa pensée!

Que son réveil fut triste et cruel!

Pauvre Charles! plus maladroit que cou-

pable, regarde? au milieu de cette foule dorée qui poussait ta vieillesse au champ clos, au lieu de cette noblesse avide et ignorante, meute affamée qui attendait le signal du maître pour se jetter sur le peuple, autour de toi la solitude, l'abandon... quelques amis, compagnons de tes premiers malheurs, prets à te suivre au milieu de tes nouvelles traverses, quelques braves soldats, prets à mourir pour toi... et plus rien de l'enthousiasme, plus rien de cet amour, de ces cris populaires dont ton cœur aimait tant le bruit!.. l'exil, la mort sur un sol étranger, loin de cette France que tu quittes de nouveau comme un mauvais locataire qui déménage avant le terme... adieu donc! Quelques pitiés de ces ames qui plaignent toutes les infortunes te suivront encore. Mais, religieux et monarchique, sois consolé par cette pensée, que tu sauves, en fuyant, le trône et la religion qui périssaient

faute d'air, étouffés sous ton règne.

Si les hommes avaient le courage de leur opinion, il n'y aurait que des royalistes.

La France s'apperçut qu'en tuant le monarque, elle allait tuer la monarchie : Alors, tout d'une voix, comme si le ciel avait du lui tenir un prince en réserve, pour les jours d'anarchie, elle répéta un nom déjà fameux par les bienfaits, par les lumières ; elle alla chercher dans la solitude d'une retraite glorieuse le premier de ses citoyens, elle l'enleva à la paix, aux charmes de la vie artiste et intérieure, et elle lui cloua au front la couronne d'épines ; ainsi de la même époque deux hommes, élus des destinées, dataient leur vie nouvelle : l'un quittait la royauté pour l'exil, l'autre quittait le bonheur pour la royauté.

Quand tout fut calme, lorsque l'épée suspendue sur la tête des dévoués sembla au lieu d'un fil être attachée à un cable, une

oraison funèbre magnifique se fit entendre sur le cerceuil de la feue monarchie!

Chamarange, qui, au sortir du caveau, pendant vingt-quatre heures avait prudemment porté les couleurs nationales, entonna le premier l'hymne de douleur et se plaignit de n'être pas mort pour son roi : ce fut une véritable émeute de fidélités désolées de vivre; on n'en alla pas moins à l'Opéra, aux Italiens, on n'eut pas moins de jouissances, de dîners exquis et de doux sommeils sur la plume, mais l'honneur français paya sa dette et le crêpe fut au cœur.

Celui qui regretta le plus profondément, c'est Bertrandet... d'abord il aimait ces braves gens : ensuite, il avait donné tant de preuves de dévouement au gouvernement qu'il s'attendait à perdre sa place... Il n'osait pas retourner au ministère, mais il y avait ses livres, son habit de rechange, ses pantoufles, il vint tout tristement prendre sa

clef chez le concierge, bien certain d'y trouver sa destitution. Une dixaine de jours se passèrent, et il reprenait l'allure de ses occupations ordinaires, lorsque le garçon de bureau, un matin, lui remit à son entrée, une lettre du ministre. Le pauvre Bertrandet, déjà résigné, sans murmurer contre une décision qui lui semblait logique, vu le changement, entra dans son bureau pour y prendre ses effets et le regarder pour la dernière fois... Au lieu de déposer la lettre sur la table, sans vouloir même l'ouvrir, il fut tout surpris de l'avoir décachetée et encore plus surpris, en y jettant les yeux, y lire que le ministre l'attendait à l'heure même dans son cabinet; il s'y rendit.

—Monsieur Bertrandet, lui dit le ministre, nous avons fait une grande perte...

— Il était bon, mais les flatteurs l'ont perdu...

— Il avait des flatteurs?

— Tous les rois en ont.

— Je ne vous parle pas du roi...

— Ah! pardon... Monseigneur...

— Je ne suis pas monseigneur... je suis Monsieur le ministre...

— J'ignorais que votre excellence...

— Il n'y a plus d'excellence...

— Ah!..

— Monsieur Bertrandet, je vous parle de votre chef de division... Vous ne le verrez plus...

— Comment?

— Mon prédécesseur l'avait destitué il y a quinze jours..plein d'un juste ressentiment, il a fait cause commune avec le peuple et il a été tué.

— Tué...

— Au Louvre... où il est enterré... on le présume, du moins, car son chien y reste: C'était un homme capable... Vous lui succéderez...

— Ah ! monseigneur... votre excellence...

— Ne me remerciez pas... je connais votre mérite... Vous avez autrefois caché un proscrit, je crois... c'est beau... On vous accuse bien un peu d'être de la congrégation...

—Je n'ai de congrégation que ma famille : monsieur Porcheron est mon beau frère.

— Voilà qui me rassure... ainsi, c'est convenu : Nous travaillerons le mercredi... Je n'ai pas besoin de vous recommander une rédaction claire et précise : Vous savez que le roi veut tout lire...

-- Non... non... monseigneur... le mercredi... Ah ! le roi veut tout lire ? quel honneur !..

Et il rentra triomphant, et en traversant les cours, dans l'ivresse de sa joie, il se surprit à crier : Vive monseigneur ! vive le roi !

Un boudeur a dit que les mutations poli-

tiques n'ont guères d'autre résultat que de consolider les abus qui les ont causées : qu'à chaque nouveau triomphe le peuple perd de sa force, comme un cheval qui s'abat au bout de la course où il a porté son maître frais et vigoureux, et qu'enfin le bon sens d'une révolution serait de tuer ceux qui l'on faite, parce qu'elle dépense, à les récompenser, plus qu'ils ne lui ont fait acquérir... Il paraît que la France ne fut pas de cet avis. Porcheron fut un de ceux qu'elle entoura de plus de preuves de reconnaissance : pendant huit jours, la foule encombra ses portes, ses appartemens : toutes les écoles, tous les colléges vinrent l'embrasser : on venait l'embrasser de la Banlieue, on vint l'embrasser de la province... c'était un concert d'admirations : la foule se transmettait toutes ses actions honorables pendant les trois journées ; chaque personne avait été témoin d'un acte de valeur ou de générosité... ici il avait

fait rendre les armes à un colonel de la garde; là, il avait sauvé un ouvrier qu'un suisse allait massacrer... celui-ci l'avait vu à la porte Saint-Denis, celui-là au Louvre, un troisième était entré avec lui aux Tuileries. Il avait guidé le peuple à la prise de l'Hôtel-de-ville et c'est là qu'il avait été blessé... Les dames de la halle se partagèrent les morceau du linge qui couvrait sa blessure. Lorsqu'il parut à son balcon, le front à peine cicatrisé, une acclamation immense s'éleva jusqu'aux cieux et les mères commandèrent à leurs enfans de se mettre à genoux devant lui.

Lorsque plus tard vint la distribution des croix de juillet, on conçoit aisément avec qu'elle unanimité elle lui fut décernée : les membres de la commission sourirent quand il demanda s'il lui fallait des attestations; tout le monde l'avait vu partout et le comité s'inclina devant l'universalité des suffrages.

Le duc de la Bérésina, après s'être ardemment remué pour faire nommer Napoléon II, sans trouver de partisans à son jeune empereur, devint tout à coup, surtout depuis la disparution d'Albéric, un hôte assidu de Porcheron, un ami intime de sa famille... Il fut fort bien accueilli par madame Porcheron que la chute des Bourbons comblait d'une joie sans égale : elle avait une haine personnelle pour la duchesse d'Angoulême.

Pendant ce temps là, le marquis était retourné à Briare, avait vendu le peu qu'il y possédait, et accompagné de sa femme, il sortait de France pour aller offrir à son roi sa modeste fortune et ses services.

A l'instant où, nouvellement entré dans le château de Holy-Rood, il était avec la marquise admis à baiser la main de son prince qui acceptait son dévouement avec reconnaissance, son fils, quittant la Belgique,

dépossédée de son roi, envoyait à la fille de son ami Porcheron le récit de son premier essai dans l'affranchissement du monde.



IV.

NUMÉRO DEUX.



Albéric a Joséphine,

25 *Août*...

Me voilà dans cette ville si fameuse par son commerce, ses richesses, et cette brave population, que jadis le duc d'Albe lui-même eut exterminée et non soumise. Ces

souvenirs m'électrisent l'air que je respire me donne presque un sang nouveau ! je me sens Belge !

Aucune rumeur, aucun bruit ne circulent : les travaux se poursuivent, les capitalistes commencent de vastes entreprises, comme cela se pratique chez les nations calmes; rien enfin ne présage les événemens qui se préparent. Cependant c'est aujourd'hui que la Belgique doit recouvrer son indépendance... C'est du moins ce que m'a dit le comte de G... auquel m'a adressé votre père...

Le comte est un homme dévoué à sa patrie, pret à mourir pour elle, qui lui donnera son sang, avec désintéressement, sans ambition, heureux de se cacher dans l'obscurité et de n'être rien, quand son pays sera quelque chose. Il m'a engagé avec une intention marquée à me rendre ce soir au spectacle : j'irai.

Je commence cette carrière de luttes et de combats, au milieu de laquelle une balle peut me jetter mort parmi les enfans du peuple... Quand vous l'apprendrez, donnez-moi quelques larmes et pensez à l'amant dévoué dont votre nom sera le dernier soupir.

Incertain du lendemain, j'écrirai chaque soir les événemens de ma journée, et chaque soir le paquet sera cacheté à votre adresse. Si je meurs, il vous sera porté comme un présent de mort, testament glorieux peut-être, dont vous aurez inspiré tous les articles.

Du 25 *au* 26 *Août...*

La Muette de Portici a attiré une foule immense.. d'abord mes yeux éblouis planent indifféremment sur elle... mais quel est mon étonnement? Le parterre est semé de figures qui ne me sont pas inconnues... je cherche

où je les ai vues... je ne puis m'en souvenir : Ce n'est ni dans nos grandes journées, ni aux fêtes populaires, ni aux assemblées législatives... je m'y perds...

Au premières loges, est le chevalier de Chamarange, ce vil instrument du despotisme déchu. Que vient-il faire chez un peuple qui demande la liberté?... Vis-à-vis de lui est le comte de G...

Cependant la pièce commence... grand succès... Arrive la barcarolle! Le public en masse se lève... Chamarange mêle ses acclamations à ceux du parterre, des loges aux cintres, les cris et les chants d'indépendance se répondent... ce n'est qu'une voix, qu'un cri... le public sort ardent, enthousiasthe : il court, communique sa flamme à la foule qui n'a pu pénétrer dans la salle ; l'incendie se propage et prend à toutes les ames... On se répand dans toutes les directions... Au National, s'écrie le groupe le

plus animé... on bat des mains, on part... les vitres sont cassées... on ébranle la porte. Une voix s'élève : Chez le rédacteur du National !.. On marche vers sa demeure... le rassemblement se grossit en route... on casse les croisées, on enfonce les portes... les meubles sont détruits... les papiers et les livres sont déchirés, jettés en lambeaux par les fenêtres. L'absence du rédacteur lui sauve la vie...

La police est muette et les gendarmes oisifs.

D'un autre côté, on brise les vitres du palais de Justice.. les cris de : A bas le ministre, se font entendre... la gendarmerie fait des patrouilles.

Un rassemblement remplit la rue de Berlaimont et envahit la maison du directeur de la police : tout y est détruit... fracassé; rien n'est dérobé... un homme voulant emporter le manteau du directeur est foulé aux pieds.

La ville revêt un aspect de guerre .. Les citoyens sortent de leurs maisons ; la troupe prend les armes... les coups de feu retentissent... On assiège l'hôtel du ministre de la justice... on brise les portes... tout est ravagé, anéanti... la force publique est accablée, désarmée... elle recule. Bientôt l'hôtel est en feu... le peuple se range à l'entour... il protège les progrès de l'incendie : les pompiers accourent... on les repousse, on les chasse... enfin l'hôtel succombe, cède aux flammes et s'affaisse dans les cendres et les ruines.

Les boutiques des arquebusiers, pillées, ont livré leurs armes au peuple.

26 *Août.*

La force armée se déploye... la lutte devient terrible et sanglante... les soldats tirent... les ouvriers tombent, meurent... les rues sont changées en champ de bataille;

la troupe est silencieuse... mais les Bruxellois remplissent les airs de cris : Vive Napoléon! vive Charles X! vive la liberté! vive Louis XVIII! vive le roi!

Les prêtres catholiques sont mêlés au peuple... ils l'encouragent, l'excitent, le poussent, le confessent et l'administrent sur le champ du carnage. Je retrouve là plusieurs de ces figures que j'ai vu au spectacle... elles se joignent aux prêtres, prodiguent l'or, poussent des cris de victoire et dirigent les attaques... Au bout de la place, je viens de voir passer Chamarange à cheval, un drapeau jaune et rouge à la main, criant : indépendance et Belgique! Il est suivi d'une immense population.

Le peuple se rassemble devant le dépôt d'armes : contenu un moment par la troupe, il brise une fenêtre, la porte s'ouvre... les coups de feu partent... les morts jonchent le pavé... il entre... il s'empare des armes...

les bourgeois penètrent avec lui, et le lui disputent... un combat s'engage... le sang coule... les bourgeois massacrent la populace... elle fuit... on la désarme... on lui achète les fusils dont elle s'est emparée... On dévaste l'hôtel du gouvernement... on détruit les registres... on brûle dans la rue les voitures du gouverneur. Le peuple porte ses blessés à l'hospice en criant : chapeau bas! la fusillade diminue, on espère la fin du carnage... Une proclamation s'affiche et le droit de mouture est aboli.

La garde bourgeoise fait des patrouilles... elle contient les gens sans aveu qui sortent de la ville et vont incendier les fabriques au dehors.

27 *Août.*

Le peuple se rassemble pour demander du pain, de l'ouvrage... la garde bourgeoise le disperse par la force... elle arrête des in

dividus... repousse la populace et la désorganise par une vigoureuse résistance : hier soir elle a fait feu sur des émeutes; plusieurs ouvriers sont restés sur la place.

Les autorités invitent les citoyens à rester tranquilles et le peuple à ne se mêler de rien : elles blament fortement les excès qui depuis avant-hier au soir ont répandu le trouble dans la ville. Le prince arrive à Bruxelles, les autorités entrent en pour-parler avec lui.

Les autorités publient des proclamations pour faire rentrer les ouvriers chez leurs maitres : elles leur inspirent le respect pour les étrangers qui les font vivre et menacent de la force publique les attroupemens... on entend par attroupement toute réunion de plus de cinq personnes : après sommation, la force armée les dissipera. Tout individu qui participe aux secours de la table des pauvres, sera, à l'avenir, privé de tout secours, s'il

fait partie d'un attroupement quelconque : ceux qui resteront chez eux, recevront des cartes de pain des maîtres de pauvres de la part de la régence.

A dix heures du soir, la cloche de retraite sera sonnée; toute personne trouvée dans les rues après cette heure, sera arrêtée.

Le comte de G... est nommé commandant en chef de la garde bourgeoise, il commence à se dévouer.

28 *Août.*

Le parc est évacué le soir, mais après que toutes ses boiseries dispersées en vingt bûchers différens, sont devenus la proie des flammes : des statues ont été renversées, mutilées : c'est le dernier acte de présence du peuple dans cette révolution.

29 *Août.*

Négociation des magistrats avec le prince.

30 *Août.*

Le comte de G... est nommé ambassadeur près du roi... il est à la tête des notables...

31 *Août.*

Les autorités se complimentent réciproquement sur leur belle conduite...

Premier Septembre.

La députation annonce qu'elle est au mieux avec le roi... il a serré la main du comte de G... l'armée se constitue; le gouvernement annonce que le lendemain on célèbrera par une fête publique la conquète de la liberté. Cette nouvelle excite une joie générale : elle pique vivement ma curiosité, je suis heureux de voir comment un grand peuple solennise un aussi grave événement.

3 *Septembre.*

Les rues sont pavoisées, des colonnes de

bois peintes, disposées de cinq pas en cinq pas portent des amours, des inscriptions en latin ou en flamand, mais exprimant toutes une idée pieuse : il y a des vers français, des guirlandes, des drapeaux, des festons de feuilles vertes, des faisceaux de fleurs et des couronnes. Ainsi est parée toute la ville... aux fenêtres sont entassés les gens comme il faut, un programme et une lorgnette à la main, riant, fumant et se désaltérant de champagne.

Le peuple est en bas, dans la rue, haletant, fatigué, poudreux.,. il est venu de dix lieues à la ronde, à pied; les femmes quelque soit leur âge, ont le même costume. Un chapeau de paille long par devant et applati par derrière couvre leurs cheveux en bandeau; elles portent des juste au corps rouges ou bleus, et une cotte presque toujours rouge leur descend à mi-jambe : sur leur col flotte une chaîne et une croix d'or; d'autres portent un cœur en verre, surmonté d'une petite croix d'or, et conte-

nant des cheveux; d'autres, plus coquettes, ont le front couronné de dentelles, avec deux pendans, d'une broderie miraculeuse : les autre, cachent leur tête sous la faible écharpe rattachée à un capuchon et qui en venant couvrir la tête et les épaules, donne à la plus frivole des spectatrices l'extérieur d'une religieuse. Sur toutes ces figures respire la joie, l'ivresse et l'attente de la fête qui va commencer.

Deux heures après midi sonnent... Soudain du clocher de toutes les églises partent les plus bruyantes harmonies ; les carillons, les grosses cloches s'ébranlent et remplissent l'air de concerts assourdissans... C'est le signal; la cavalcade va sortir... elle sort et le cortège s'avance dans l'ordre suivant:

La musique du premier régiment des chasseurs à cheval, puis un détachement de cette arme, et la musique du deuxième régiment à pied.

Alors, défile la cavalcade :

Un porte-étendard à cheval en costume du dixième siècle, portant en inscription sur son drapeau l'image de la sainte vierge et les années 988, et 1830 :

Quatre renommées à cheval, avec quatre bannières sur lesquelles on lit en lettres d'or.

Jubilate Deo! Annunciate Gloriam ejus! In sono tubœ! In voce exaltationis!

Trente six demoiselles à cheval, représentant les litanies de la vierge. Chaque cheval est tenu par un soldat d'artillerie:

Douze anges à cheval, vêtus d'une robe de gaze bleue, ou rose, ou blanche, tenant une lyre en main, et chantant les louanges de la sainte vierge en flamand : ces anges sont représentés par de jeunes enfans, et comme ils ne sont pas sur le chant d'une force infaillible, devant eux marche à reculons un professeur en redingotte noire, costume

tout-à-fait en desharmonie avec le pittoresque de la fête, lequel professeur, armé d'un bâton énorme, bat la mesure de leurs cantiques et se donne à lui seul, pour les faire psalmodier juste, autant de mouvement que tout le cortège.

Après les anges, viennent neuf chars dont voici l'emploi et l'ordre : sur le premier est la reine des anges, qui contemple avec plaisir du haut de son trône, la joie des anges qui l'entourent : la perfection sert de cocher: ce char catholique de la forme d'un beau lit grec entouré de nuages, et suporté par quatre roues enveloppées de carton doré : trois génies à cheval le précèdent.

Le second porte la reine des patriarches. quinze enfans habillés en patriarches, représentent Mathusalem, Enoch, Noé, Abraham, Isaac, etc, etc. Ils sont conduits par la foi; ce char à la même forme que l'autre : il est barriolé de vers français et flamands.

Le troisième char est celui de la reine des prophètes : elle est assise sous le dôme d'un temple qui vise au gothique dans son architecture, et réunit la pagode et le minaret. L'espéranee conduit le char ; il y a un jeune homme en cheveux blonds qui représente Jésus-Christ.

Le quatrième char est celui de la reine des apôtres ; le cinquième celui de la reine des martyrs ; c'est une espèce de rocher. le sixième porte la reine des confesseurs et le septième de la reine des vierges : la pureté est le guide de ces vierges ; le huittième enfin représente Marie dans la gloire des cieux ; c'est la religion qui sert de cocher.

Le cortège est divisé en deux et voici venir la seconde partie : elle accompagne la pucelle de Bruxelles environnée d'une multitude de vertus théologales et morales.

Enfin, vient le char royal où deux enfans de dix à douze ans représentent le roi et la

reine dans tout l'éclat de leur majesté... c'est la providence qui les conduit, et tout à l'entour marchent onze vertus civiques telles que justice, bonté, honneur etc. etc. ce sont les personnes de la cour attachées au roi et toutes ont des devises analogues à leurs qualités, comme : Virtutibus ornat... Deus dedit... Maria cernet... Vivant patriœ! et nombre de vers français.

A la suite du char royal, s'avance un vaisseau à trois mats appellé le bien aimé de la patrie, et pour terminer la cérémonie, arrive une mascarade.

C'est d'abord la cavalcade des géants; le grand père des géants est un homme de vingt pieds de haut à peu près, dont la tête est mobile. Sur sa tête, il porte un casque romain, et sa robe est une cotte d'écaille de poisson. Il se tient avec gravité sur un trône de forme grec, traîné par quatre chevaux; près de lui marche sa famille, composée d'une

mère, d'un père et de trois enfans, hauts de deux toises, et accompagnée d'un fifre et d'un tambour. Après eux vient le cheval des quatre fils Aimon, avec ses trois poulains; puis la roue de la fortune que fait tourner un ressort obéissant au mouvement du cheval qui le traîne; au milieu est une colonne et sur le haut de la colonne, la fortune, en costume payen forme le centre d'une danse où s'agitent autour d'elle un arlequin, un chasseur, une vieille femme, une jeune, et un docteur; enfin pour clore le cortège marchent deux énormes chameaux portant sur leur dos deux petits cupidons.

A la suite, comme complément majestueux, le clergé défile avec ses costumes, ses ordres, ses encensoirs, ses bannières, ses chants et tout l'attirail des plus solennelles cérémonies de son culte.

Je retrouve parmi les prêtres les figures que j'ai déjà vues au spectacle et aux

émeutes; un de mes voisins qui est à genoux me dit que ce sont des pères révérends de la société de Jésus... Chamarange porte un des cordons du dais.

3 *Septembre*.

On reçoit des nouvelles de la conférence avec le roi... on lui a proposé entre autres conditions, celles de laisser les places dans les mains des hommes qui ont bien voulu les remplir depuis le 26 août, de restaurer en Belgique la société des jésuites, de leur confier l'instruction, de remettre les pouvoirs dans leurs mains et dans celles des prêtres, de rendre aux nobles le droit de chasse et de pêche sur leurs terres, y compris même celles qu'ils ont vendues; de ne nommer enfin aux emplois en Belgique que des Belges.

On ignore ce que pense le peuple de tout cela... On n'entend plus parler du peuple.

4 Septembre.

Le ministre de la guerre annonce aux autorités que l'on a découvert, dans un seul régiment, quatorze officiers qui portent sur leurs épaules la preuve des condamnations infamantes subies.

5 Septembre.

Proclamations, patrouilles.

6 Septembre.

Patrouilles, proclamations.

7 Septembre.

Proclamations, patrouilles.

8 Septembre.

Patrouilles, proclamations.

9 Septembre.

Retour du comte de G... Les autorités établissent un impôt qui remplace celui de la mouture... on double les charges des contribuables, et dans plusieurs localités, elles se trouvent triplées... ces charges peseront principalement sur le peuple.

Le comte de G... est nommé ministre des finances.

Ainsi s'est opérée la régénération de la Belgique : mêlé avec des Français, des Anglais, des Espagnols, des Portugais et quelques Belges, j'ai contribué avec chaleur à cet acte patriotique : si la nation n'y a point pris part, il faut l'attribuer sans doute au peu de haine qu'elle éprouvait pour la dynastie tombée.

Je vais partir : la Pologne m'appelle ; la Pologne haletante sous le Knout du Czar, va reconquérir ses droits ; là les maîtres vont combattre pour les esclaves, là tous sont frères ! tous vont faire cause commune !.. les nobles polonais n'auront pour but que l'honneur et l'indépendance de la patrie ; là, pas de rivalités, pas d'ambitions... la cause populaire, voilà le cri de la Pologne !

Au moment de monter en voiture, quelqu'un me saisit par le bras !..! je me retourne,

c'est le comte de G... Il me félicite de mon départ; ma haine pour le fanatisme, mon amour pour la liberté, mes idées progressives, me rendaient suspect aux autorités... il était temps de fuir, si je voulais éviter la persécution, et comme je paraissais étonné...

Jeune homme, me dit-il, vous ignoriez donc dans quel intérêt s'est faite notre révolution? Je puis vous l'apprendre: C'est le prince de Polignac qui l'a préparée : depuis longtemps nous étions d'accord; notre correspondance est encore aux affaires étrangères. Chasser un roi protestant, rétablir la société de Jésus, rendre aux prêtres leur influence et leur pouvoir, aux nobles leurs titres, faire donner aux Belges toutes les places dont un grand nombre sont occupées par des Hollandais, plus capables sans doute, mais moins nationaux, voilà notre but... Pour celà, la congrégation s'est en-

tendue avec les libéraux, et même avec des athées reconnus... la confession, les interventions religieuses, l'argent, on n'a rien négligé... les révérens ont pris toutes les formes... ils ont même, dans bien des endroits, prêché l'instruction et les lumières... Ils sont si adroits, ces bons pères!.. Votre révolution a été faite pour renverser les jésuites; la nôtre pour les rétablir; que Dieu nous les conserve! Les voila en mesure d'agir contre la France, et son roi d'aujourd'hui, sans qu'il puisse les atteindre. Mais hatez vous.. car voici des gardes bourgeois, ce qu'on appelle chez vous gardes nationaux, qui viennent à votre logis pour vous faire un mauvais parti... adieu...

— Adieu! Monsieur le comte, m'écriai-je en le toisant avec mépris : je pars!

— Où allez vous, jeune homme?

— En Pologne...

V.

LA CORBEILLE DE MARIAGE.

Les fashionables de tout sexe s'assignaient depuis quelques jours rendez-vous dans les ateliers et dans le salon d'exposition du célèbre R.., fournisseur de modes de ce que la capitale renferme de plus élégant et de plus riche. Nul ne savait mieux que lui or-

ganiser la mousseline, édifier la dentelle et échafauder les rubans; des rouleaux froids et compactes se volatilisaient sous sa main; ses doigts faisaient circuler l'air entre les étages des blondes, et, en moins de trois jours, pour deux ballots qu'il recevait de la Douane, il livrait au futur une fiancée ravissante.

Ce qui occupe aujourd'hui les esprits judicieux, c'est une corbeille de mariage, offerte par une des sommités gouvernementale à la fille d'une de nos plus glorieuses notabilités politiques. Au milieu de la foule qui encombre son salon, M. R..., modeste comme le talent dans sa gloire, jouit de son triomphe et écoute, pour faire encore mieux un jour.

La corbeille est posée sur une estrade, enrichie d'incrustations, dont la dorure et les sculptures magnifiques ressortent sur le ton brun et sévère de ses parois. La corbeille est

octogone, offrant deux faces principales : le dedans est garni de satin rose, surmonté de gances d'argent et de torsades d'or. Sur un fond gris, circulent des incrustations d'argent et de nacre, entremêlés avec le cuivre mat et le bronze. Les huit angles inégaux sont supportés par huit génies avec des ailes, en bronze doré, sculptés d'après le style de la renaissance, et exécutés avec une étonnante précision. Aux deux extrémités, des figures de femmes, cariatides délicieuses, sont postées en guise de supports et se perdent dans les rinceaux, comme sous un balcon de théâtre ; leurs mains réunies forment les anses qui se penchent avec une grâce merveilleuse. Le couvercle, dont la voûte répond aux ornemens de l'intérieur, porte sur son dôme l'hymen et l'amour se disputant une couronne de roses qui réunit leurs mains au sommet. Aux flancs de ce vaisseau, plein de tant de prodiges, sont gravées les

armes du père de la future et de son époux.

Autour du salon d'exposition, sont étalées les parties intégrantes du trousseau : les unes sont sur des fauteuils, sur des plians, beaucoup sur une étagère, sur une superbe toilette dont les deux supports forment un arceau au centre duquel est une couronne qui doit sembler s'appuyer sur la tête de la femme qui se mirera dans cette glace.

Des chales en cachemires, des chales des fabriques des Indes, des chales français, flottent sur le dos d'un canapé; on distingue surtout un chale vert, avec une large broderie de palmes d'or : c'est un présent fait au futur par le Bey de Tittery.

Il est impossible de regarder sans être ébloui, les parures qui brillent à côté de ces tissus : les brillans, les rubis, les turquoises, les perles, s'unissent, se jouent ensemble, se confondent ou s'isolent avec mille effets de lumière : la médaille de mariage est en or.

La lingerie a voulu aussi se distinguer par son tribut : il y a là des peignoirs avec des manches à bouillons, larges et flottantes : la percale se modifie avec la dentelle ; il y aussi des pélerines, des manteaux courts, l'un en mousseline rayée, arrondi en bas et ouvert, a de larges manches relevées ; l'autre en mousseline à petits carreaux, est enrichi de nœuds de rubans rose paille ; ce sont des bouffettes en velours épinglé cerise glacé ; puis plus loin, les doubles rangs du point de Paris se mêlent au taffetas blanc nuancé et au milieu, aux environs de ces ornemens des rubans qui s'égarent et flottent, comme des nuages rayés à l'horizon.

Le négligé du matin ne craint pas de se mettre en parallèle avec ces chefs d'œuvre : ce sont des robes de chambre enjouées ou graves ; il y a du cachemire, doublé de taffetas rose et blanc, et des pantouffles, cachemire doublé de soie, bordées d'un

plissé de rubans, semblent attendre le joli pied de leur belle dormeuse.

N'oublions pas les robes, cette gloire de la soirée et des bals; ici le gros de naples écru, à carreaux satinés, bruns et noirs, se découpe en manches du seizième siècle, avec des bouillons, et en jupes avec des volans garnis de frange de soie si bien accentuée avec l'étoffe, qu'on croirait que ce sont les bords effilés; une tunique en cachemire marron avec des palmes, qui recouvrira un jupon de percale, orné de broderie et entouré de dentelles, se balance sur les bras d'une causeuse, à côté d'une robe en moire bleu ciel avec de longues dents pointues de dentelle mêlées à de petits nœuds et à des garnitures en coquilles; les manches sont à bouillons étagés, séparés par une dentelle de soie: le corsage est en pointe, en draperie tirolienne, avec des plis larges et fermes; il y a un petit nœud qui remplace la ceinture et indique le point cambré de la

taille. D'autres robes encore dont une large, bouffante qui laisse voltiger ses basques comme celles des riches algériennes, montrent comme étoffes intégrantes le poult de soie blanc brodé en soie rose, et le cachemire ponçeau qui s'allie si bien avec les cheveux des brunes.

Nous ne détaillerons ni les gants, ni les chaussures; nous permettons à l'imagination la plus exercée l'emploi de toutes ses ressources : elle ne pourra rien inventer pour le caprice ou la perfection que la réalité ne surpasse; je ne sais si les artistes ont eu la prétention de flatter la donataire ou le donateur, mais la conséquence naturelle de leur inspection, c'est que la fiancée a un pied délicieux et une main admirable.

Quand à la toilette de mariée, comme ce sont des fées qui l'ont exécutée, ce serait aux peris à l'écrire.

L'admiration publique fut bientôt triste—

ment troublée : Les ouvriers allaient transporter ces dons royaux dans la maison de l'heureuse épousée. La foule se sépara morne et plus d'une femme envia le bonheur de celle qui allait posséder tant de merveilles.

Bientôt la caravane se mit en marche pour l'hôtel Porcheron, où toute la domesticité était aux portes pour la recevoir.

Madame Porcheron semblait sous le poids de l'enfantement d'une grande œuvre : jamais elle ne s'était tant inquiétée, depuis le jour où elle dépensa tant de soins et de royalisme pour recevoir Caroline de Naples. Les domestiques couraient, sortaient, revenaient et tous étaient grondés, pressés, menacés, tant elle avait d'activité et d'impatience !

Sa fille, que tous les jours, dès le matin, elle fatiguait de toilettes multipliées et de recommandations de se montrer charmante, ne répondait à ses instances que par la froideur et la tristesse ; c'était pour Madame

Porcheron un sujet continuel d'alarmes.

— Est-ce ainsi, lui répétait-elle à chaque instant, qu'une jeune femme se prépare à recevoir son mari?.. ordinairement, elle se pomponne, elle tâche de se faire plus belle, afin qu'il ne pense pas à en épouser une autre. Je sais bien qu'ici il n'y a pas de danger... outre que tu es une jolie fille, tu as une dot conséquente, et dans la position où se trouve Porcheron, on regarderait à deux fois avant de lui faire une sottise. Eh bien! tu pleures? Ah ça! est-ce que tu crois que je m'arrange de tes simagrées? Serais tu romantique, par hasard?.. Allons! sèche tes larmes; si ton futur venait, il te trouverait laide.

— Ah! plut au ciel! je le bénirais de me refuser.

— Excusez... tu n'as guères d'orgueil; c'est-à-dire que tu aurais mieux aimé épouser ton petit freluquet d'Albéric: je conçois, un jeune homme, une mauvaise

tête, çà vous irait assez; mais çà ne se peut pas, et pour la meilleure des raisons... ce n'est pas notre faute, c'est la sienne... d'ailleurs, il ne te convenait pas... il n'avait pas le sou, ton Albéric; ce n'est pas le patriotisme qui fait bouillir la marmite.

— Ah! ma mère!

Allons! voyons! ne vas-tu pas faire la sucrée? Une belle place, de gros apointemens, de la considération dans le monde, des invitations aux fêtes de la cour, tout cela vaut mieux que de végéter dans un grenier, sans un centime dans sa poche, sans une croute à mettre sous la dent... Après tout, il n'y a plus à reculer, ton père a engagé sa parole et tu ne lui donneras pas un démenti.

— Vous savez que j'avais aussi donné la mienne!

– La mienne! la mienne! Mais elle raisonne, je crois... sachez, péronnelle, que si vous ne vouliez pas, on saurait bien vous y forcer.

— On ne pourrait pas contraindre ma volonté.

— Tiens... on se gênerait! Ah! tu n'as qu'à essayer... tu verras si M. Porcheron entendra de cette oreille là; si tu refuses, si tu fais une esclandre, tu n'en seras pas la bonne marchande, je t'en réponds; il n'est pas doux, le cher homme, prends garde de le fâcher; il serait capable de te fourrer au couvent. Mais tu ne nous donneras pas ce désagrément là, n'est-ce pas? Tu es bonne fille, tu nous aimes, tu sais que je veux ton bonheur, et puis ton mari est si riche! le roi signera à ton contrat, tu vois bien? Tu ne seras plus méchante... tu obéiras à ton père.

Et comme elle sentait que la rigueur devait plutôt éloigner que ramener sa fille, elle lui prodiguait des caresses et des baisers, armes invincibles d'une mère quand elle est bonne!

Mais, s'écria tout-à-coup madame Porcheron, je ne me trompe pas, c'est la corbeille de mariage qui arrive...

Le cortège entra, monta gravement et déposa son offrande dans le salon. Des cris d'admiration retentissaient sur son passage, mais elle n'eut plus de voix ni d'expression, quand ses yeux en eurent mesuré toute la magnificence.

Madame Porcheron était en proie à une attaque de ravissement, elle parlait, elle riait, elle était folle...

—Ah! mon Dieu... j'oubliais... garçons!.. attendez... je vas avec vous.. Tiens, ma fille.. examine... juge... estime tout cela... et nous verrons si tu auras encore un mot à dire contre ce mariage... Je te laisse à tes réflexions... je sors donner pour-boire à ces gens là... toujours des pour-boire. . en vérité... quelle habitude ruineuse pour les gens riches!.. Voilà un abus de l'ancien ré-

gime que M. Porcheron n'a pas pensé à détruire.

A peine seule, Joséphine jetta un regard douloureux et triste sur ces chefs-d'œuvre de la frivolité : elle compta avec une sombre attention ces somptueuses parures, comme un malheureux parcourt la liste de ses condamnations, ou énumère les anneaux de la chaîne qu'on lui destine, s'appuya sur la riche corbeille, et laissa couler ses larmes. Tandis qu'elles tombaient goutte à goutte sur le velours et la soie, avec ce léger frémissement d'une étoffe qui se déplie, elle abandonna son ame à ses amertumes, et toute entière ainsi plongée dans cet océan plein de tumulte et d'orage, elle oublia le temps et les heures.

C'est que pour elle, il n'y avait plus au monde ni bonheur ni espoir. Depuis le message d'Albéric, où il annonçait son départ pour la Pologne, les assiduités du duc de la Bérésina étaient devenues plus fréquentes :

elles avaient pris un caractère officiel, pour ainsi dire, tant il y règnait de liberté et de familiarité dans son abord avec elle. Il parlait comme un homme à qui l'on a promis et qui ne doute pas de l'exécution de la promesse.

Le général n'avait pu, malgré ses chevrons et son âge, résister au charme qui environnait Joséphine : cette ame de rocher qui avait vu, sans s'émouvoir, des bataillons tomber autour de lui sous la pluie de la mitraille, et une armée s'engouffrer toute entière dans les glaces d'un fleuve, avait senti son apreté se fondre aux rayons d'une femme. La place que la haine satisfaite avait laissée dans son cœur, s'était comblée d'amour : ses goûts anciens s'étaient combinés avec sa passion nouvelle; il aimait jadis à chevaucher hardiment sur un coursier fougueux à la vue d'une population admiratrice... il se plaisait à étaler ses décorations et ses uni-

formes, et à fixer les regards de la foule qu'il avertissait de sa présence par le bruit de ses talons sur le pavé : Aujourd'hui, peu lui importent les égards et les empressemens de ceux qui l'entourent... Il n'a qu'un désir, qu'une pensée, c'est d'arriver vite pour la voir plus tôt... C'est à ses yeux qu'il aime à déployer sa tournure martiale sous un uniforme splendide; c'est pour elle qu'il aime à porter ses ordres, heureux quand parfois elle laisse tomber ses yeux sur ces signes d'une illustration qu'il voudrait déposer à ses pieds.

Pendant ce temps-là, elle souffre, elle gémit; d'autant plus malheureuse, qu'elle ne peut confier ses chagrins à personne, puisqu'elle est loin de celui qui peut seul les comprendre, elle se débat en vain dans la terrible enceinte où elle est prisonnière; partout des ennemis, ici sa mère, ici Porcheron... et là, le général que rien ne pourrait changer ou guérir.

Enfin, un soir, après un dîner intime où le duc avait déployé toutes ses ressources, Porcheron saisit le moment où Joséphine écoutait avec quelque attention le récit d'une bataille et unissant leurs mains par un mouvement rapide...

Mes enfans, s'écria-t-il, soyez heureux!

Madame Porcheron qui trouva le moyen ingénieux, applaudit et fut un instant sans s'appercevoir que sa fille muette et pâle s'était évanouie dans son fauteuil.

Grand Dieu! elle s'évanouit, s'écria le général et prompt comme à vingt ans, il s'élança, la retint sur son siége, ouvrit la fenêtre et revint près d'elle.

Les soins les plus empressés la rendirent avec peine à la vie; elle ouvrit les yeux, prête à répondre au général un de ces mots qui désespèrent et tuent à la fois l'amour et l'amant; mais quand elle vit la profonde tristesse empreinte sur ses traits, quand elle vit la joie ardente qui brilla dans ses

yeux, a l'instant où elle rouvrit les siens, elle éprouva quelque pitié pour un attachement si profond, et elle pardonna d'être aimée, elle qui avait tant besoin de l'être.

Général, dit madame Porcheron, vous comprenez... l'émotion... une jeune fille... le défaut d'habitude...

Porcheron lança un regard terrible à sa fille qui, sans être effrayée de sa menace s'approcha de lui et le prenant à l'écart, lui dit tout bas avec une assurance qui le fit frémir :

Tant qu'Albéric vivra, mon père, je vous jure de n'être qu'à lui.

Tout-à-coup une rumeur large qui, de minute en minute, s'augmentait, se fixa sous les fenêtres de la salle où se passait cette scène... Porcheron effrayé pensa qu'une sédition s'élevait contre lui : Le général, courut à son épée et madame Porcheron cria que

c'étaient les carlistes qui venaient assassiner son mari.

Des nouvelles! criait-on, des nouvelles!

Au milieu des bruits, Porcheron distingua le mot de: Pologne, et comme il ne s'agissait pas de lui, il parut au balcon...

Des nouvelles des Polonais, lui dirent mille voix confuses.

— Je n'en ai pas...

Un courrier vient d'entrer chez vous, lui répliqua un charbonnier monté sur une borne.

— Mon père, s'écria Joséphine, mon père! c'est lui qui nous écrit sans doute...

En effet, un courrier était entré et un domestique de Porcheron lui remettait un message à son nom, timbré de Varsovie...

Tandis qu'il hésitait à rompre le cachet, sa fille se précipita sur lui, l'arracha de ses mains, l'ouvrit, et un paquet, teint de sang, tomba à ses pieds; pleine de terreur, elle le

développa, reconnut l'écriture, ouvrit rapidement le dernier feuillet, s'élança à la croisée, et montrant au peuple impatient le sang qui tachait ce message :

Vous voulez des nouvelles de la Pologne! s'écria-t-elle : elle a été vaincue et voilà du sang de ceux qui sont morts pour elle.



VI.

LA PARTIE D'HONNEUR.

ALBÉRIC A JOSÉPHINE.

28 *Novembre.*

Il m'a fallu toutes les précautions d'un conjuré pour traverser les états qui me séparent du but de mon pélerinage : la Prusse, l'Allemagne, tous ces pays où l'armée de Napoléon a porté les lumières, n'en ont pas conservé une étincelle... Fort bien accueilli

sur le nom de mon père dans les plus honorables maisons, bientôt j'y éprouve des déceptions continuelles : personne ne s'occupe de politique, personne n'en parle... Au premier mot que je hasarde, on me regarde d'un air surpris... le second glace les visages et à peine à-t-on appris mes antécédens, que les portes me sont fermées... La tyrannie est scellée dans ces contrées là pour l'éternité.

Mais j'ai vu s'élever dans les airs le clocher de Saint-Stanislas! c'est Varsovie!.. voici Praga! voici le pont qui protége la ville! voici le fleuve qui sépare le royaume!

Une conspiration nationale, immense, réunit sous un même serment les ennemis de toute oppression, comme dans cette vente de Carbonari où mon illustre ami Porcheron et moi, nous avons juré fidélité au peuple et guerre aux royautés; tout est prêt, les seigneurs polonais offrent les paysans de leurs terres et les affiliés, leurs biens. Les jeunes

élèves des écoles sont impatiens, ils attendent l'ordre des hommes d'expérience.

Déjà un coup de main hardi avait été résolu. Quarante jeunes gens déterminés devaient se rendre séparément sur la place de Saxe, à la parade, se glisser dans la foule, et tuer le grand duc au milieu de ses troupes ; c'eût été le signal du soulèvement. Mais la police déjoua ce projet : plusieurs conjurés furent jettés dans la prison des Carmes.

Dès long-temps, l'irritation est à son comble; la haine pour la tyrannie étrangère déborde de tous les cœurs. . l'air est plein de menaces... les Russes tremblent par instinct... le grand duc est assiégé de dénonciations, sa terreur double chaque jour de celle des autres : mais comme un homme las de craindre, il finit par s'endormir au bruit du danger... . .

Enfin, toutes les mesures sont prises; demain aura lieu l'insurection... Admis au

conseil des chefs, mon poste m'a été assigné: j'y mourrai ou nous sauverons la Pologne!

29 *Novembre.*

Un officier, envoyé par les conjurés, annonce à la caserne des Porte-Enseignes que l'heure a sonné... A ce signal, les jeunes gens s'élancent vers le Belvéder par le pont Sobieski : tout ce qui résiste est tué... On prend les armes, on renverse les cavaliers, on enlève leurs chevaux : l'incendie dévore les casernes de la cavalerie russe, et d'un autre côté, les Porte-Enseignes engagent avec l'ennemi un feu roulant qui répond aux autres signaux. Bien des braves tombent comme un premier holocauste : mais on arrive jusqu'au palais de Constantin : douze des plus intrépides pénètrent jusqu'au Belvéder.

Constantin était endormi!..Il s'éveille aux cris de vengeance; les conjurés poursuivaient le chef de la police et l'aide de camp

de service. Le premier, passant près du cabinet du grand duc, ferme la porte et lui sauve ainsi la vie, pour aller lui-même tomber plus loin, criblé de treize coups de bayonnettes : le second, atteint hors du palais, veut en vain arrêter le fer qui le menace en disant: « Je suis le général du jour !... » il meurt comme l'autre percé de coups...

Pendant ce temps là, le grand duc s'échappe... et les Porte-Enseignes entrent dans Varsovie en criant aux armes! à leur appel, les citoyens répondent et se joignent aux insurgés. Déjà tout s'agite dans la ville : les troupes sortent de leur caserne, et se rangent en bataille : mais les chefs sont des nôtres, ils parlent et les régimens fraternisent avec nous... tous, les malades même, veulent combattre les Russes.

L'Ecole de droit et les Porte-Enseignes se réunissent après mille dangers.

On ouvre les prisons d'état: les prisonniers

se joignent à leurs libérateurs : l'Arsenal est pris : trente mille fusils tombent au pouvoir des citoyens qui presque tous se trouvent armés.

Cette mémorable journée fut pure de tout excès, de tout crime : il n'y eut de tués, que le chef de la police, l'aide de camp de service, le général Hauke, le colonel Mieciszewski, le général Trembiski, le général Semionkowski, le général Potocki, le fameux Blumer, qui reçut dix-huit balles, le colonel Saas, le général Dyakow, le général Fencher; sans compter les autres que ne distinguait ni leur nom, ni leur position, et qui se trouvèrent sous la main des vainqueurs.

La nuit se passe en évolutions bruyantes et en cris de guerre : les vainqueurs parcourent les rues en appelant aux armes!

29 *Novembre.*

Les autorités, nommées avant la révolution par l'empereur, prennent en main le pou-

voir, elles s'ajdoignent des hommes chers au parti national, et elles fonctionnent : Ainsi le lendemain du jour où l'on a chassé Nicolas, la Pologne est gouvernée par des ministres émànés de lui. Ceux qui depuis quinze ans risquent leur vie et leur fortune pour secouer le joug, ceux qui se sont jettés en avant la veille, ont combattu et portent encore les armes, ne reçoivent aucune part dans la direction des affaires.

Le conseil tout puissant, dominé par un favori de l'empereur, qui pilla la Pologne et viola indignement la Charte, s'occupe de retenir l'insurrection et de réfroidir l'ardeur des citoyens : il pense que le gouvernement doit se tenir dans un salon et non dans la rue. C'est au nom de l'empereur et roi qu'il parle. On s'occupe d'organiser l'armée : nous n'avons que 4,500 hommes...

Premier Décembre.

La cocarde nationale est arborée : c'est la cocarde blanche ! Toute la population salue avec transport ce signe glorieux porté par les vieux Polonais... C'est la cocarde blanche qui nous menait à la victoire ! c'est la cocarde blanche qui brillait au front de nos guerriers qui jadis subjuguèrent la Russie ! La voilà ! s'écrie-t-on : voilà ce signe pur et sans tache, si longtemps altéré par les couleurs de la tyrannie ! qu'il décore notre poitrine ! qu'il fasse frémir les opresseurs !

2 Décembre.

On nomme généralissime de l'armée un guerrier élevé à l'école de Napoléon, celui que Suchet surnomma le brave des braves... Peu confiant dans le succès, il s'était tenu à l'écart tout le temps de l'insurrection, mais il accepte... et cette nouvelle est accueillie avec enthousiasme.

3 Décembre.

Les étudians et les Porte-Enseignes veillent à la tranquillité de la ville : on arrache les armes aux individus qui ne sont pas autorisés à les porter. Le parti populaire ne trouvant pas le comité assez révolutionnaire, il s'adjoint deux princes, un sénateur, un castellan et deux comtes. On s'occupe peu d'assurer la délivrance de la patrie; on s'inquiéte beaucoup de gouverner et de régner.

4 Décembre.

On envoie une députation au grand duc... il se montre fort bon homme et il promet d'intercéder auprès de son frère en faveur des coupables.

Le général en chef fait une proclamation à l'armée, et le gouvernement remercie les citoyens de leur zèle à ne tolérer aucun excès. Un club patriotique vient auprès du gouvernement, réclamer des mesures éner-

giques, telles que la mise en surveillance des suspects, l'arrestation de Constantin comme ôtage : il parle au nom du peuple qui depuis le 29 au matin, n'a pas été même consulté Le gouvernement ne veut s'engager à rien, il promet d'examiner cette demande qui ne lui semble pas légale. Mais déjà il médite de transiger avec l'Empereur.

Tout le royaume se soulève : Aulieu d'obéir au grand duc, les troupes viennent rejoindre le général polonais.

Les hommes sensés pensent qu'une attaque contre le grand duc eût pu, en le faisant prisonnier donner à la Pologne un ôtage de la plus haute importance : On ignore pourquoi elle n'eut pas lieu : on pense que la cause en est au respect des chefs de la révolution pour le frère du tyran.

5 *Décembre.*

Tous les jours, de nouvelles troupes

entrent à Varsovie, au milieu des acclamations publiques : à leur tête paraissent deux généraux dont le peuple demande la mort... on les arrache avec peine de ses mains, en promettant de les juger : ils prêtent serment à la cause nationale.

Je n'ai heureusement rencontré sur nos pas ni Chamarange ni les jésuites... c'est une révolution nationale : je ne trouve partout que des grands seigneurs polonais..... des comtes, des princes, et autres sommités sociales : je ne vois pas qu'on s'occupe encore du peuple, ni des paysans ; pourtant l'un a besoin de pain et l'autre de liberté !

On conseille encore au chef de l'état de s'emparer de Constantin, on s'offre même à le remettre entre ses mains : ce serait un ôtage puissant ; on ignore pourquoi le chef de l'état refuse cette offre qui mettrait la balance égale entre la Pologne et le Czar.

Dès les premiers jours de son pouvoir, le

général en chef se prononce contre les clubs et les raisonneurs; il penche pour l'aristocratie et le clergé. Les hommes qui l'entourent l'aigrissent contre le peuple, ils lui inspirent la terreur de l'enthousiasme populaire. Il envahit la dictature, et annonce qu'il restreindra les effets de la révolution polonaise : Guerrier, il n'a foi que dans la consigne; l'amour de la patrie, de la liberté, le culte de l'indépendance et de la dignité humaine, sont des mots vides de sens pour lui ; il craint la plus légère intervention du peuple dans les affaires : il voudrait discipliner la révolution comme une armée.

Un homme qui ose parler légèrement du dictateur, manque d'être tué.

Le dictateur essaye d'effacer jusqu'au souvenir de la révolution : il fait conserver le nom de l'empereur dans les actes administratifs et dans les prières.

Quelques personnes s'étant avisées de se

réunir pour s'occuper des affaires de l'état, le dictateur fait fermer les clubs.

On ne s'occupe pas encore du peuple ni des paysans... Mon cœur souffre de la lenteur qu'on met à traiter leurs intérets.

Les évènemens marchant trop vite dans leur inaction, je ne daterai plus.

Les gouvernans se divisent en trois partis : le conservateur, le strictement constitutionnel et le mouvement. Le conservateur veut ce qui était, le constitutionnel veut la légalité et la constitution de 1815, le mouvement enfin veut l'élan national universel, des droits au peuple sans transaction ni arrangement. Chacun a son chef : le premier parti se compose de nobles : le second de savans, de professeurs : le troisième, de lettrés, de conjurés et d'officiers... bientôt ils se subdivisent en fractions, et se combattent; nous sommes déjà bien loin de la patrie. . . .

Les patriotes de Podolie, d'Ukraine et de Volhynie, envoient offrir leurs services ; le gouvernement les repousse.

Les discordes vont si loin que les soupçons de trahison s'étendent et frappent le dictateur lui-même... pour être plus sur de sa personne, nous montons nuit et jour la garde à sa porte.

La plus grande inintelligence préside à la formation de l'armée ; des entraves sont mis à l'élan des patriotes, il faut que le peuple lutte contre le pouvoir lui-même ; mais il s'agit de se dévouer, il est infatigable... le gouvernement refuse des instructeurs ; les vieux soldats reviennent prendre les armes, et apprendre aux jeunes l'art de s'en servir.

Pendant ce temps, les députés de la nation tachent de s'arranger avec le Czar.

Le résultat du gouvernement est aujourd'hui la révolution arrêtée dans sa marche et des négociations inutiles avec les rois de l'Europe.

Un autre général est nommé : c'est un prince...

Service funèbre en l'honneur des victimes de la tyrannie du Czar.

La Russie arme et la guerre approche : mais l'entrainement est refroidi : les hésitations du gouvernement ont semé les divisions. Le peuple trompé ne croit plus en personne.

L'armée est animée, brûlante, enthousiaste... A Saint-Pétersbourg !! s'écrie-t-elle, mais elle est faible, incomplêtte, sans approvisionnement. La dictature d'un guerrier n'a pas créé des soldats : elle n'a ni fabriqué de la poudre, ni fondu des canons : il n'y a que du fer aux mains des braves.

La guerre est ouverte : nous partons...

. . . .

. . . .

. . . .

Après des prodiges de valeur, après une

campagne féconde en dévouemens et en miracles, l'armée forcée de battre en retraite se replie sur Varsovie : le corps des partisans dont j'ai suivi les expéditions, honteux de ne pouvoir la surpasser en intrépidité, rentre dans la ville, et avec lui l'inquiétude et la terreur : le peuple crie que tout est perdu, que l'ennemi est aux portes... la nuit vient... un groupe veut pénétrer dans le château où sont les prisonniers, la garde nationale le repousse... on répand le bruit qu'elle massacre le peuple... alors le peuple accourt... la générale bat : la foule assiège le château, une de ses portes est forcée, la garde nationale est repoussée : on entre dans les prisons, on s'empare des prisonniers, le massacre commence... et les cadavres sont suspendus aux lanternes... la ligne arrive... elle reste impassible spectatrice de ces crimes; pendant ce temps là, d'autres groupes courent à la prison de Wola où le

peuple immole et massacre les malheureux qu'elle renferme...

16 *Décembre.*

Autres exécutions sanglantes, opérées par la colère rapide du peuple :

. . . .

. . . .

Varsovie est cernée depuis longtemps par les Russes...

Si notre armée est inférieure en nombre à celle des Russes, on doit l'attribuer aux fautes du pouvoir : il n'avait qu'à suivre l'élan national : elle eut été le double en force et la Pologne serait indépendante : Aussi la haine emploie-t-elle contre lui les termes les plus injurieux... quelques bouches même prononcent le mot : trahison !

Demain aura lieu la bataille décisive : J'y serai... Adieu, mon amie ! Adieu mon second père ! Demain, fidèle au

serment qui me lie sous des drapeaux glorieux, je mourrai avec mes camarades... Vous ne me reverrez que si nous sommes vainqueurs.



VII.

LE PARIA.

Bien des jours se sont écoulés depuis les graves évènemens que nous venons de raconter : Après dix séditions, vingt complots républicains avortés, et je ne sais combien de sympathies pour toutes les tentatives d'indépendance, le calme avait succédé aux bou-

rasques : le vaisseau de la france louvoyait sur la surface de l'océan politique, unie comme une glace et froide comme elle.

Il faut avouer qu'un gouvernement qui commence, est digne des égards des honnêtes gens : que d'exigences l'entourent! que de besoins à satisfaire! que de services à récompenser!.. Etes-vous par hasard le drapeau émigré à Gand pendant cent jours? en rentrant à Paris, vous y trouvez plus de gens revenus de Gand, que Gand n'en pouvait contenir : êtes-vous le ministère fondé par les vainqueurs des fils de Guillaume-Tell? Il n'est pas si mince marmot qui n'ait tué son suisse. A les entendre, les morts des treize cantons auraient pu former, à Paris, un pendant de l'ossuaire de Morat...

Comptons... d'abord les hommes de notre système... rien n'est plus juste : par qui se fera-t-on soutenir, sinon par les siens? puis les gens employés par l'autre régime que

l'on garde pour n'en pas faire des ennemis : puis les parens, les amis de collége des nouveaux dignitaires, à qui l'on donne places, croix et indemnités... Quand tout est ainsi distribué, il reste encore le mérite à pourvoir; mais le mérite a l'habitude d'attendre; on le remet à une autre révolution.

Tout se combine à la fin; l'état est une voiture publique, où bien ou mal organisé, les petits écrasés par les gros, et les faibles par les forts, l'équipage se case dans les cahots de la route et arrive, plus ou moins froissé, au terme du voyage.

Il en était ainsi de la France... Tous les acteurs de notre drame, bouleversés par le terrible cataclysme des trois journées, avaient repris position en scène et la pièce marchait, comme s'il n'y avait pas eu d'intermède.

Un matin, un jeune homme d'une noble et belle figure, où les chagrins et les mal-

heurs avaient gravé leur double empreinte, frappait à la grille d'un hôtel du quartier Saint-Georges, situé dans une des plus nouvelles rues, auprès d'une fontaine dont le murmure endormait les nuits et égayait les jours. A travers les ifs et les arbres pressés comme dans un jardin anglais, on apercevait les blanches murailles ornées de jalousies vertes : à gauche, un hangard ouvert laissait voir un magnifique équipage, sur les panneaux duquel était peint un large écusson au premier d'argent et de sable, à la bande de gueule brochante sur le tout, au deuxième d'argent, à l'arbre de Sinople.

A cette vue, les yeux du jeune homme se fixèrent sur la voiture comme sur un spectre, et il resta frappé d'étonnement.

Après un moment d'attente, un concierge sortit d'un charmant pavillon au dessus de la porte duquel était écrit : parlez au suisse... et vint en gromelant mettre la clef dans la

serrure pour introduire le nouveau venu ; comme il était de fort bonne heure cependant, il se ravisa et avant d'ouvrir, il toisa l'inconnu pour s'assurer qu'il n'y avait pas de danger à le recevoir.

Certes, si jamais costume dut prévenir défavorablement, c'était celui de l'étranger. Sa tête était coiffée d'un chapeau dont la soie disparue laissait entrevoir la trame grise : on voyait que l'eau l'avait souvent inondé et que plus d'un rayon de soleil en avait brûlé l'extérieur : son habit luisant aux endroits que le frottement avait tondus, menaçait ruine et le pantalon, débris fort probable d'un équipement militaire, annonçait pour le moins un soldat réformé allant misérablement rejoindre la cabane de son père. Une personne défiante même ne se fut pas crue coupable de témérité dans son jugement, en soupçonnant sous cet accoutrement quelque malfaiteur échappé à la justice.

— Qu'est-ce qu'il y a? grogna, d'un ton brusque, le concierge, après un examen rapide.

— Monsieur Porcheron, répondit fort naturellement le jeune homme...

— Nous n'avons pas cela ici... répliqua le cerbère.

— Pardon... pourtant dans son autre domicile, on m'a bien indiqué ici... grilles, jardin... maison à l'italienne...

— Monsieur veut peut-être dire : M. le comte Porcheron de Clérambaut...

— Monsieur le comte Porcheron de Cler...

— Eh bien? oui?.. Qu'est-ce qu'il y a donc d'étonnant à celà?.. Est-ce que vous venez de la Chine?

— A peu près... dit en souriant amèrement l'inconnu...

— Ah!.. alors... je conçois... que vous ne sachiez pas... Eh bien... qu'est-ce que vous lui voulez?..

— Je désire lui parler...

— Avez-vous une lettre d'audience?

— Une lettre?...

— Oui, savez-vous le français? une lettre d'audience.

— Il me recevra sans cela.

— J'en doute.

— Mon nom suffira...

— Votre nom!.. M. le comte n'a pas l'habitude de recevoir...

Il avait bonne envie d'ajouter : des gens mis comme vous... un regard long et grave du jeune homme retint l'injure sur sa lèvre et il finit en disant : sitôt que cela...

— Mais il est huit heures et d'habitude...

—D'habitude M. le comte se lève à dix et nous sommes encore loin delà... Mais M. le comte ne se levera aujourdhui qu'à midi, il est sorti à trois heures du bal de la cour.

— Du bal de la cour?

— Eh bien? oui. . Qu'est-ce qu'il a donc celui-là?

— Le bal de la cour? il y a une cour en France?

— Est-ce que vous êtes républicain ou mouchard, pour me faire parler politique... S'écria le concierge en refermant brusquement la porte qu'il avait machinalement entrouverte, décampez vite, ou je vous fais prendre par le factionnaire.

L'inconnu le regarda avec colère et d'un ton impérieux :

Allez dire à votre maître qu'Albéric de Clérambaut a besoin de le voir.

A ce nom qu'il était accoutumé à respecter, le concierge oublia le costume de l'homme pour s'incliner devant le titre : il introduisit Albéric, appella le valet de chambre, et celui-ci prenant le nom du jeune homme, le pria d'attendre le lever de son maître qu'il allait prévenir.

Albéric, dont les bonnes et naïves qualités ont dû laisser quelques souvenirs gracieux dans l'esprit de mes lecteurs, la veille de cette bataille fameuse qui décida du sort de la Pologne, après avoir envoyé un adieu tendre à celle dont l'image le soutenait au milieu de ses traverses, ferma son écrit, y traça le nom de son ami, de son second père, et s'endormit au milieu des glaces et des feux de l'armée. Le soleil en se levant éclairait déjà une scène de carnage : Les fils de Kosciusko renouvellaient ces prodiges de valeur, qui font de leur histoire un récit de génies et de géans : mais que peut la bravoure ardente contre le nombre, contre cette masse inébranlable qui a bien aussi son courage, mais qui le borne à demeurer et à mourir?

Le sort de Varsovie et de la Pologne fut décidé et les Russes rentrèrent en maîtres dans ces murs dont on les avait chassés en esclaves.

Albéric, voyant la cause de la liberté désespérée, oublia tout, jusqu'à son amour. Avec sa compagnie de partisans, il se précipita au milieu d'un escadron Russe, perdit, avant d'être à portée du sabre, la moitié de ses camarades, crêva le front de l'ennemi, pénétra au milieu de ses rangs, et là, tomba blessé, après avoir immolé de sa main plusieurs grenadiers de la garde impériale. Fait prisonnier, chargé de fers, il ne put mourir : l'art, sa jeunesse le sauvèrent; et plusieurs mois après, il suivait un convoi de prisonniers que le sort avait condamnés à fouiller les mines du Caucase.

Depuis longtemps, il gémissait, pauvre victime livrée à tous les caprices d'un Cosäque ou d'un gouverneur barbare, lorsqu'un ordre de ce dernier l'appela en sa présence.

— Vous êtes Albéric, fils du marquis de Clérambaut, lui dit-il... Votre père est main-

tenant auprès du roi de france exilé.

— Oui... mais qu'importe le nom à qui n'est plus libre?

— Vous l'ètes, reprit le gouverneur: un détachement de cavalerie va vous conduire aux frontières, avec un sauf-conduit qui vous ouvrira la route jusqu'en France; là s'arrêtent les bienfaits du Czar. cette faveur vous étonne... Vous n'osez y croire? Voici des papiers qui vous expliqueront ce prodige. Ceci est une lettre du roi à l'Empereur. Ayant appris d'un de ses plus fidèles serviteurs, le marquis de Clérambaut, que son fils Albéric était dans l'armée polonaise, il prie sa majesté impériale de vouloir bien traiter avec indulgence un jeune homme plus égaré que coupable, qui déjà une fois a reçu de lui la vie et qu'il aime comme Français, quoiqu'il ait combattu contre lui en juillet: celui-ci est l'ukase de sa majesté l'Empereur de Russie, qui se fait une joie d'accorder cette faveur à

de si nobles recommandations. Vous pouvez partir.

Albéric reçut ces lettres, qui lui venaient comme du ciel, avec des larmes, et après plusieurs semaines, il tombait à genoux sur le sol de France.

Il la revoyait après l'exil, après l'esclavage... il était pauvre, presque nu, sans ressources, sans état, sans avenir... Mais il y avait à Paris deux cœurs qui souffraient de son absence... un homme loyal, honoré, ami de son pays et de la liberté, le soutien des opprimés, l'asile des proscrits... et sa fille... cet ange de beauté et d'amour, vers laquelle du sein de la terre qu'il creusait pour en extraire l'or, il avait si souvent senti son cœur s'élancer et bondir... il allait les revoir, les presser sur son sein .. c'était tant de bonheur, qu'il oubliait ses souffrances!

Pourtant, quand il songeait au patriotisme

de l'Porcheron, il se surprenait à craindre sa présence.

Que va-t-il penser de moi? disait-il, lui si ardent, si exalté, de quel œil me verra-t-il, moi qui n'ai servi à rien, moi qui ne lui rapporte que l'esclavage des pays où il m'avait envoyé semer la liberté !

C'est ainsi qu'il franchissait rapidement la route, au milieu des humiliations que traine la pauvreté... il en souffrait, non pour lui, mais pour cette nation chez qui le libéralisme n'a pu instituer l'égalité, pour ce peuple, pauvre comme lui, qui ne compte pas dans la vie et n'a de sol que dans la tombe.

C'est encore plein de ces pensées qu'il était arrivé à Paris, et qu'il faisait antichambre chez le comte Porcheron de Clérambaut.

Ce titre nobiliaire enté sur le sien, ces obstacles pour arriver à lui, le jettaient dans un embarras inextricable : sa pensée était un

labirinthe confus dont il ne savait comment sortir : il attribua toute cette fanfaronade de dignité à l'orgueil de la domesticité, et en attendant le lever de Porcheron, il se mit à examiner l'antichambre.

C'est alors que sa surprise redoubla : Sur une console, en regard du poële, était le buste du roi, vis-à-vis celui du prince royal, et au dessus, deux tableaux, richement encadrés représentaient l'un la bataille de Jemmapes, l'autre celle de Valmi : il chercha les trois portraits de ses amis morts, les lithographies des sommités libérales qui jadis encombraient les murs : tout avait disparu... il pensa qu'ils étaient dans le cabinet.

Pendant qu'il tâchait d'accorder ses yeux avec ses souvenirs, un bruit épouvantable de voix féminines l'arracha à ses réflexions. c'était madame Porcheron qui entrait précédée d'une femme de chambre. La figure des

deux interlocutrices était enflammée de colère.

— Sortez, sortez, criait-elle, misérable que vous êtes... Voyez-vous cette impudente de domestique qui m'apelle madame tout court!

— Tiens, répondait l'autre, faut peut-être mettre des gants pour vous parler?

— Est-ce que vous oubliez que je suis comtesse...

— Vous me l'avez assez dit de fois pour que je m'en souvienne. J'ai servi chez les Montmorency qui sont de la vraie noblesse ceux là, et jamais ils ne se sont occupés comment je les appelais...

— Quand on ne respecte pas ses maîtres, on se fait chasser.

—Vous respecter.. des marchands de bois!

— Insolente... apprenez que mon mari a été le premier libéral de France..

— Lui, libéral! il a joliment changé... il ne donne jamais un sol aux pauvres.

— Il est officier de la légion d'honneur...

— J'ai mon municipal qui est décoré pour avoir porté des billets de garde.

— Il est pair de France.

— Pair ou non... je m'en moque... des pères comme celà, je ne voudrais pas être leur fille.

— Sortez vite!...

— Soyez tranquille... il n'y a pas besoin de la gendarmerie pour me faire quitter vore baraque. Adieu, madame la comtesse!

— Insolente !

— Ah! ah!.. voyez-vous cette comtesse pour rire!

Les portes s'ouvrirent et se refermèrent avec fracas; toutes deux avaient disparu, l'une pour rentrer chez elle, l'autre pour partir, qu'Albéric s'était à peine rendu compte de cette vision : c'étaient comme deux dginns emportés par un ouragan qui avaient fait explosion devant lui et s'étaient

enlevés sans même s'appercevoir de sa présence.

Ces scènes, ce monde si différent de ce qu'il attendait, augmentaient sa perplexité: las de sa faction de trois heures, il allait s'éloigner, lorsqu'il crut distinguer un mouvement dans la pièce à côté. Il attendit encore... la pendule marchait toujours et une heure nouvelle s'était ajoutée aux trois autres, sans que l'on parut se disposer à l'introduire.

Le valet de chambre sur qui le costume d'Albéric avait produitson effet accoutumé, n'avait pas jugé la visite bien importante et il avait oublié de l'annoncer.

Enfin, Albéric impatienté, bien certain d'ailleurs de l'accueil paternel de Porcheron, mit la main à la clef pour ouvrir la porte et s'arrêta tout-à-coup, comme si un mot magique parti du cabinet, fut venu frapper son oreille.

VIII.

APOSTASIE.

Porcheron que notre respect pour les parchemins de la chancellerie, nous forcent aujourd'hui de traiter de Comte, avait probablement rendu de très grands services à l'ordre de choses, si l'on en juge par les récompenses.

Par magie, par enchantement, les faveurs s'étaient amoncelées sur lui, comme le malheur par fois s'acharne sur les autres : la succession de ses dignités est même quelque chose d'assez curieux pour mériter qu'on en trace la liste, ne fut-ce que pour la rendre croyable. Décoré de juillet, il avait bientôt obtenu la croix d'honneur, à laquelle étaient venues plus tard se joindre la croix d'Espagne, de Portugal, et de Belgique, pour bons offices rendus à ces nations dans les personnes de ses souverains et souveraines. Bientôt il avait été nommé auditeur de première classe, conseiller d'état, président du comité de secours pour les Polonais, officier de la légion d'honneur, grand cordon de la légion d'honneur, caporal de la garde nationale et enfin pair de France. Plusieurs personnes même prétendent qu'il fut un jour ministre : mais nous n'oserions pas le garantir.

Pourtant l'état de ses services n'avait laissé aucune trace dans l'armée, dans les finances ou dans la chambre. D'abord, il s'était renfermé dans un silence inviolable : ce n'était plus cet orateur animé, éloquent, patriote, tonnant contre le pouvoir et dénonçant au pays tous les attentats du ministère. Il avait senti combien était odieux le rôle d'un député qui, sans cesse à l'affut des actes administratifs, contrôle les ordonnances et fourre indiscrètement le nez dans les portefeuilles... il n'avait plus ce ridicule acharnement d'autrefois. On ne le voyait plus reprocher à celui-ci ses dépenses secrètes, ses dilapidations du trésor public et les fonds employés à solder les consciences; à cet autre ses concussions; à celui-ci ses actes arbitraires, tels que visites domiciliaires, emprisonnemens préventifs, brevets d'imprimeur retirés, ou pièces de théâtre arrêtées; instruit par l'expérience, il com-

prenait qu'on ne gouverne pas avec la justice, et que ce que Machiavel a écrit pour les princes, peut bien devenir le répertoire des ministres... Député désormais raisonnable et modéré, il avait insinué l'état de siége, les conseils de guerre, voté pour les lois de septembre et appuyé la censure. Ce n'était plus cet auditeur taquin, harcelant sans cesse les orateurs lorsqu'ils soutenaient à la tribune un projet du gouvernement : il écoutait avec révérence le plus petit commissaire du Roi dans l'exercice de sa parole; lorsqu'un ministre daignait parler, il l'accueillait avec ferveur, commandait le silence et menaçait les interrupteurs... au scrutin, il laissait tomber délicatement de ses doigts une boule blanche, visible à l'œil nu, et serrait ensuite chaudement la main du Cicéron ministériel. Il avait aussi changé de place... Ennemi de la solitude, il avait laissé son banc d'extrême gauche, où il ne

voyait plus que quelques rares figures nouvelles, pour s'asseoir au centre, beaucoup plus commode pour causer et pour entendre.

Comme de juste, il avait bientôt goûté cette satisfaction si douce pour un honnête homme, de voir ses bonnes dispositions appréciées : les ministres ne le fuyaient plus comme jadis... au contraire... il était de leurs dîners, de leurs soirées... il avait ses petites et grandes entrées dans les cabinets : il allait au bal des Tuileries. D'abord, il avait été piqué de se voir confondu avec les petites gens qu'on y recevait sous prétexte de grades dans la milice citoyenne... mais madame Porcheron en était si joyeuse, et les invitations s'épurèrent si vite, qu'il ne vit plus d'inconvénient à les fréquenter assiduement.

Il est vrai qu'à ces joies s'étaient mêlés de légers déboires; sans compter les petites feuilles, des charivaris grotesques accueillaient son passage dans les villes où les

citoyens avaient jadis traîné ses chevaux : il avait tenté le sort des élections dans son pays et il n'avait pas été réélu... Mais trop philosophe pour s'affecter de ces misères, il répondait que la popularité est une inconstante à laquelle les gens sensés ne croient pas ; que le peuple tourne comme le vent... qu'un bon citoyen dédaigne les menées électorales, et que l'estime des premières personnes de l'état vaut bien le suffrage de quelques électeurs ignorans...

C'est ainsi qu'il continuait sa carrière nouvelle, voguant à pleines voiles sur l'océan de la faveur... et ne croyez pas que dans les différens postes qu'il avait occupés, il ait fait encourir au ministère le reproche d'un mauvais choix : il s'était très bien tiré de tout, comme tout le monde. La machine gouvernementale est si bien graissée, les rouages fonctionnent si aisément, à force d'usage, que le premier venu peut s'y mettre et rem-

plir sa case; imperceptible moteur d'un engrainage, il obéit au mouvement qui l'environne et le pousse, sans qu'il puisse résister : Un incapable en est plus capable même que l'homme supérieur... celui-ci génerait l'ensemble : il y mettrait du sien.

N'allez pas cependant penser que Porcheron fit de pareils aveux... il se jugeait au niveau de sa position et dans l'instant même où Albéric occupait son antichambre, ne se croyant entendu de personne, il se caressait la vanité d'une manière assez franche.

Décidément je suis un homme de génie, se disait-il... On ne monte pas ainsi quand on n'a pas d'ailes... Suis-je embarrassé pour rien?. Je parle, on obéit : je veux, on exécute... Voilà la force... le secret en est là... quand on a une tête bien organisée, rien n'est impossible... Après la révolution que nous avons faite, que de puissance il fallut pour reconstituer l'état! les ennemis à sou-

mettre, l'intérieur à pacifier... et les émeutes... comme je vous les traite!.. Quand il y a du bruit, je n'ai qu'un mot à dire... le rappel! qu'on assemble la garde nationale!.. On rassemble la garde nationale et je dissipe l'émeute... c'est ainsi qu'on gouverne... se montrer... voila la clef du pouvoir... c'est comme cela qu'on réduit les factions... c'est ainsi que nous avons anéanti la république. Je voudrais bien savoir où se cache la république! faites-moi le plaisir de me dire s'il y a encore des républicains!

Soudain la porte s'ouvrit et Albéric parut : Grand Dieu! Albéric! s'écria-t-il...

Interdit, effrayé, il recula comme devant un fantôme et s'assit pour se remettre de son émotion.

Un coup d'œil rapide suffit pour faire connaître à Albéric l'opinion de l'appartement : le cabinet confirma l'antichambre. Deux bustes en marbre d'une exécution en-

core plus parfaite, étaient à chaque côté de son bureau; c'était le buste du Roi et de la Reine; au milieu, sur une table, un superbe thé de Sèvres, correspondait avec deux magnifiques vases bleu lapis, ornés des figures de la famille royale, et les murs étaient couverts de leurs portraits: ici c'était le neuf août; plus loin le burin avait retracé d'autres épisodes de la vie du Roi... à gauche sur un canapé était étendu un manteau de pair de France, avec son hermine et le luxe de sa dignité : à droite l'habit français galonné reposait à côté de l'épée à la dragonne, avec son étui de chagrin.

Au milieu de tout cela s'encadrait Porcheron dans son fauteuil : sur sa poitrine, s'étalaient orgueilleusement ses décorations de toute espèce, et le grand cordon de la légion d'honneur flottait sur son col.

— On a bien de la peine à parvenir jusqu'à vous, monsieur le Comte, lui dit Albéric avec une gravité douloureuse.

— Que voulez-vous? mon ami, les affaires m'absorbent... le temps va si vite...

— Que vous avez oublié que c'est presque un mort qui reparait ici...

— Ah! mon Dieu.. c'est vrai... c'est vrai. Les journaux ont annoncé votre mort et moi-même j'ai cru... heureusement il n'en est rien... j'en suis ravi... Eh bien? ces pauvres Polonais?.. Vous m'en voyez bien triste.. mais nous, nous n'avons rien à nous reprocher .. Vous avez fait beaucoup pour la Pologne ?...

— Et vous pour la France sans doute? Vous lui avez fait recueillir le fruit de nos luttes, de nos combats sous la restauration.. elle développe les conséquences de cette révolution immortelle teinte du sang du peuple, du vôtre.

— Ne parlons pas de cela... c'est de l'histoire.

— Oui, je vois, je vois! ces bustes, ces

portraits, ces décorations... vous avez bien tenu vos promesses.

— Que voulez-vous? mon cher, on a assez marché... je suis pour le mouvement et non pour la course... il faut se modérer et jouir en paix des conquêtes de la liberté... voyez-vous... la révolution, on sait ce que c'est maintenant... ce n'est pas de la politique, c'est de l'envie...

—Et qui vous dit que ce soit autre chose.. l'envie n'est-elle pas permise à cette masse pauvre et souffrante qui reçoit le malheur avec la vie, use ses membres dans le travail, sans espoir d'un avenir meilleur, endure le froid l'hiver et la faim tous les jours, ne connait Dieu que par les hommes et les hommes que par ses larmes! Ah! tant que le peuple, en voyant passer vos équipages, les regardera d'un œil d'envie, souvenez-vous que votre bonheur est un vol dont il a droit de vous demander compte!

— Ah ça ! mais, vous n'avez pas changé? toujours les mauvaises doctrines... les mauvaises passions... Vous ne savez donc pas où cela peut nous mener...

— Je le sais : à une révolution...

— A une révolte... et alors que deviendront nos institutions?.. que deviendront les trônes ?.. où en sommes-nous? Vous avez donc déclaré la guerre aux rois.

— Oui! tant qu'ils la feront au peuple.

— Ah ! mon Dieu ! le peuple est un vieux mot dont on se sert... qu'est-ce qu'il demande encore?.. les idées ne sont-elles pas satisfaites?.. Chose... comment donc?.. a la croix d'honneur... l'autre... a une pension... nous avons permis une procession expiatoire sur la place où sont morts ces jeunes gens, vous savez bien? que j'aurais voulu sauver... Au premier janvier, une députation des décorés de juillet est admise aux Tuileries : on en célèbre l'aniversaire : tous mes amis les vôtres

sont aux emplois : la censure nourrit six libéraux... Que peut-on faire de plus pour le peuple?

-- On peut, et vous le deviez, donner l'exemple de la fidélité au serment... ne pas trahir ses intérêts, le défendre toujours !

— C'est celà... donner ma démission de mes emplois, refuser les pensions, les honneurs, me jetter dans l'Opposition, enfin... j'en ai fait dix ans, mon cher... en voilà bien assez... ce n'est pas avec l'Opposition qu'on fait son chemin...

Un domestique entra et et lui remit des lettres...

— Vous permettez... c'est du Roi... Ah! une invitation aux fêtes de Fontainebleau... j'irai... on n'invite pas tout le monde... du ministre de l'intérieur... il m'attend pour une affaire pressée... faites atteler... j'y serai dans un quart d'heure... et cette autre?.. une convocation à la cham-

bre des pairs : C'est pour deux heures... j'ai le temps... Jean ! mon manteau de pair... qu'on mette la voiture armoiriée... allez !.. Ah !.. ma tabatière... Tenez, voyez, Albéric, c'est un cadeau du Roi... il y a dessus son portrait peint par Isabey.. le fils de celui de l'empereur... Voulez-vous profiter de ma voiture !.. Vous refusez ?.. ah ! je comprends, cet accoutrement... dans un équipage... cela ferait contraste... mais je ne suis pas fier.. ayez seulement un habit propre et je me charge de vous pousser...

— Monsieur...

— J'ai des amis à la police... je pourrais vous recommander.

— Monsieur, s'écria Albéric rouge de honte d'abord et bientôt pâle de colère, pas un mot de plus, ou j'oublierais que je vous ai respecté. Je sors... mais en homme loyal, avant tout, je vous déclare une guerre aussi implacable que je l'avais jurée jadis à ceux

que vous remplacez aujourdhui... Fidèle à ce peuple dont je fais partie, je vais recommencer ma vie de luttes : ce n'est pas par le fer, par la violence que je veux fonder son avenir, mais par la pensée, par la raison... la presse est libre : elle m'ouvrira ses colonnes; là je déposerai les germes dont ma tête est pleine.. je briserai par la plume l'épée de vos soldats... je creuserai au peuple une route où il trouvera de l'ombre pour son front, des fruits pour sa faim, et justice égale pour tous les enfans de la grande famille... je donnerai mes idées, comme j'ai donné mon sang, prêt s'il le faut, à le verser encore... Adieu! serrez bien sur vous votre manteau de pair, car la tempête un jour pourra vous emporter avec lui.

Il sortit.

A peine Albéric avait-il fermé la porte du cabinet, que Porcheron prit la plume et écrivit ce billet :

« Mon cher Rhubert, je vous engage à faire suivre de près le nommé Albéric Clérambaut, fils d'un émigré, qui n'est pas du tout mon parent, et qui revient de Pologne : ce jeune fou me semble dangereux.

Votre dévoué,

Le Comte P. de Clérambaut.

Il sonna, un domestique parut.

— Portez cette lettre chez Monsieur le baron Rhubert, directeur général de la police.



IX.

L'AUMONE.

Porcheron n'était pas le seul dont la position et les idées eussent changé pendant l'absence d'Albéric. Rhubert, comme on vient de le voir, était baron, et tandis qu'autrefois il s'occupait de faire nommer députés, les ennemis du gouvernement, aujourd'hui

il s'occupait à les faire mettre en prison. Il est impossible de calculer le nombre et l'importance des services qui lui avaient mérité et conservé son emploi ; ses relations avec tous les meneurs de parti lui avaient donné la clef de leurs caractères et de leurs espérances ; pareil à cet illustre chef du service secret qui, ayant préludé à ce poste par une grande intimité avec les adversaires de la bourse publique, pouvait reconnaître l'auteur de chaque vol aux particularités et aux circonstances de cet acte, comme on reconnaît une mousseline à l'estampille de la fabrique, Rhubert vous aurait dit, à une minute, à un pas près où avait passé tel patriote, de quel républicain était cette émeute ou ce projet de machine infernale : peu de ses anciennes amitiés l'avaient abondonné, et sauf quelques niais, c'était, à peu près, les mêmes forces qu'il faisait mouvoir : il tenait toujours en réserve dans son porte-

feuille, une sédition toute prête, quand il y avait difficulté d'adoption pour une loi, et le lendemain, la sédition n'ayant plus pour substance que la crême des badauds, était dissipée par ceux qui l'avaient créée la veille.

C'est à ce subalterne, plus puissant qu'un ministre, que le comte Pórcheron avait recommandé Albéric; nous verrons, plus tard, comment il justifia sa confiance.

Albéric comprenait alors de combien de fiel un cœur honnête peut être inondé : souffrir pour son opinion, perdre son sang, sa liberté, sa fortune pour elle, languir dans les cachots, périr dans les déserts, monter sur un échafaud, ce sont des douleurs, mais elles élèvent l'ame, elles honorent, elles consolent... mais la voir trahir par ceux en qui l'on avait placé le plus d'espérances, et comme le Christ, la voir reniée, vendue par ses apôtres, voilà des douleurs amères, voilà des sources de larmes intarissables : c'est

surtout à propos de ces morts là, que les ames loyales ressemblent à cette Rachel éplorée du prophète, qui pleure ses enfans et ne veut pas être consolée parce qu'ils ne sont plus...

Albéric tombait pesamment du haut du ciel : la plus chère de ses illusions était perdue... il lisait maintenant à nu dans ce cœur qu'il avait jadis cru peuplé de tant de vertus.. cette faiblesse si naturelle à l'homme, par laquelle on croit parfait ce qui pense comme nous, il l'avait eue pour Porcheron ; mais que d'excuses! son amour, son respect pour le père de Joséphine, l'estime qui environnait le député libéral, la gloire même que sa plume lui avait donnée, le fascinaient et le subjuguaient : c'était le lapidaire ébloui lui même au diamant qu'il a taillé ; mais aujourd'hui qu'il le retrouvait dépouillé des ornemens qu'il avait drapés sur son squelette, quelle nudité affreuse! quel intérieur

égoïste et lâche! quelle froideur dans ce sang! que de boue dans ce cœur!..

Accablé de ce fardeau de souffrance qui le poursuit comme un remords, il a traversé bien des rues de Paris, sans savoir où le porte le hasard... enfin, fatigué plus de son ame que de son corps, il s'assied sur une borne et découvre son front, pour calmer, à la fraîcheur de l'air, le feu qui le dévore. Il fait nuit : son chapeau entre ses genoux, la main sur ses yeux, il médite, et un souvenir, si doux jadis, vient encore rembrunir ses sombres pensées!... Joséphine dont l'image l'a soutenu, dont la main était l'espoir de tous ses sacrifices, qu'il unisssait dans son amour avec la patrie, elle est perdue pour lui : son père ne se contentera pas d'une lâcheté : avec la vanité et l'ambition, s'évanouit la bonne foi, la loyauté; et d'ailleurs, il est pauvre; un gendre pauvre n'est pas ce qu'il faut au comte Porcheron de Clérambaut.

Mon père, se dit-il à lui-même et à demi voix, si profondément enseveli dans sa peine qu'il ne s'apperçoit pas des regards des passans qui s'arrêtent sur lui, mon pauvre père, tu me l'avais bien dit.... la misère, le dédain seront ton partage; ton honneur même causera ta ruine... me voici arrivé au terme de la prédiction... mon ami m'outrage: celle que j'aime m'a trahi, sans doute: l'orgueil l'aura gâtée comme son père... si je viens réclamer les promesses qu'elle m'a faites, s'en souviendra-t-elle? pour m'abandonner, elle prétextera de son obéissance, elle aura une vertu pour favoriser sa perfidie: que devenir! oh! mon Dieu! que devenir... la pauvreté, je la supporterais bien... elle n'a qu'un temps, et avec du courage.... mais la solitude, l'abandon... la perte de tout ce qu'on aime, tout cela est irréparable.. Mon Dieu! mon Dieu! vous connaissez mon cœur... ayez pitié de moi!

A ce dernier accent de douleur, un

homme qui passait s'arrêta... il jetta un regard de compassion sur celui qui se plaignait ainsi, et mettant la main à sa bourse, il s'approcha avec une de ces paroles encourageantes et douces pour celui qui les entend.

Soudain, Albéric se leva : une pièce de monnaie était tombée dans son chapeau. Sa physionomie où la colère avait bientôt fait place à la honte, se rouvrit en même temps à la joie la plus vive.

Bertrandet ! s'écria-t-il.

— Grand Dieu ! que vois-je ? Albéric, est-ce bien vous ?.. par quel bonheur nous êtes-vous rendu ?...

— Plus tard, vous saurez tout cela, mon ami... ce qu'il me faut maintenant, ce sont des consolations... je viens de voir votre beau frère, le père de...

— Ah... vous savez...

— Oui, je sais, et vous jugez de mon désespoir...

— Je le conçois...

— Cette union dont je m'étais fait le rêve de ma vie, il y faut renoncer... je ne serai pas l'époux de Joséphine..

— Pauvre Albéric!..

— Et pourtant, son père me l'avait promise... elle était le prix de mon dévouement: en elle devait se couronner toute une carrière de luttes et de sacrifices...

— Je vous nommais d'avance mon neveu: vous étiez déjà de la famille.

— Elle même m'a oublié sans doute.. je suis banni de son souvenir.

— Non... non...

— Grand Dieu! que dites-vous? après une si longue absence.

— Que parlez-vous d'absence... elle vous croyait mort... Votre nom était inscrit dans les nouvelles de Pologne, parmi les soldats restés sur le champ de bataille : le moniteur même l'a enregistré.. j'étais chez Porcheron

quand il le lui donna à lire.. jusque là, malgré la réception de votre mémoire...

— Elle a reçu cet écrit, mon testament de mort.

— Elle ne s'en est jamais séparée... malgré la dernière phrase, elle doutait encore... elle espérait... elle résistait à son père... elle pleurait... mais quand elle a lu, de ses propres yeux... alors... vous comprenez...

— Hélas!..

— Je vous assure qu'elle ne vous a point oublié.

— Ah! vous me rendez la vie... monsieur Bertrandet, mon ami... ajoutez un nouveau bienfait à ceux que je vous dois... que je puisse la voir un seul moment, un seul et je meurs content!

—Vous la verrez.. tant que vous voudrez, et vous ne mourrez pas... elle sera bien heureuse de vous voir, allez...

— Assez, assez... le chagrin ne m'a pas tué, mais je mourrais de joie...

— Parbleu!.. le hasard ne pouvait être plus adroit; j'y vais justement ce soir, tenez.. dans une heure, si vous voulez... je vous présenterai chez elle .. Porcheron n'y sera pas.. il va au conseil d'état, je présume... il va toujours quelque part à présent.. il y aura sa mère, ma sœur; c'est une bonne femme et après tout, Joséphine est bien libre de vous voir. C'est convenu... à dix heures juste, devant le ministère; monseigneur me prête sa voiture... je la partagerai avec vous... vous n'avez pas d'antipathie pour une calèche de ministre, tout républicain que vous êtes... d'ailleurs, je vous dirai que je ne sais pas l'opinion de son excellence : nous ne causons pas politique... Car vous ne savez pas... je suis secrétaire du cabinet particulier... mon prédecesseur, qui est un malin, a fondé une feuille minis-

térielle : elle est tombée : il est en Belgique : On m'a donné sa place... Tiens ! sans nous en douter, nous voila arrivés devant ma porte... je compte sur vous, ne vous faites pas attendre : adieu.



X.

LE BAL DES VICTIMES.

La rue du Faubourg du Roule donnait ce soir là un spectacle fort usité dans ces parages : des lampions assis sur les bornes de chaque côté de la porte de l'hôtel de la Bérésina, commençaient un cordon de lumières qui allait en augmentant jusqu'aux

marches du perron où il se joignait aux lampes et aux candelabres de l'intérieur : la route enflammée serpentait le long de l'escalier, traversait les galeries et aboutissait à un salon dont les clartés fériques se miraient dans les glaces et les cristaux pour en rejaillir en gerbes éblouissantes. Au fond un orchestre nombreux attendait pour donner le signal de la danse que la foule fut assez pressée pour ne pouvoir changer de place, et les domestiques ne distribuaient pas encore de rafraîchissemens, parce que les hommes n'étaient pas là pour les escamoter au passage.

Déjà le duc de la Bérésina traversait ses appartemens et errait dans son salon, dans la magnificence de son costume, étincellant de dorures et de décorations.

Pendant que les salons se garnissaient de premiers venus, plusieurs dames groupées dans un angle, causaient vivement et adres-

saient une foule de questions à la plus jeune et à la plus jolie d'entre elles, qui résistant faiblement à leur curiosité, paraissait aussi disposée à raconter son histoire, que ses amies à l'entendre...

— Voyons, Joséphine, lui disait une brune magnifique, belle comme une odalisque et qui avait épousé le plus laid magot qui soit jamais issu d'une des gloires de l'empire, ne nous cache rien.. tu sais tous nos petits secrets... nos grands même... il faut que la partie soit égale...

— Elle a beau faire, répliqua une comtesse italienne, célèbre pour avoir été la maîtresse d'un grand poète, et qui aurait assez de sa beauté pour être célèbre; Joséphine ne nous abusera pas : sa mélancolie a une cause, et cette cause c'est l'amour : j'en suis sûre... je m'y connais.... ainsi donc, elle va nous parler franchement, ou bien, nous allons laisser le champ libre à nos sup-

positions, et nous verrons ce que la réalité y gagnera.

Puisque vous me prenez par les menaces, dit en souriant Joséphine, je vais tout vous avouer... mais vous serez discrètes, n'est-ce pas?

— Oui, oui, comme pour nous, répondirent-elles toutes à la fois.

— Oui, j'ai aimé et j'aime encore; voilà d'où vient ma tristesse... mais celui que j'aime, ne sera ni funeste à mon repos, ni fatal à l'honneur de M. le duc de la Bérésina: il est mort.

Ah? fit douloureusement la comtesse, il y a des morts qui se survivent.

— Vous avez entendu parler d'Albéric!

— Ce jeune républicain?..

— Lui-même: il partit pour la Pologne et longtemps après, je reçus le récit de son expédition, mais taché de son sang: on l'avait sans doute recueilli sur son corps, trouvé

parmi les braves tombés auprès de Varsovie.

— Pauvre jeune homme... Vous me préterez cet écrit, ma chère... quoi! c'est de son sang?.. ce doit être bien intéressant à lire.

—Lui aussi est mort pour la liberté, murmura la comtesse...

— Vous jugez combien j'ai versé de larmes! les plus amères n'étaient pas taries, lorsque mon père me présenta le duc de la Bérésina comme celui à qui il avait promis ma main : je frissonnai à cette nouvelle.. je refusai... longtemps j'espérai revoir Albéric, mais son nom fut inscrit dans la liste des morts et ma douleur fut sans espoir : alors mon père redoubla d'instances et de caresses; le duc lui-même, assouplit la raideur de son caractère. A la fin, lasse de leurs obsessions, résignée à tous les tourmens, j'acceptai ce mariage comme on accepterait la mort.

— Pauvre amie ! soupira la comtesse.

—Mais, ton sort n'est pas trop à plaindre, re-

prit la troisième interlocutrice : un commandant général de la gendarmerie de France n'est pas à dédaigner, c'est un beau poste... les revenus peuventsuffire à de superbes soirées : cela vaut bien un jeune démocrate.

— Rien ne vaut ce qu'on aime, dit tristement la duchesse de la Bérésina... songez donc que je connais Albéric depuis ma naissance : un sentiment si profondément creusé ne s'efface pas sous le frottement de l'or, ni sous le poids des broderies... j'eusse preféré la médiocrité avec lui, dans un de ces réduits modestes, ombragé des arbres qui nous abritèrent enfans et que je regrette dans mes rêves... au milieu de cet éclat, il me manque, et tout me manque avec lui : mais à quoi bon ces regrets..? il n'est plus, mes larmes ne lui rendront pas la vie.... mais il a son tombeau dans mon cœur, et sa cendre y reste toujours chaude comme s'il était prêt à se ranimer.

Un domestique entra, traversa les quadrilles qui déjà se formaient, et remit entre les mains de la duchesse un billet plié, qu'elle ouvrit.

Si l'orchestre et le bruit des danseurs n'eussent couvert sa voix, on eut entendu un cri de bonheur sortir de sa poitrine, suivi bientôt d'un gémissement sourd, qui retombait sur sa joie pour l'étouffer : pâle et inquiète, elle chercha, autour d'elle, si l'on avait remarqué son geste ou son exclamation, ne vit que de l'ivresse dans les yeux, de l'égoïsme sur les figures, et, rassurée, elle montra à ses amies le billet qu'elle venait de recevoir.

Son oncle Bertrandet la prévenait qu'il allait présenter, dans son salon, le jeune Albéric de Clérambaut, nouvellement arrivé de Pologne.

— Il respire... murmurèrent-elles toutes les trois, pauvre Albéric !..

— Il revient de Pologne, s'écria la comtesse, c'est un héros, c'est un martyr... comme son front doit être fier et noble après une lutte aussi glorieuse!

— Mon Dieu ! que je suis contente de le voir, dit la duchesse, d'O... j'aime tant les Polonais... les proscrits surtout.... j'en ai beaucoup vu chez la duchesse d'Abr... je me le figure d'ici... des moustaches charmantes. la frisure obligée... de riches fourrures... peut-être le costume véritable de la nation qu'il vient de défendre... oh! ce sera délicieux... mon Dieu! quand paraîtra-t-il donc?... Lorsqu'on est désiré, faut-il ainsi se faire attendre?

Nous ne dirons point tous les sentimens qui naissaient et mouraient à la fois dans l'ame de Joséphine : l'embarras de sa nouvelle position, le regret d'avoir trahi, même après la mort, celui qui revenait sans doute fidèle, le bonheur de le retrouver, que sais-

je enfin? tout ce que peut renfermer de sensations coupables le cœur de l'amante la plus vertueuse, tout cela formait en elle un combat dont les simptômes se lisaient sur sa figure; tout-à-coup la porte s'ouvrit; à la vue de Bertrandet qui entrait, Joséphine et ses amies, plus promptes qu'elle même, s'avancèrent, et Albéric entra après lui.

A sa vue, un étonnement indicible s'empara des amies de la duchesse de la Bérésina : rien, en effet, n'était plus naturel que leur surprise : au centre du salon le plus riche, le plus pompeux, inondé de lumières, à distinguer un faux pli dans une garniture ou une feuille passée dans une fleur attachée aux volans d'une robe, figurez vous un jeune homme, la barbe inculte, sans grâce dans sa chevelure, habillé comme nous l'avons vu entrer chez le comte Porcheron, et présentant comme objet d'un horrible contraste, au milieu des plus écla-

tantes parures, le tableau de la plus triste et de la plus sombre pauvreté. Bertrandet, bonhomme et simple comme les braves gens, qui n'aurait jamais songé à endosser un habit neuf, si son tailleur n'y eut pensé pour lui, avait bien cru remarquer quelque irrégularité dans la mise de son jeune ami, mais la nuit était venue, et les disparates n'avaient plus frappé ses yeux.

Il y avait quelque chose de si étrange dans cette apparition, qu'on eut dit un pauvre de la rue qui, impatienté d'attendre à la porte, venait demander l'aumône dans les appartemens. Les femmes reculèrent d'un mouvement spontané, et formèrent, en s'éloignant, un cercle au centre duquel Joséphine se trouva fixée malgré elle.

Le premier objet sur lequel se rassemblèrent les rayons du regard d'Albéric fut la figure de Joséphine : à cette vue, ébloui, éni-

vré, plein de trouble et d'amour, il s'avança vers elle pour saisir sa main et y déposer un baiser respectueux.

L'extérieur triste et misérable d'Albéric, si différent de ce qu'elle l'avait vu et de ce qu'elle l'espérait, avait produit sur elle une impression fantastique... elle resta pétrifiée : un moment, elle crut qu'une hallucination subite avait glacé ses sens, mais lorsqu'elle sentit sa main toucher la sienne, elle fut comme frappée de terreur, et elle recula avec une expression d'épouvante.

La société reprit son mouvement et sa place, et Albéric se trouva seul, isolé dans le même espace, séparé de Bertrandet, lui-même, qui, a peine entré, avait couru dans le salon voisin parier à l'écarté. Albéric passa la main sur ses yeux pour reprendre son équilibre et il regarda.

Le flux, en arrivant à lui, au milieu de visage inconnus, lui montrait une foule de fi-

gures présentes à son souvenir : il y avait de ses amis, des grands députés qu'il avait vu jadis chez Porcheron, dans le monde ou dans les comités politiques, mais tous passaient près de lui indifféremment, comme près de l'étranger le plus ignoré. Plusieurs fois, il chercha à échanger un geste, un salut... aucun ne les lui rendit... il s'approcha pour tendre une main et en réclamer une autre; les mains qu'il cherchait se réfugiaient dans le gousset d'un pantalon ou entre les boutonnières d'un gilet, au lieu de venir serrer la sienne... enfin, ceux à qui il parla ne comprirent pas, affectèrent de ne pas répondre, et tournèrent la tête avec ennui...

Soit qu'Albéric ne pensa pas à porter les yeux sur son extérieur, soit qu'un projet plus puissant que la honte le retint enchaîné, il erra pendant quelque temps au milieu de cette foule silencieuse dont sa

présence glaçait la joie, pareil à un pestiféré jeté au milieu d'une ville saine, ou comme un fou égaré dans une promenade populeuse; enfin, il sembla atteindre son but, car il se trouva face à face avec Joséphine, et soudain, lui prenant la main avec fermeté, mais avec douceur, pourtant :

Mademoiselle, lui dit-il, expliquez-moi ce que je vois... ce que j'entends... ai-je perdu la raison?... avez vous perdu le souvenir?

A ce mot de mademoiselle des rires bruyans éclatèrent autour d'Albéric.

Monsieur, au nom du ciel, laissez-moi, lui dit Joséphine, ce n'est pas le moment de nous expliquer.

— Est-ce que cet homme vous parle, madame la duchesse? cria une voix haute et fière...

Tout-à-coup un bras de fer s'appesantit sur l'épaule d'Albéric, tandis qu'un autre dégageait Joséphine de la main qui la retenait.

— Madame la duchesse, murmura douloureusement Albéric... elle m'a trahi...

Un frisson parcourut ses veines.... un nuage passa sur ses yeux : il chancela, ses jambes plièrent et il allait tomber à genoux, lorsqu'un mouvement que fit, pour le pousser dehors, le duc de la Bérésina qui le tenait encore, lui rendit, avec la douleur, le sentiment de sa dignité blessée.

— Monsieur, lui dit-il, je ne vous ai pas insulté.

— Parbleu! je voudrais bien savoir si je puis être insulté par un homme comme vous.

— Un homme comme moi peut vous demander raison de vos outrages.

— Demander raison, à moi! un misérable.!

— Insolent...

Cette réponse qu'Albéric appuyait d'un geste, fut clouée sur sa bouche par la main

puissante du duc de la Bérésina, et avant que le jeune homme ignominieusement frappé put effacer son injure en rendant honte pour honte, des invités se mettaient entr'eux deux ; et les domestiques attirés par l'éclat de la querelle, avaient déjà saisi au corps Albéric pour l'entraîner dehors et le jetter dans la rue. Celui-ci luttant au milieu de leurs étreintes, rugissait de colère et de douleur; Joséphine qu'il laissait témoin de son infamie, l'opprobre qu'il venait de subir dans toute sa hideur, avaient exaspéré sa raison et décuplé ses forces, il s'attacha d'une main au gond de la porte et de l'autre menaçant tout ce qui l'entourait :

Lâches, traîtres, renégats de la plus sainte des causes, s'écria-t-il, la flamme dans les yeux, jouissez bien de votre prospérité : dévorez en festins et en fêtes ce peuple que vous avez vendu... Ah ! je troublerai votre ivresse... hommes indignes d'une mort glo-

rieuse, ce n'est pas à vous que je m'attaquerai... je frapperai plus haut que vous tous : Juillet à émondé quelques branches de l'arbre qui vous ombrage : mais il porte encore sa tête, je mettrai la hache à sa racine pour qu'il tombe avec vous.



XI.

TIVOLI D'HIVER.

Il y a déjà longtemps que nous n'avons entendu parler du chevalier de Chamarange: depuis le jour ou Albéric l'apperçut dans la révolution de Belgique, à la tête d'un groupe qui fuyait, ce qui prouve qu'il était à la queue quand on combattait; sa vie fut

obscure, mais n'en fut pas moins animée. factotum du parti tombé, il organisa des assemblées de secours pour les indigens de la liste civile, fit des quêtes pour de pauvres jésuites, et réchauffa le feu sacré chez toutes les vieilles femmes qui regrettaient la liste civile : c'est à lui qu'on doit l'idée de la souscription pour les prêtres infirmes mis à la réforme.

Nous ne savons pas ce qu'il gagnait à cette entremise : mais dans l'intervalle, il ne négligeait pas l'essentiel du dévouement le plus désintéressé. Mêlé à la propagation de tous les moyens réactionnaires, il répandait ici l'article Paris, là les nouvelles extérieures : c'est lui qui dans les circonstances utiles annonçait tantôt le mariage d'un prince avec la fille de l'Empereur de Russie, tantôt les honneurs rendus à un auguste vieillard par un souverain d'Allemagne... Il avait le monopole de l'Espagne, du Portugal,

et il en tirait toujours un très bon parti; s'il ne vivait plus comme par le passé, du trône et de l'autel, il faisait encore un fort commerce avec le trône.

On le voyait journellement dans la rue aller presser la main de gens qui jadis eussent voulu lui cracher au visage : ceux qu'il persécutait sous les autres, et que d'autres persécutaient aujourd'hui, il les harcelait de ses avances, de ses témoignages d'estime. Comme ils avaient la même haine pour les mêmes personnes, plusieurs oubliant en quoi ses principes différaient des leurs, se laissaient prendre au langage qui résumait leur pensée, et ils se quittaient réconciliés, rapprochés par le besoin de détruire les mêmes obstacles, de satisfaire les mêmes vengeances.

Nous ne nous étonnerons donc pas de le retrouver, la nuit même où l'hôtel de la Bé-

résina, étincelant de clartés, retentissait d'injures et de colères. Dans un des plus larges salons de danse, du Tivoli d'hiver, au milieu d'une société fort peu en harmonie avec ses habitudes aristocratiques.

Ceux qui sont entrés par la porte bâtarde, qui par un long couloir conduit aux receptacles de tant de mystères, doivent penser que bien des machinations ténébreuses s'y peuvent ourdir, je ne dis pas dans le silence de la nuit, mais dans les ténèbres du jour. là en effet, à l'heure brillante où le soleil darde a pic sa lumière et illumine les plus sombres loges de portier, la clarté blafarde d'une lampe projette seule ses rayons sur les parois de ces cavernes. Francs-Maçons, associations des auteurs dramatiques et autres, repas de corps, que sais-je enfin? Tivoli d'hiver a vu passer tout ce qui ne peut se réunir dans un salon, soit à cause du

nombre, soit à cause de l'objet des rassemblemens...

Il fallait donc qu'un grand projet animat la société et que ses intentions ne fussent pas tout-à-fait d'accord avec les idées du pouvoir : car minuit sonnait, le calme régnait déjà dans la capitale avant que les premiers invités fussent arrivés, et une heure s'était déjà écoulée que le comité se trouvait à peine au complet. Enfin, la réunion prit physionomie délibérative : le président, conduisant Chamarange par la main s'assit au fauteuil et commença en ces mots :

Citoyens,

Depuis le jour fatal où l'invasion de la force armée nous surprit dans les souterrains de la maison grise, nous ne nous sommes revus qu'en juillet. Depuis cette glorieuse époque, nous avons attendu les conséquences de notre révolution : tout a trompé

notre espoir : aujourd'hui l'oppression est à son comble : d'après l'avis des fidèles présens à cette séance, nous avons résolu de convoquer une Vente générale et nous voici rassemblés pour chercher le remède aux maux de la patrie. Le citoyen Chamarange, ici présent, tient la clef d'un mouvement qui se prépare, et il vient réclamer notre secours en même temps qu'il nous offre le sien : ses amis sont nombreux, hardis, déterminés à vaincre ou à mourir, mais qu'est-ce que cela contre tout un pays? nous aussi, nous sommes braves, nombreux! mais isolé, notre parti sera-t-il plus fort que la chose établie?.. Réunis, les deux extrêmes étouffe ront, en se rapprochant, tout ce qui se trouvera entre eux; alors la question posée sur son terrain sera facile à vider. Discret, comme nous le sommes avec lui, il ne nous demande pas autre chose qu'un signal auquel tous répondent... Ce signal, quel est-il?.. nous le

pressentons tous, mais je le révelerai moi-même à celui d'entre nous qui sera choisi pour son exécution.

La séance est ouverte... mais avant de commencer les opérations de l'élection, je vais faire l'appel nominal; ceux qui seront présens répondront pour eux ou pour ceux dont ils connaîtront la destinée.

Le lecteur a sans doute reconnu les acteurs d'un drame joué il y a déjà quelques années, dans les souterrains des remparts de la petite ville de B... et qui eut pour dénouement la mort sur l'échafaud de trois jeunes gens, mort à laquelle Albéric n'échappa que par la grâce royale. Nous sommes en effet au milieu des carbonari, mais ce n'est plus qu'une image pâle de cette assemblée si nombreuse et si énergique qui ébranlait jusqu'aux fondemens le château des Tuileries : on dirait, à les voir, l'armée impériale revenue de Moscou, après avoir payé son impôt effroyable à la guerre, à la faim,

à la froidure. Ce ne sont plus tous ces visages rigides et sillonnés par les lignes de la fierté blessée ; quelques uns seulement restent encore comme des monumens anté-révolutionnaires, fossiles retrouvés après le grand cataclysme, qui a dispersé leurs espèces et leurs races : les autres sont des jeunes gens ou des hommes dont la physionomie annonce plutôt les souffrances de l'estomach que celles de l'orgueil : autrefois c'étaient des aristocrates jaloux, aujourd'hui ce sont des prolétaires envieux. Les adeptes nouveaux ont été amenés, présentés, garantis par leurs parrains et ce recrutement s'est opéré à peu près comme s'opéraient sous Louis XV, les récrutemens militaires, par tous moyens et à tous prix.

Le président ouvrit un papier, et un profond silence s'établit ; il lut :

Liste des Amis de la Liberté, qui ont juré mort et haine aux rois :

— Vasseur.

— Une voix répondit : présent !

— Renaud...

— Mort en juillet.

— Alton.

— Général en Belgique.

— Marmet.

— Mort en juillet!

— Général Sabrant, duc de la Bérésina.

— Commandant général des gendarmeries royales.

— Simoneau.

— Mort en juillet.

— Porcheron, député.

— Conseiller d'état, pair de France.

— Lamblet.

— Procureur du roi.

— Larson.

— Mort en juillet.

— Turet.

— Présent.

— Rhubert.

— Chef de la police générale du royaume.

— Baraud.

— Guichetier à Saint-Michel.

— B...

— Ministre de la Justice.

— Brunet.

— Présent.

— Albéric Clérambaut...

Aucune réponse ne rompit le silence : Seulement plusieurs voix chuchotèrent... tué en Belgique... tué en Pologne...

Le président répéta d'une voix plus haute : Albéric Clérambaut.

Présent, s'écria, d'un accent terrible, Albéric lui-même, et la porte s'ouvrit.

Lorsqu'il sortit de l'hôtel de la Bérésina, poussé à la porte comme un malfaiteur surpris en flagrant délit qu'on envoie se faire pendre ailleurs, son indignation, muette d'abord, éclata bientôt en menaces nouvelles

et au bruit de l'orchestre qui arrivait jusqu'à lui, il mêla ses souhaits de vengeances, comme l'ange outragé dans Gomorrhe appelait le feu du ciel sur la ville impure et joyeuse.

Sur la borne placée vis-à-vis la porte cintrée de lampions, il n'avait pas aperçu un homme pâle, la figure longue et maigre sous des cheveux noirs, et qui d'un œil froid et impassible, contemplait le faste des équipages et écoutait le bruissement de l'harmonie. La pauvreté avait gravé aussi sur lui les traces de son passage; ses ongles de fer avaient presque mis en lambeaux ses vêtemens grossiers : les bras croisés sur sa poitrine, il rongeait du regard les murs de l'hôtel. Certes quiconque eût comparé la colère bruyante d'Albéric et la fureur silencieuse de son voisin, eût hésité à prononcer lequel était le plus à craindre de la parole ou du silence.

L'inconnu se leva, s'approcha d'Albéric, et, se posant devant lui, le doigt sur la lèvre.

— Ami, lui dit-il, est-ce que tu es de ceux qui parlent haut pour avertir celui qu'ils menacent... et s'éviter ainsi la peine de tenir parole... ne te fâche pas... je me rétracte... car je te reconnais maintenant, et je sais qui tu es... je t'ai vu jadis à la Vente des Carbonari, et tu as noblement rempli tes promesses; ton costume me prouve que tu as été fidèle : Tu aurais de l'or si tu étais un traître. Il paraît que tu viens de recevoir un affront et tu voudrais vengeance.

— Toi qui me parles ainsi, qui es-tu ?

— Je suis Carbonaro, Carbonaro obscur. . je n'ai ni vendu ma haine, ni trahi mon serment : si tu as une injure à laver dans le sang d'un ennemi, suis moi : cette nuit se rassemblent les débris de notre ancienne Vente, et les frères nouveaux qui s'associent

à nos projets : cette nuit, nous allons recommencer nos luttes contre le pouvoir, et cette fois ce sera une guerre à mort. Veux-tu venir?

— Oui, et avec transport... j'ai le cœur plein de fiel, il faut qu'il déborde... il faut que le volcan éclate, dût-il, en écrasant ce que je hais, écraser la France sous ses débris.

C'est avec ces germes de conspiration qu'Albéric et son compagnon entrèrent. La présence du jeune homme, qui avait tant combattu, tant souffert, excita un frémissement d'admiration et de curiosité...

—Amis, frères, leur dit-il, vous qui souffrez toutes les douleurs et toutes les hontes, j'accours au milieu de vous, prêt à seconder vos projets, prêt à vous donner mon sang... Je ne veux pas vous faire une profession de foi : regardez seulement mon visage où la rougeur brûle encore... c'est la trace d'un

soufflet... vous faut il un autre serment un autre gage?..

— Non, non, s'écrièrent-ils tous, aux voix... aux voix.

Le président reprit :

Les sections sont armées : les combattans des deux partis n'attendent plus qu'un signal pour descendre sur la place publique : ce signal a besoin d'être éclatant, immense, universel, pour être compris de tous, même de ceux qui ne sont pas dans notre secret.... il exige, pour son accomplissement, un homme déjà éprouvé par son courage et dont la fidélité soit à l'épreuve: avant que les voix, réunies dans cette urne, aient désigné l'élu du peuple, que chacun de vous se consulte et sente s'il est assez fort pour porter un tel fardeau.

— Tous... tous, répondirent-ils... nous sommes tous prêts... au scrutin.

— Vous entendez, continua le président,

celui de vous que désignera le choix général s'engage sur l'honneur : c'est un lâche, s'il hésite, un traître, s'il refuse.

— Nous le jurons, s'écrièrent-ils tous, et toutes les mains droites s'élevèrent vers le ciel.

Albéric leva sa main aussi, et dans son geste, il y avait tout-à-la fois serment et imprécation.

Alors une urne noire, sans aucun de ces emblêmes qui jadis furent invoqués comme des témoignages, fut posée sur une table, et chaque conjuré fut invité à y déposer le nom de celui sur lequel serait tombé son choix.

La Vente se trouva livrée tout-à-coup aux fluctuations des impressions diverses : il ne s'agissait plus seulement ici d'un homme à choisir pour aller, en société de deux ou trois cents autres, faire, sur les bancs d'un parloir, du régicide ou de la servitude, avec des

mouvemens de machoire ; c'était la plus grave des questions qui s'agitait en ce moment : déjà on avait tenté ; mais personne ne s'était trouvé assez fort pour dénouer ce nœud gordien.

Après un long murmure, chaque conjuré s'avança pour jeter dans l'urne son bulletin, quand la moisson fut terminé, le président ouvrit les votes, et les noms furent proclamés.. D'abord Albéric Clérambaut fut répété plusieurs fois, puis deux ou trois noms obscurs... puis celui de Chamarange... l'heureux candidat ne parut cependant pas trop flatté de cet honneur... pâle d'abord, il reprit sa sérénité lorsque son nom cessa de se faire entendre.. en revanche celui d'Albéric finit par sortir de tous les votes, et une majorité aussi respectable que l'unanimité, réunit sur lui tous les honneurs de l'élection.

Son nom fut proclamé vainqueur, et un applaudissement général ratifia ce choix.

— Maintenant que voulez-vous de moi, s'écria Albéric, parlez...

-- Vous allez le savoir, dit le président.

Il s'approcha d'Albéric, et fit un signe : au même instant les lumières s'éteignirent et l'obscurité devint complette.

Au milieu de la nuit profonde, combinée avec le silence, Albéric entendit une voix, et il sentit tomber, dans son oreille, trois mots, mots terribles, qui retentissent dans l'ame la plus indifférente, et que l'assassinat d'un Dieu pouvait seul mettre au second rang des crimes.

XII.

OU EST LA PATRIE.

Quand Albéric sortit de l'Antre où les prêtres du Teutatès moderne l'avaient sacré, la foule, qui encombrait les couloirs, se dissipa bientôt, et il se trouva seul dans les rues de Paris, à cette heure de la nuit où les lanternes, fatiguées de leur service, ferment

leurs prunelles qui palissent avant le lever du soleil.

Longtemps, il erra au milieu de ces solitudes si froides et si horribles, poursuivi par la fatale mission dont il était chargé : la voix du prophète, qui l'avait investi d'un droit immense, résonnait toujours à son oreille et retombait en pluie glacée sur son cœur.

Mais aussi quelles injures il avait à venger!.. sa mission n'était que l'écho du soufflet qui brûlait encore sur sa joue : puisque tout citoyen a droit à conserver son honneur, pourquoi se trouvait-il au monde un homme qui avait le pouvoir de le flétrir? il y avait donc un vice, dans cet ordre social qui proclamait une vérité et en détruisait l'effet.., il y avait donc une plaie éternelle, vivante, que le scalpel de juillet n'avait pas guérie, et qu'il était appellé aujourd'hui à extirper par le fer ou le feu.

La journée entière il erra parmi cette population active, remuante, industrielle, chez qui les haines ou les souffrances de l'orgueil n'éteignent pas l'avarice, et qui est également prête à s'enrichir sous la monarchie ou la république : solitaire au milieu de ce mouvement, il marchait inconnu, inaperçu, non senti, comme une bombe qui recelant la mort dans ses flancs, mais n'ayant pas à sa gueule la mêche enflammée dont s'épouvante la foule, roule à ses pieds comme un boulet mort ou amorti... enfin, las, anéanti, accablé des luttes de son corps et de son ame, pliant sous le poids des douleurs même physiques, il chercha un asile dans un de ces hôtels de passage où le parisien attardé trouve une chambre qui demain de bonne heure le replace au centre de ses affaires, et dans laquelle se réfugient, tour-à-tour, le vagabond sans asile, le forçat qui a rompu son ban, et l'étudiant en bonne fortune.

Là, sur une couche brûlante, ses pensées le suivirent; toutes les heures de la nuit sonnèrent lentes et longues, avant que le sommeil fut venu fermer ses paupières et clore ses combats... enfin, il s'endormit et comme si la nature, indifférente aux tortures, reprenait toujours ce qu'elle a été forcée d'attendre, le jour entier et la nuit suivante elle versa l'oubli sur ses yeux, et le calme dans ses veines, par cette même puissance qui, après les éruptions de l'ame d'un volcan, l'assoupit pour des siècles, jusqu'à ce qu'une nouvelle convulsion le réveille.

Un bruit, dans le corridor, dissipa tout-à-coup cette léthargie... il regarda : il faisait grand jour : une voix étrange arriva jusqu'à lui.... quoique dénaturée par les cloisons poudreuses, il crut la reconnaître: tout-à-coup sa porte s'ouvrit, il se leva sur son séant, et deux cris, déchirans et tendres à

faire couler toutes larmes, se répondirent, ou plutôt se confondirent dans un seul.

— Mon fils!

— Ma mère!

Alors ce fut une harmonie de toutes les notes que puissent créer la douleur et la tendresse humaine : sur cette couche sale et pauvre, s'échangèrent les plus suaves émanations de la pensée divine : ce furent des sanglots, des rires, des larmes et des joies frénétiques.. les bouches mêlaient aux caresses les mots les plus doux et les plus tristes : les baisers maternels tombaient sur le front, sur les yeux, sur les mains d'Albéric, et lui, haletant au milieu de l'étreinte des deux bras qui le serraient, laissait déborder son cœur et couler sa vie dans cet hymen du plus saint des amours.

La marquise de Clérambaut était agenouillée sur le carreau humide et froid de l'alcove, et appuyée sur le sein de son fils,

elle priait, pleurait et bénissait Dieu de le revoir... enfin, souffrant plus qu'elle de cette posture, Albéric la souleva dans ses bras, et, l'asseyant auprès de lui, la contempla longtemps avec ivresse et enchantement : tout-à-coup il sentit son être se remplir de tous les sentimens de son enfance : si longtemps étouffés par une passion froide et sans élans réels, ils revinrent en foule : il lui sembla que les paroles de sa mère les jettait avec abondance dans son cœur qui s'ouvrait pour les recevoir.

Mon fils, mon Albéric, disait-elle, te voilà, je te revois... tu es bien changé, mon pauvre enfant... tu n'as plus ce sourire qui m'arrachait des pleurs si doux et ce front si pur, si blanc, où le chagrin ne laissait pas de traces; les rides du chagrin le sillonent : tes yeux sont renfermés dans un cercle noir où coulèrent bien des larmes : tes lèvres sont contractées vers une ligne dédaigneuse et des

cheveux blancs se mèlent déjà à ta chevelure: mais qu'importe? une mère aime-t-elle dans son fils sa beauté?.. non? c'est lui qu'elle aime, jeune ou vieilli, frais ou flétri par les peines, je te revois, c'est assez... tu es mon Albéric: Je t'aime et je bénis Dieu qui m'a rendu mon fils. Mon bon Albéric! tu as bien souffert.., tu as touché de près à toutes les morts horribles.. mais la providence veillait sur toi.. je la priais avec tant d'ardeur!. Dieu n'aurait pas voulu t'enlever à mon amour... il ne voulait pas ma mort et ta perte m'eût tuée... Te voila... laisse-moi te regarder, t'embrasser, t'aimer... te le dire et t'embrasser encore... N'est-ce pas qu'il n'y a qu'un bonheur au monde? c'est de retrouver sa mère... Après toutes les épreuves de ta vie, n'est-il pas vrai que ce sont là les seuls sentimens fidèles?

— Oui, oui.., tout trahit, excepté une mère...

— Je le vois à ce qui t'environne... dans quel affreux réduit faut-il que je vienne te chercher?.. Voila donc où devaient aboutir ces hautes amitiés politiques, cette carrière de gloire que tu as si fidèlement remplie!

— Hélas!..

— Mon cher enfant, les peuples sont aussi ingrats que les rois...

— S'ils n'étaient pas injustes seulement. Mais laissons cela, ma mère, et parlez-moi.. de... de...

Il n'osait pas prononcer...

— Ton père.. ah!... j'oubliais... mais je suis si heureuse... Voici une lettre de lui pour toi... je ne sais pas ce qu'elle contient.. mais sa rigueur s'est beaucoup adoucie... ce que tu as souffert a expié tes fautes et je ne pense pas qu'il te gronde encore... lis.

Albéric reçut la lettre de son père, et en l'ouvrant, il posa les lèvres sur son nom.

La vue de sa mère, ses paroles, ses atten-

drissemens délicieux si nouveaux pour lui qu'il croyait les éprouver pour la première fois, tant il y avait de jours qu'il en était séparé, avaient r'ouvert en lui la source des véritables affections de l'homme, celles que Dieu a semées en lui pour qu'il en recueille les fruits, et que la société étouffe sous les fictions de l'orgueil. Il sentait à son bien-être tout ce qu'il avait perdu à les oublier : ces doctrines sèches et arides qui ne rapportent que des fruits pleins de cendre, lui appaparaissaient déjà dans toute leur stérilité : il voyait combien ces combats de l'esprit avaient peu rapporté de bonheur à son âme et de joie à son cœur : il comprenait quels sont ces hommes qui se servent des facultés les plus nobles pour s'en former un degré à leur élévation et, qui dès l'instant où ils se sentent le pied au niveau de votre front, le frappent du talon et vous renversent dans la boue pendant qu'ils montent encore. Alors

il se redisait secrètement ces paroles du Sauveur du monde, homme digne d'être Dieu s'il ne le fut pas, et le seul que Dieu ait pu réellement nommer son Fils; *attendite autem à falsis prophetis qui veniunt ad vos cum pellibus ovium, intus autem sunt lupi rapaces*. Aulieu de ces infâmes gorgés d'or et d'honneurs qui le repoussaient comme un échappé du bagne, parce qu'il était honnête homme et pauvre, une mère, un père revenaient à lui justement parce qu'il était pauvre, eux qui peut-être, l'eussent fui dans les dignités et l'opulence. Oh! c'est alors qu'il comprenait où était l'amour vrai, l'enthousiasme saint des nobles pensées, le véritable culte du malheur, la vraie patrie!

La lettre du marquis était conçue en ces termes :

« Mon cher fils,

Celle qui vous remettra cette lettre souf-

fre depuis si longtemps de votre absence, que je ne puis m'opposer au désir qu'elle éprouve de vous revoir. Depuis la grâce que Sa Majesté a obtenu pour vous de l'Empereur de Russie, vous aurez eu le temps de rentrer en France, et votre mère y arrivera presque en même temps que vous.

« Maintenant, sans doute, mon fils, vous comprenez le but de toutes ces agitations populaires, dans lesquelles le peuple n'entre jamais que pour graisser la roue de son sang, et combler les ornières de son cadavre. Il me semble voir une opération militaire de terrassiers cherchant à démolir une muraille ou une tour : les uns creusent la terre, les autres déposent la poudre au fond du boyau creusé par le fer; lorsqu'il a bien examiné le travail, l'ingénieur s'éloigne, donne le signal, l'artilleur allume la mêche, la mine saute, et quand les

pierres ont volé en éclats, quand une ouverture est faite ou un pan de muraille abattue, quand des corps frappés par les projectiles jonchent le terrain, l'ingénieur s'approche, admire son ouvrage, et entre tranquillement par la brêche.

Voilà le sort de tous les fabricans de révolutions : où est votre place? je suis heureux et fier de penser que vous êtes parmi les victimes... il y a pour ceux qui aiment et qui veulent estimer, un grand bonheur : c'est de voir que les fautes ou les erreurs n'ont pas réussi : alors l'esprit éclairci par le vide des choses, voit mieux à se repentir; mais si le succès a répondu aux entreprises coupables, l'ame est perdue sans retour, soit parce que l'on évite soigneusement le remords qui exige la réparation d'un crime, soit parce que l'on ne peut blamer ce qui forme notre bien être.

J'espère que vous ne vous obstinerez plus

à poursuivre votre chimère... car dans la situation malaisée où vous aura, sans doute, jeté l'abandon de vos amis, le malheur, les privations, vous seront un mauvais guide pour vos actes politiques. Vous ne pouvez plus être indépendant : donc vous n'avez plus le droit de vous ériger en juge.

D'ailleurs, la question actuelle n'est pas de celles que l'on peut résoudre. Après une commotion politique aussi immense que celle de 1830, il fallait nécessairement 93 ou 1804 : la terreur ou le despotisme... le prince que la nation a choisi l'a retenue à 89, et sa force lutte contre toutes les idées désorganisatrices. Ce n'est plus à la violence ou au combat des rues que le progrès doit être confié : c'est à une discussion sage et profonde : il ne doit plus y avoir en France d'autres conspirations que la pensée, d'autres conjurés que les idées : quiconque en appellerait à lui seul du soin de clore la dis-

cussion, est non-seulement un coupable, mais un insensé.

Voilà où vous mèneront vos amis et vos principes si vous cultivez encore les uns, si vous professez encore les autres. Mais une fois lancé dans cette carrière qui maintenant descend si vite de l'inspiration à l'exécution, savez-vous où vous vous réveillerez..... savez-vous comment finira votre rêve... vous vous retrouverez un jour le poignard à la main, teint du sang d'un Roi et couvert de l'exécration de tous : car, ne vous abusez pas... du moment qu'un homme, n'eût-il pas dans les veines du sang royal, et dans son blason des couronnes, du moment qu'un homme a été sacré Roi par son peuple, dès que les factions ont abdiqué devant lui, et ont reconnu, par leur silence, sa vigueur ou sa sagesse, il est l'élu de Dieu, sa tête est sainte, et qui la touche mérite la mort.

Les monarques ont un fardeau si lourd à porter qu'ils ont droit à une double indulgence : nous ne sommes plus au temps où la royauté était la première sainteté d'une famille où les rois étaient les pasteurs ou les pères des peuples : alors il pouvait s'endormir au milieu de ses enfans... mais aujourd'hui chaque pays est une forêt où le souverain est aussi menacé qu'un riche voyageur qui traverse un coupe-gorge; qui sait combien de pièges sont dressés autour de lui! qui peut le blamer de craindre et de ne pas être toujours juste et droit en présence de tant de déloyautés et d'injustices? d'ailleurs, quelque Roi qu'il soit, il est homme et sa vie est précieuse autant que celle du dernier de ses sujets... . . . . .

Frapper un Roi, c'est un crime, mais un crime que le monde et la postérité ne pardonnent jamais... Rassemblez des juges... composez un tribunal... entassez des pièces

de conviction qui prouvent sa culpabilité... Vous n'en serez pas moins des assassins... le sentiment populaire se refuse à absoudre ce crime... qu'on s'appelle Ravaillac, Parlement ou Convention, on est toujours régicide.

— Oui, voilà où je marchais, s'écria Albéric, interrompant sa lecture et levant les yeux au ciel, oui, ma mère, sans vous peut-être, sans la lettre de mon père, j'eusse écouté ma colère et ses coups fussent allés frapper celui qui ignore sans doute ce que je souffre et ce qu'on attente en son nom. Engagé par mon serment, j'aurais rougi d'hésiter peut-être, j'aurais cru devoir à mon honneur l'holocauste qu'il me demandait... mais j'ai entendu votre voix... vous avez réveillé en moi tous les germes d'amour qui s'y étaient assoupis... adieu la haine! adieu la politique! adieu ces illusions stériles et froides de la vanité... je ne suis

plus carbonaro ! je suis fils... je ne conspire plus ! j'aime !

— Merci, mon dieu! merci!.. vous me l'avez rendu pur comme il nous avait quittés; c'est encore la même ame, c'est encore mon enfant... Ah ! mon Albéric, si tu avais vu passer devant toi quatre-vingt treize!... Tu ne nous aurais pas donné tant de chagrins : tu ne serais pas libéral, si tu avais vu mourir la Reine !



XIII.

LA NASSE.

A partir de ce jour, tout le levain entassé dans le cœur d'Albéric se dissipa peu à peu, comme une couche de givre s'efface aux premiers rayons.. il se réchauffa, joyeux et jeune encore, aux embrassemens de sa mère... Ces hommes qui lui avaient demandé tant de

sacrifices, que lui avaient-ils donné en retour? le malheur, la pauvreté, l'opprobre et pardessus tout, le doute... le doute qui mène au crime, comme un palais blâsé, a recours aux alcools pour retrouver sa sensibilité... Mais ici, on ne lui demandait rien que de vouloir bien vivre, que de se laisser chérir, que de se voir heureux... ici un sourire était payé comme un bienfait, et tout le dévouement qu'on exigeait de lui, c'était de permettre d'en avoir.

Mais à mesure que son cœur se dégonflait, d'autres sentimens venaient le remplir. Son amour pour celle qui l'avait trahi s'augmentant de sa trahison même, la honte que la main du Duc de la Bérésina avait imprimée sur sa joue, se rallumèrent de tous les alimens que la politique leur abandonna : Loin que le nœud qui unissait ces deux objets de ses dernières pensées modifiat la vigueur de sa colère, l'idée d'avoir été ou-

tragé devant elle ajoutait un nouveau degré à son besoin de vengeance... elle même ne méritait-elle pas qu'une main sanglante jetat quelque ombre sur ce bonheur insolent acheté par le parjure? Certes, au premier mot qui lui avait appris son infidélité, il avait cru ne pas survivre : mais abandonner ainsi la partie avant la décision du sort, renoncer au combat et leur laisser à tous deux les honneurs et le repos de la victoire, ah! c'était trop exiger de lui... Il pouvait bien pardonner à ceux qui avaient trahi leur serment politique; il méprisait maintenant tous les partis et ce n'était pas une générosité de sa part; mais l'honneur! mais l'amour!..

Depuis quelque temps il avait écrit au marquis qu'il irait le retrouver avec sa mère, pour recevoir ses embrassemens, et commencer, s'il était temps encore, une carrière sans orage et sans danger, où

il put se créer une existence pour lui, et pour eux une vieillesse heureuse. En attendant sa réponse, il passait des jours calmes avec sa mère. ses nuits livrées à des rêves d'intérieur paisible, n'avaient plus rien de ces agitations qui brûlaient son sang... Il lui avait même tant promis, par déférence pour elle, d'oublier et son amour et sa vengeance, qu'il se surprenait parfois à en sourire : il espérait que ces impressions finiraient par sortir de son cœur, si une étincelle ne venait pas rallumer l'incendie.

Enfin le consentement du marquis arriva, et le départ fut résolu : bientôt le fouet du postillon retentit, et la voiture, qui les emportait franchit la dernière borne de Paris.

—Adieu Paris, s'écria Albéric, adieu ville trompeuse et meurtrière, toi qui as des charmes comme une vierge pure, et du poison comme les prostituées! c'est ton bruit,

tes acclamations, tes suffrages, qui m'ont perdu! mieux eut valu pour moi ne jamais fuir celle que je retrouve et que j'accompagne pour ne l'abandonner jamais... adieu! je renonce aux rêves de la politique; jamais, plus jamais, je n'y mêlerai mon nom.

Hélas! pauvre insensé! ton destin dépend-il de toi? sais tu bien que lorsqu'une fois on a marché dans ce chemin de la politique, on ne s'appartient plus? sais-tu que depuis le jour où Porcheron, c'est-à-dire le comte de Clérambaut t'a dénoncé à la rue de Jérusalem, tous tes pas sont comptés? sais-tu qu'on épie tes démarches, et que toujours, comme un ombre ou un spectre, un agent secret s'est attaché à ta personne dont il rend compte à son chef, comme d'un trésor à garder? sais-tu que Rhubert te couve des yeux, et qu'il te caresse amoureusement comme l'horizon de sa fortune, comme le

piedestal nécessaire à son élévation ? il a besoin d'être utile... c'est de ton sang qu'il cimentera la pierre où se dresse l'édifice de sa grandeur : la police n'a pas été créée pour les malfaiteurs, ce sont les malfaiteurs qui sont créés pour la police.

Tout cet arsenal horrible te semble une création de l'enfer, ou plutôt un rêve fantastique combiné par les fabulistes de l'opposition pour décréditer le pouvoir... Oui, ce pouvoir occulte, ces espions attachés aux pas de quiconque s'avise d'avoir une pensée un peu indépendante, c'est une chimère ridicule et inexécutable, cela n'existe pas : cela ne flaire pas la route du brave révolutionnaire qui ne conspire qu'en paroles, et pour être estimé de son portier comme un amateur dintingué des révolutions : mais pour l'homme qui joint l'action à la parole, et qui porte toujours avec lui une haîne prête à frapper, comme le bandito corse son stylet,

Oh! pour celui-ci, la chimère existe, et c'est l'Hydre véritable dont les milles têtes se meuvent et s'ouvrent au mouvement d'une seule main! oh! oui, pour toi Albéric tout cela n'est que trop vrai!

Cet inconnu qui frappa sur l'épaule d'Albéric, au sortir de sa querelle avec le Duc de la Bérésina, est un de ces hommes qui, ayant conservé toutes les apparences du mécontentement, de la pauvreté et de l'opposition, sont vendus secrètement au pouvoir et gagnent leur vie à un marché de tant de têtes par an. La conjuration est composée pour moitié de mouchards ignorés même de leurs confrères, et qui ne sont mêlés aux débats judiciaires de ces grands complots que pour être condamnés à des peines légères dont l'accomplissement leur est largement payé; l'autre moitié se compose de ces niais révolutionnaires, cretins électrisés, qui se jetent à corps perdu dans toutes les équipées

politiques; compères de bonne foi, qui révèlent tout dans l'ivresse du vin ou de l'orgueil, que l'on conserve soigneusement pour former le noyau du tourbillon où se perd l'homme puissant et redoutable, et qui, fiers d'échapper aux pièges de la police dont le doigt les tient comme des pantins attachés à ses fils, se jugent des hommes d'action, et supportent, modestes comme atlas, le fardeau des moissons du parquet.

Depuis le jour fatal, dévoué aux déités infernales comme un héros de l'ancienne tragédie, Albéric est étreint d'un cercle de fer dans lequel chaque démarche l'enfonce d'avantage. Son itinéraire vers l'échafaud est tracé dans les bureaux, et, soit qu'il s'en écarte, soit qu'il le suive, le terme reste toujours le même... aucune parole, aucune rencontre n'est indifférente : aujourd'hui toute idée coupable est sortie de sa pensée : ses actions sont au jour comme son cœur, et

les quelques visites qu'il rend sont ou des amitiés inoffensives, ou des souvenirs... mais comment Rhubert et sa milice pourraient-ils croire à la bonne foi? eux qui, pendant quinze ans, ont si bien joué leur rôle, pourquoi croiraient-ils à la loyauté? eux qui buvaient le sang du peuple et des rois, comment pourraient-ils croire au repentir?.. d'ailleurs, il leur faut une victime, il la faut belle, honorable, éclatante, digne enfin de l'autel et du sacrificateur.

Et ne prêtait-il pas le côté faible aux accusations, lorsqu'il parcourait Paris, escorté de la femme d'un émigré actuellement serviteur de la branche exilée, et qui ne devait être venue en France que dans un but funeste à l'ordre de choses?

C'est ainsi qu'il s'éloignait, se croyant libre, mais enchaîné comme les chevaux qui l'entrainaient, conduit comme eux par une main fatale qui le précipitait vers l'abime!

Si Dieu ne le soutient, si la justice de son cœur ne plaide pour lui, comment sortira-t-il de ce filet dont chaque minute serre encore les mailles?

Pendant qu'il court vers la frontière, en passant par ces lieux que la marquise veut revoir encore, laissons le un moment descendre de la voiture et sa mère sous son bras, marcher vers cette colline sur les flancs de laquelle s'abrite le château de Clérambaut, manoir de ses pères, et écoutons une conversation rapide entre deux personnages bien connus de notre histoire.

C'est Rhubert qui parle et c'est Chamarange qui répond : le premier est dans son cabinet à la police, l'autre est debout devant lui.

— Monsieur de Chamarange, vous conspirez contre le Roi...

— Monsieur, un pareil soupçon...

— Ce n'est pas un soupçon... en voici les

preuves. Et il lui indiqua l'heure, le lieu, les circonstances du complot... Chamarange était pétrifié...

— C'est bien, monsieur, s'écria-t-il, je vois que vous voulez faire tomber ma tête... je suis prêt au martyre.

— Je ne veux pas faire tomber votre tête : j'aime mieux l'utiliser... soyez des nôtres...

— Monsieur...

— Sans rien abjurer... ce sera entre vous et moi...

— Pourvu que l'honneur soit intact...

— Soyez tranquille ! votre honneur sera sauf. Vous n'écrirez rien... vous me révélerez tout de vive voix... Douze mille francs par an... le silence de notre côté, ou le martyre... comme vous dites... Acceptez-vous ?..

— J'ai assez souffert pour leur cause et puisqu'ils ne semblent pas devoir sitôt revenir..

— En attendant...

— Cela se payera par trimestre?..

— Tous les mois...

— A dater?..

— Du jour du complot...

— Vous me devez trois semaines...

— Voila le mandat.

— Votre main.

— La voici... Je compte sur vous.

— Comptez-y.. Après tout, c'est toujours un Bourbon.

La police actuelle serra la main de la police passée qui, de disponible qu'elle était, reprit de l'activité.

Chamarange quitta Rhubert, en avouant qu'on ne faisait pas mieux de son temps, et en se promettant bien, puisque sa bonne étoile le voulait, de manger à deux rateliers.

XIV.

LA CRAVACHE.

Beauvoir est une des plus charmantes habitations qui se puissent trouver sur les rives de la Loire, si riches en riantes perspectives... posé de face, il semble descendre d'un côteau et s'arrêter là justement où il y a plus d'ombrages et plus de spectacle :

à travers les feuillages des trembles et des peupliers d'Italie, on voit comme une décoration d'opéra, ses blanches murailles et ses espaliers verts; au sommet, une galerie avec des pavillons forme la plus délicieuse promenade, dans les soirs d'été, quand le soleil se cache sous l'horison et se plonge dans l'or au-delà de la levée parmi les saules de ses rivages. Là, comme d'un parterre assis sur des jardins, l'œil plonge sur un amphithéâtre varié où la nature et l'art luttent de merveilles et charment la mémoire ou la pensée...

Tous les soirs, une jeune femme belle, mais de cette beauté qui n'est plus que de la pâleur, ombre d'une beauté qui fut rose et vermeille, après quelques pas nonchalamment mesurés sur les dalles, vient s'asseoir, et, laissant tomber son front dans sa main, appuyée sur la balustrade, regarde mélancoliquement la campagne et les cieux. Sans

doute un profond chagrin a brisé son âme, ou caché en elle, la ronge encore comme un ver abrité au cœur d'un fruit le tue avant sa maturité. Pourtant que peut-elle demander de plus pour être heureuse?... Epouse d'un des hommes les plus haut postés dans l'administration, toutes les jouissances du luxe sont à ses ordres. La fortune ouvre ses trésors pour elle, et son mari ne lui laisse pas un souhait inutile. Dans ses caprices produits plutôt par le malaise du cœur que par la légèreté de l'esprit, elle a désiré la campagne, un château, et son mari a acheté, pour lui en faire hommage, le château de Beauvoir, qu'il avait jadis occupé comme locataire, et que les immenses revenus de sa place, joints aux revenants-bon d'icelle, lui permettent aujourd'hui d'acquérir à beaux deniers comptans.

Un soir, à la fin d'un splendide dîner, dans un bassin d'argent couvert qui

semblait recéler une friandise parfaite; elle trouva le contrat d'acquisition, se rappela Clérambault, la petite maison de l'émigré, laissa éclore un pâle sourire, et le lendemain, elle quittait Paris pour Beauvoir, le bruit pour le calme et les distractions du monde pour la solitude avec ses souvenirs.

Pauvre Joséphine! pauvre duchesse! c'est maintenant surtout qu'elle comprend combien le charme d'un intérieur aimé avec celui qui nous sait et qui nous honore, est au-dessus de la pompe et du faste des dignités... quand les yeux éblouis par l'éclat se sont refermés, quand le cœur éclaire la pensée, ainsi qu'une lampe d'albâtre dans la nuit, comme tout autour de nous est triste et solitaire! comme tout est mort loin de l'âme qui donne le mouvement et la vie! voila ce qu'elle éprouvait, et pourtant, mille fois mieux valait pour elle sa galerie et ses chaises vertes, ses trembles et leur murmure, que le pavil-

lon d'où elle entendait les fanfares de l'armée et les fenêtres d'où elle voyait le pavillon des Tuileries.

Concentrée en elle-même, elle errait loin du réel où elle était plongée : Albéric reparaissait à ses yeux avec tout le charme de sa jeunesse, de son esprit, de son talent... elle le voyait dans ce cabinet où sa plume créait de si hautes destinées à son père; puis de là, auprès de cette causeuse où son cœur agenouillé devant elle se fondait en amour et en persuasion... puis elle le suivait dans les combats, elle souffrait de sa blessure, elle contemplait avec terreur son sang, son sang noble et pur coulant pour la liberté. Alors il revenait affaibli, abattu par l'esclavage, pauvre, misérable, et elle se méprisait de l'avoir repoussé, méconnu. Elle s'indignait contre le Duc qui l'avait frappé; elle se sentait au cœur ces colères qui naissent aux généreux à l'aspect de la honte injuste, ou de

la lâcheté puissante qui outrage l'honneur. Oh! c'est alors qu'elle l'aurait voulu près d'elle pour lui dire ses remords et obtenir son pardon... mais maintenant où est-il?... qu'est-il devenu? S'il l'aime encore, à quelle extrémité l'aura poussé son désespoir, et s'il ne l'aime plus, de quelles malédictions il doit la couvrir!

A cette pensée, les sanglots gonflaient sa poitrine, et des larmes abondantes coulaient sur ses joues dont elles dévoraient l'éclat, en y creusant des rides naissantes, comme l'eau trace des sillons sur la pierre; son or, son rang, ses dignités, elle donnerait tout pour revoir Alberic, se jeter à ses genoux, recevoir son pardon, et reconquérir son estime, en lui disant : je fus coupable, mais je me repens et je t'aime.

— Allons, allons, madame... il viendra demain... préparez-vous à le recevoir, gro-

gna soudain une voix de mauvaise humeur, et qui fit tressaillir la duchesse.

Elle avait reconnu son mari, arrivé à l'instant même à franc étrier, et qui n'avait fait qu'un pas de l'écurie au belvéder.

Depuis quelque temps, elle s'était si bien trouvée de son absence, que sa présence l'étonna comme s'il n'eût jamais pu venir à Beauvoir: retirée seule dans son château, elle avait pris Paris en horreur; elle s'occupait si peu de ce qui s'y passait, qu'elle ne décachetait même pas les lettres qu'elle recevait de son mari, et plus d'une missive timbrée aux armes royales restait sur sa chiffonnière sans être ouverte.

— Et qui viendra demain, je vous prie? lui dit-elle en se retournant avec l'humeur d'une personne qu'on arrache à une occupation favorite.

— Vous l'ignorez? Mais je vous l'ai écrit...

— Ah!

— Vous n'avez donc pas ouvert mes lettres?.. et celle-ci que je vois encore cachetée, vous ne soupçonnez donc pas ce qu'elle contient?...

— Non... j'ignorais...

— Vous saviez qu'elle était de moi, cela devait vous suffire...

Et comme elle restait interdite, muette, le Duc de la Berésina saisit la lettre qu'il montrait, rompit violemment le cachet et la lut, en affectant de peser sur la phrase comme s'il avait voulu lui faire un crime de chaque ligne.

Madame la Duchesse,

Je vous annonce que le Roi, en revenant de son voyage dans les provinces de l'est, descendra passer la nuit ou déjeuner à mon château de Beauvoir : occupez-vous de tout préparer pour traiter dignement un pareil hôte... je m'y rendrai la veille avec M. le comte de Clérambault votre père,

pour avoir nous-même l'honneur de recevoir Sa Majesté :.. cette faveur peut mettre le comble à ma fortune... ne négligez donc rien et qu'en arrivant, je trouve la moitié du pays à l'ouvrage!

Malédiction!... voila ce que je vous écrivais il y a quatre jours, et quand aujourd'hui je crois trouver tout le château en activité, rien n'est en état, pas un appartement n'est prêt... je suis sûr que déjà tout est sur pied à Briare, et c'est demain qu'il arrive... demain, entendez-vous, et nous n'avons que la nuit... mais avec du monde et de l'or, on peut tout réparer... heureusement que j'ai amené avec moi le tapissier de la Cour, et sous ses ordres, tout cela va marcher... que les métayers, les garçons de ferme, les domestiques, les paysans de l'endroit, tout s'y mette, et que demain au jour, Beauvoir ait l'air d'une résidence royale... Allons, maître Gendrin, développez

tout votre génie... il faut que cela soit aussi beau que pour la duchesse de Berry.

Le tapissier inspiré déploya cet œil d'aigle qu'il avait reçu de la nature et, dans un instant tout fut en désordre dans le château.

Ceux qui ont fait leurs études, et le nombre en est petit parmi nos littérateurs, se rappellent cette ravissante description des travaux d'une ruche que Virgile compare aux architectes de Carthage... eh bien ! avec plus de justesse encore, nous renouvellerons ici cette comparaison... pareil à une ruche renfermée sous une cloche de verre, soudain Beauvoir se remplit de travailleurs, et toutes les fenêtres resplendirent dans la nuit : comme dans les romans enchantés de l'Arabe, il sembla qu'une création des génies étincelante et animée, sortait de terre, plus brillante parmi les ombres.... on voyait circuler d'étranges figures dans les intervalles des croisées... les flambeaux cou-

raient, la lumière s'étendait dans les galeries, sur les toits, sur les corniches; des êtres agiles, une lueur à la main, s'élançaient dans les arbres, circulaient dans les branches, ou serpentaient dans les allées. Toute la nuit dura cette fantasmagorie : quand l'aube parut, tout rentra dans le silence et le repos, et le matin, il restait de tout ce travail, comme dans un conte de fées, un château pavoisé de drapeaux, orné de guirlandes, habillé de draperies et de tentures, et tout prêt à recevoir la visite de l'illustre voyageur, qu'attendait, à la grande porte du parc, un arc de triomphe, coutumier de pareilles cérémonies.

Il était temps... déjà tout était en émoi à Briare; la veille un courrier, passant au galop, avait prévenu le conseil municipal de cette haute visite, et la poste, mise en réquisition, équipait ses plus beaux relais : tout s'était levé avec le jour : un

crieur public annonçait l'ordre et la marche du cortège; les maisons, les fenêtres, les bâtimens civils et militaires se pavoisaient des couleurs nationales, et la bourgade entière bourdonnait de curiosité et d'impatience.

A la brune, un nuage de poussière s'éleva sur la route, et le maire, à la tête des autorités constituées, prépara sa harangue.

En effet, de retour d'une de ces excursions qui font tant de bien d'abord aux peuples, parce qu'elles leur montrent le génie qui veille sur eux, semant, en passant, le calme et la sérénité par un de ces saluts qui disent : aimez et espérez !... ensuite aux rois, parce qu'elles leur montre ces enfans pressés sur leurs pas et leur criant du cœur et des yeux : aimez et conservez! le prince revenait dans la capitale, en ayant bien soin d'allonger sa route par des bienfaits au malheur, et des faveurs au mérite.

Tout-à-coup au milieu des fanfares, des

acclamations, la municipalité fit faire silence, et tout se tut pour écouter monsieur le maire qui, quoique peu novice dans ces sortes d'hommages aux puissances, bégayait et rougissait à chaque phrase... pourtant, il faut avouer que jamais prince ne lui porta ainsi bonheur : c'est la première fois qu'il acheva..

Une nombreuse escorte composée de tous les propriétaires qui possédaient un cheval, se joignit à l'état-major, et le Duc de la Bérésina à sa tête, partit pour le château où la Duchesse attendait à la porte pour le recevoir... Au bout de cinq minutes le cortège atteignit le sommet de la colline d'où l'œil planait sur Beauvoir, déjà resplendissant et illuminé.

En sens contraire, cheminaient, doucement et à pied, deux êtres bien heureux l'un de l'autre, et se retrempant par l'espoir à tous les délices d'une vie nouvelle. Albé-

ric, à chaque pas qui l'éloignait de Paris, avait senti s'évanouir jusqu'au moindre levain de sa misère passée. Riche et fier du trésor qu'il avait retrouvé, comme si l'amour d'une mère pouvait se perdre jamais, il avait déposé dans ses caresses tous ses ressentimens et toutes ses haines... L'affront qu'il avait reçu du Duc de la Bérésina, et dont il sentait bien qu'il n'obtiendrait jamais raison, s'effaçait peu à peu de son esprit, en même temps que son amour pour une femme qu'il ne pouvait plus aimer sans crime, dût-elle l'aimer encore...

Plus nous fuyons les lieux témoins de nos peines, plus elles vont en s'affaiblissant... c'est comme une inscription tracée en caractères qu'on peut déchiffrer de près : s'éloigne-t-on? on ne peut plus lire.

Déjà ils atteignaient la côte, lorsque du haut de la colline un escadron de cavalerie

descendit la pente avec gravité, aux cris répétés de : vive le Roi!

Les paysans rangés comme une haie sur le passage, faisaient écho avec les cavaliers et criaient plus haut qu'eux. Albéric, dont la conversion politique n'était pas encore assez avancée pour s'être familiarisé avec le *God Save*, restait muet, et ne se sentant pas électrisé par l'enthousiasme des spectateurs, il regardait, la tête couverte.

Chapeau bas et vive le Roi! canaille! lui cria le Duc de la Bérésina du haut de son cheval.

Et comme Albéric n'obéissait pas, d'un coup de cravache, le duc cingla son chapeau qu'il jeta à terre.

Albéric poussa un rugissement de rage... Il mit la main à son sein pour y chercher ses armes, elles étaient dans la voiture; il essaya de s'attacher à la selle du général pour atteindre jusqu'à lui, mais celui-ci avait

déjà pris le galop et disparaissait dans la poussière.

Tandis qu'Albéric repoussé par l'élan de la cavalerie, ramassait son chapeau, avant qu'il eut pu se couvrir avec l'orgueil d'un homme libre, un regard et un salut gracieux qui d'une calèche découverte tombèrent sur lui, arrêtèrent son geste et abaissant la main, comme dominé par une force inconnue, il rendit le salut à qui l'imposait par la plus puissante des tyrannies.

Les cris de : vive le Roi ! redoublèrent et une voiture blasonnée d'une couronne souveraine, passa devant lui.

La marquise ferma les yeux et pensa à Caroline de Naples.

XV.

L'ATTENTAT.

Jamais, de mémoire de Gatinais, il ne s'était dépensé tant de combustibles que dans cette soirée champêtre : tous les épiciers avaient été mis à contribution et tous les lampions en fourrière ; chaque croisée avait son cordon de clartés qui, correspondant

entr'elles, étreignaient le château de chaînes enflammées : il y avait des pots de feu dans les pins, dans les trembles et sur les murs du parc : des comètes scintillaient au bout des branches, ou se balançaient dans les intervalles, et la splendeur s'en élevait jusqu'au ciel qui, s'obscurcissant au regard, ne laissait plus voir ses étoiles que comme des clous d'or sur un dais de velours noir.

Dans la cour d'honneur parquetée à la hâte en planches de bateau recouvertes de serges, un bal improvisé rassemblait toutes les personnes les plus distinguées du pays. De jeunes et jolies femmes formaient des quadrilles : la duchesse de la Bérésina, mêlée parmi elles, tâchait de paraître moins sombre au milieu de la fête... elle traversait les cercles, les groupes, comme un fantôme de l'autre monde revenu dans celui-ci pour glacer le néant de ses joies, et le bal n'était

pas encore parvenu à son apogée, qu'elle s'était retirée dans sa chambre pour y rêver, pour y pleurer seule.

Mais si sa tristesse faisait contraste avec l'enthousiasme et l'ivresse des autres, en récompense, il se trouvait là trois personnes qui consommaient, dans une seule nuit, autant de bonheur qu'il en faudrait pour défrayer vingt ans : c'était le Duc de la Bérésina, son beau-père le comte Porcheron de Clérambaut, et madame la comtesse Porcheron de Clérambaut, dont les mémoires historiques ne nous ont pas fourni de grands sujets de digressions. Depuis les jours de sa gloire, comme toutes les femmes de nos parvenus, elle passait son temps à être fière, insolente, fastueuse, avare et dure aux honnêtes gens... il y avait bien là de quoi occuper la femme d'un pair de France.

Comme si elle avait été la déesse de la fête, elle courait, parlait à l'un, à l'autre,

s'entretenait de monsieur le Comte son mari, et luttait de toutes les forces de sa personne, pour se hausser jusqu'au royal interlocuteur, dont elle ambitionnait une demande, une réponse : mais il y avait foule pour entendre, et madame Porcheron, au lieu de donner la replique, dut se borner à figurer comme choriste dans les ensemble. Le Comte Porcheron se promenait avec le sous-préfet de Gien, petit bonhomme qui faisait des vers. Ils discutaient un point politique fort grave, et Porcheron laissait souvent échapper ces mots : c'est le Roi... c'est du Roi... la question Belge... les provinces Rhenanes.... la république, etc., etc. Le sous-préfet admira tellement Porcheron qu'il trouva moyen de lui réciter une épitre que Porcheron admira à son tour, et tout deux se quittèrent pleins d'une admiration mutuelle.

Quant au Duc de la Bérésina, il menaçait

apoplexie... deux nuits comme celle-là, et c'en était fait de sa raison.

Dix minutes avant l'heure fixée pour le départ, au milieu du paroxisme de la soirée, lorsque le tumulte, au moment d'expirer, redouble comme une lampe jette une grande flamme avant de s'éteindre, un valet, d'un air mystérieux, vint prévenir le Duc qu'une personne le demandait, dans le parc, à l'instant même au pied de la Diane... la sécurité de l'hôte qui visitait son château, la crainte d'un événement le saisirent : il sortit du salon et suivit son domestique qui, après quelques pas dans le plus épais du bois que les lumières éteintes commençaient à rendre obscur, lui montra du doigt un homme appuyé sur le piédestal de la statue.

Ceux qui comme Albéric, après avoir pardonné une injure, ont senti la main dont ils l'avaient reçue s'appesantir sur eux pour un nouvel outrage, peuvent seuls con-

cevoir l'indignation violente dont tout son être était rempli.

L'infâme! s'écriait-il sans être retenu ni par les instances de la marquise, ni par les regards des assistans, c'est la seconde fois qu'il porte la main sur moi! Je vous avais promis d'oublier, ma mère, mais vous voyez qu'il me rappelle l'honneur à force de honte... Voilà pourtant les hommes qui sont chargés de veiller sur les rois et de faire bénir leur passage... Ah! je le vois! quand les peuples en courroux frappent sur les souverains, ce sont les courtisans qui ont armé sa colère... Mais je me vengerai... Cette fois, il ne me fera pas jeter à la porte par ses valets, comme un mendiant! aujourd'hui je suis son égal, car mon extérieur n'annonce pas la misère .. aujourd'hui, il me faudra une réparation personnelle, éclatante... Il traite son maître, eh bien! c'est en présence de son maître que je l'irai chercher. S'il me

la refuse... qu'il tremble... Sous les yeux même du prince, je dirai ce qui est; je lui apprendrai qu'on frappe ceux qu'il veut qu'on protége : Je lui dirai qu'il y a bien des larmes au pied de son trône, et que, comme le sang, elles peuvent le faire glisser dans l'abîme.

Rien ne put changer son invariable résolution... Lui-même, s'appuyant des traditions d'honneur de sa famille, il demanda à sa mère, si le marquis son père lui permettrait d'être un lâche, et si le sang d'un Clérambaut pouvait tranquillement couler dans ses veines après un affront qu'il suffirait à peine à laver... il lui fit entendre la voix de ses ayeux dormans avec gloire dans leur tombeau : il lui demanda si elle consentirait, par faiblesse, à répudier son nom d'épouse d'un gentilhomme. Convaincue, mais non persuadée, la marquise pleura et imposant les mains sur le front de son fils, elle y versa

avec un ineffable élan de piété, toutes les bénédictions de son cœur.

Albéric, muni de deux pistolets chargés, s'avança au milieu de la nuit vers le château de Beauvoir, brillant dans la plaine, comme un incendie.

Voilà l'heure de l'affaire, se dit tout bas Rhubert qui depuis la nuit de la conspiration n'avait pas quitté Albéric et épiant la moindre de ses démarches, l'avait suivi en poste depuis Paris, invisible, déguisé et muni de pouvoirs devant lesquels se prosternent préfets, généraux et gendarmes.

Moins familier avec les détours de la campagne qu'Albéric qui la connaissait dès son enfance, il marchait à pas de loup, se déchirant aux broussailles, se heurtant aux bornes des champs, aux poteaux qui marquent les limites des héritages, sans perdre son homme de vue, résolu d'avertir le Duc sitôt qu'Al-

béric aurait franchi l'Arc-de-Triomphe par où il devait entrer... ils cotoyaient tous deux les murs du parc, lorsque tout-à-coup Albéric poussa le ressort du poutil qu'il avait tant de fois ouvert, et disparut...

Le chef de la police, inquiet de cette disparition merveilleuse, accourut à l'endroit magique : mais la porte s'était refermée. Il chercha en vain le ressort qui la faisait ouvrir... furieux... blasphémant tout bas de voir sa proie lui échapper, il explora de la main la surface plane de la porte, pour trouver le secret; égaré par son impatience, il perdit à le chercher, sans le trouver, un temps utile, et désespéré de l'inutilité de ses recherches, il se résigna à longer le parc, enceinte immense, heureux s'il arrivait à temps pour sauver son maître et sa place.

Albéric et le Duc de la Bérésina étaient en présence... l'obscurité ne permit pas au Duc

de le reconnaître, mais il sentit d'instinct qu'il avait affaire à un ennemi...

—Monsieur le duc, lui dit celui-ci d'une voix émue, mais timbrée de courage, je viens vous demander raison de deux injures.

— Deux? c'est beaucoup... de mon temps on n'attendait pas la seconde...

— Je vous prouverai que je ne méritais pas la première; mais procédons par ordre.. Savez-vous qui vous avez touché de votre cravache tout-à-l'heure en passant?

—Non... que m'importe? un manant... un clerc d'huissier peut-être?

Savez-vous celui que vous avez frappé à votre bal?..

Oui... un petit secrétaire chassé par mon beau-père... un républicain... un misérable.

—Ces deux hommes-là sont en votre présence... et c'est moi qui viens vous offrir ma vie ou prendre la vôtre.

— Diable! vous êtes hardi pour un conscrit!.. je ne refuse parbleu pas !... j'ai servi sous l'Empereur et un duel, çà me va... mais avant de s'aligner, encore faut-il savoir avec qui l'on va se battre...

— Je suis Albéric de Clérambaut...

—Tiens... celui qui est allé en pologne, à ce que m'a dit ma femme... et qui n'y est pas mort, à ce que vous dites... C'est vous qui êtes venu chez moi, et que j'ai traité de la sorte... j'en suis fâché, morbleu!.. mais aussi... vous étiez mis... que diable! quand on va quelque part, on s'habille... Ah! c'est vous... vous êtes un brave, à ce qu'il paraît... je serai à vos ordres, demain... quand vous voudrez...

—Non... à l'instant même. On m'attend.. il faut que je reste ici mort, ou que j'en parte aussitôt.

— Mais je n'ai pas le temps... ferrailler ici, dans le parc... quand d'une minute à

l'autre, je dois me trouver prêt pour escor-le départ...

— Il le faut pourtant.

— Impossible...

— Je suis l'offensé, monsieur....

— Diable d'homme!.. mais aller chercher une épée... traverser tout ce monde...

— J'ai deux pistolets...

— A la bonne heure...

— Tous les deux sont chargés...

— Bien !... mais dépêchons... il me semble voir à travers les arbres du mouvement dans le salon... s'il allait partir sans que j'y sois...

— Il y a des pièces de monnaie dans cette main...

— Pair...

— Comptez, monsieur le Duc.

— C'est à vous : tirez... pourvu qu'il ne parte pas avant...

Albéric visa le général, mais au moment

où il allait presser la détente, une voix retentissante et qui parvint jusqu'à lui, cria : Les chevaux de sa Majesté... A ces mots si terribles pour un courtisan qui se fait attendre, le Duc de la Bérésina jeta par terre son pistolet qui fit feu du choc, et il s'élança vers le péristyle du château. Albéric croyant avoir affaire à un lâche qui avait voulu le frapper en traître, se précipita sur ses pas, en l'accablant des épithètes les plus outrageantes... Le Duc préoccupé de l'affreuse disgrâce qu'il allait encourir, redoublait de vitesse, comme s'il eût voulu échapper à la poursuite de son adversaire... Bientôt il atteignit la limite du jardin, et il allait escalader le perron pour entrer, lorsqu'Albéric, furieux de voir échapper sa proie et de perdre une occasion qu'il ne retrouverait jamais, aveuglé par sa colère, et altéré de vengeance, leva son arme et fit feu.

Au bruit du pistolet, succéda un fracas

de vîtres cassées et tombant en débris : un horrible tumulte se fit entendre dans le salon; la foule poussa des cris de terreur, et comme d'instinct, se serra autour du prince...

Celui-ci qui avait entendu la balle siffler à ses oreilles, sourit en la montrant applatie sur le marbre, et d'une voix calme :

— Rassurez-vous, mes amis, leur dit-il, je ne suis point blessé.

Je veillais, répondit Rhubert qui arriva haletant et tout honteux d'arriver si tard... maintenant qu'on me prête main-forte, et qu'on saisisse le meurtrier.

A ces mots, la foule se répandit au-dehors, parcourut le jardin en cherchant le coupable, et tandis que le cortége, dirigé par le général, brûlait le pavé de la route de Gien, il entendit longtemps les voix des gens de la fête qui criaient : mort à l'assassin!

XVI.

INTÉRIM.

Quand cette nouvelle alarmante courut dans le pays, un cri général de réprobation se fit entendre... le régicide, l'assassinat des personnes royales flétri depuis le commencement du monde, avait pourtant depuis nombre d'années, grâce aux

soins des avocats, considérablement perdu de son horreur primitive. Le plus grand fléau des temps modernes, celui contre lequel se roidissent en vain les pouvoirs, celui que Napoléon parvint presque à détruire, c'est ce sentiment désastreux qui ne voudrait pas attacher de honte aux crimes politiques : sous la restauration, une frénésie d'estime pour les forçats de cette catégorie avait perverti toutes les idées du juste et de l'injuste : De très honnêtes gens s'étaient même surpris une sorte d'intérêt pour le plagiaire de Ravaillac.

Ce fut avec un extrême étonnement que les hommes graves entendirent le concert de malédictions qui assaillit Albéric. Le plus étrange fut que les voix les plus hautement indignées de l'application du moyen, furent justement celles qui en avait depuis quinze ans prêché la théorie.

Ce n'est plus dans nos mœurs, s'écriaient-

ils : ce n'est plus ainsi que cela se pratique: semer adroitement la calomnie ou l'outrage, menacer à mots couverts, se créer une arme de son talent et de sa parole, se faire acheter pour n'être plus redoutables !.. voilà ce qui convient à une nation policée... Voilà quelque chose d'honorable... mais assassiner ! fi donc ! ce n'est plus dans nos mœurs !

Si grande fut la stupéfaction des esprits sérieux, grande aussi fut celle des hommes dont la logique tant soit peu brutale croyait voir une connexité entre les doctrines et les œuvres... un moment étourdis de ce chorus de mercuriales vertueuses, ils finirent par ne plus retrouver le fil de leurs idées, et ce que n'auraient pu produire les bons livres, la justice ou la raison, s'opéra en eux par la palinodie de leurs complices. Les poignards rentrèrent au fourreau, et la lice s'ouvrit pour les combattans équipés d'armes courtoises. Dès lors s'éteignit jusqu'à la der-

nière étincelle ce qui restait encore de flamme généreuse même dans l'homme qui, en commettant un meurtre de ce genre, a du moins la certitude de jouer sa vie.

Au lieu de chercher à abattre le mât gouvernemental au sommet duquel flottent tant de richesses promises à qui sait atteindre le faite, chacun combina sa haine et ses actes. L'adversaire le plus acharné du pouvoir se ménagea dans ses attaques une porte secrète par où rentrer en grâce.

Sous la restauration, à tort ou à raison, la limite était tracée entre les amis du trône et ses ennemis. L'homme hostile était aux yeux du Roi ou vil, ou de bonne foi dans sa haine; vil, il aurait dédaigné de l'attirer à lui, de l'acheter : de bonne foi, le prince eût rougi de le marchander, car l'honneur était encore une chose... Mais tant de lâchetés ont souillé notre metempsycose, tant de honteuses apostasies ont sali notre gloire

révolutionnaire, que toute pudeur s'est enfuie... L'opposition molle et fainéante semble ne parler ou n'agir que pour avertir de sa présence, et comme Cerbère, elle ouvre la gueule pour demander un gâteau.

Du côté des hommes du pouvoir, le cumul qui pesa si fort dans la balance de Juillet est devenu plus effronté que jamais : l'administration n'est plus peuplée que de courtisannes, accrochant les faveurs et l'or du premier venu, qui les paie ainsi en partant d'un quart d'heure de complaisance. Jadis, quand un parvenu arrivé aux affaires en sortait expulsé par son incapacité ou la haine publique, il cachait son front, étouffait sa voix et comme le renard qui balaye avec sa queue la neige qu'il foule, il s'efforçait de ne laisser après lui aucune trace de son passage. Aujourd'hui, à peine a-t-il vu poindre l'aurore du jour de son déménagement, qu'il sème autour de lui tout un

champ de hontes qui germeront et fructifieront après son départ, monumens funèbres qui lui survivent et restent debout dans le désert qu'il a laissé.

Tandis qu'on accorde à peine une légère aumône au talent probe et loyal, on se vautre, la bourse à la main, aux genoux des aboyeurs indépendans... et ceux qui flairent de loin la proie, passent par l'indépendance pour arriver à la servitude.

Les plus saintes facultés de l'esprit ne sont plus qu'un instrument à la plus basse des passions. Juvénal après avoir barbotté dans la fange des rues, s'engraisse maintenant dans l'auge du ministère.

L'atmosphère vénéneuse a tellement détendu tous les ressorts que les haines se sont émoussées : aucun des conjurés qui s'étaient eux-mêmes promis au poignard n'a senti la lame d'un franc-juge lui traverser le cœur : tant qu'on n'aura pas, un beau matin, trouvé

au coin d'une borne le plus apostat des carbonari, étendu un couteau dans la poitrine, avec la phrase sacramentelle écrite autour : l'homme calme et dédaigneux dont vous attaquiez l'honneur et le patriotisme vrais, aura le droit de dire sur votre passage : Voilà un fourbe ou un lâche!

Jamais l'ineptie du gouvernement constitutionnel n'a mieux laissé voir ses vices que depuis le jour où tant de curieux sont entrés dans son architecture. Voici exactement chiffré le mouvement de sa rotation : Soit donné aujourd'hui Pierre au pouvoir; Simon harcelle Pierre, et, comme il attaque, Simon devient dangereux à ce qui est, et précieux à ce qui n'est pas... On présume que Simon possède ce qu'il accuse Pierre de ne pas avoir; et il remplace Pierre! Pierre tombé n'en devient que plus ardent... il harcele à son tour Simon... Celui-ci dont on décou-

vre les parties faibles, ne peut tenir contre la supériorité de Pierre qui le déboute et se met à sa place, jusqu'à ce que Simon lui jouant le même tour, rentre dans ces prérogatives qu'il cédera bientôt à Pierre, en attendant que l'état choisisse lequel vaut mieux de Pierre ou de Simon, dont l'un ne vaut pas mieux que l'autre.

Lassé de tant de mécomptes, en désespoir de cause, on en revient à la royauté. Les yeux se tournent vers une main qui se fasse puissante et qui passe le niveau sur toutes ces misères. Un jour vient où le peuple se jettera aux genoux du prince et le suppliera de vouloir bien le tyranniser lui même: mais le temps presse... Hatons nous... Nous avons été jusqu'ici représentés par des avocats... Si l'on n'y met ordre, nous finirons par être représentés par des avoués!

A quoi sert cette cohue de manufacturiers

imbéciles. élus les yeux bandés, par des vignerons et des huissiers.

La Politique est enfin réduite à sa plus simple expression... Vapeur terrible quand on la comprime, en liberté elle n'est plus qu'un souffle qui s'évapore... Qui diable tient aujourd'hui à ses droits ? Qui les exerce..? Les émeutiers même se reposent et le voluptueux Far Nienté s'est introduit dans les exercices gymnastiques de la constitution.

Sous ce règne s'accomplira un de ces évènemens qui presque inaperçus de leur époque, éblouissent la postérité : les convulsions politiques, la lutte des ambitions, ne changeront rien à l'ordre. Au lieu de sortir, maintenant on rentrera chez soi... la crise même de 93 arriverait que tout se passerait sans secousse, sans bruit, sans intervention populaire, et après cette phase qui effraie d'avance tant d'esprits, on se trouvera au dictatoriat ou à l'empire. La

rosse constitutionelle est à terre sous le poids de sa charge... essoufflée, haletante, elle étouffe entre les brancards de la voiture... on pousse aux roues, on soulève les harnais.. on la fouette pour la faire relever... Impossible... attendez... elle râle.., elle agonise... dans un moment elle va baisser la tête et mourir! Alors vous ferez de sa peau des courroies, et sa chair dont ne voudraient pas les chiens, sera bonne à jeter à la voirie.

XVII.

LE RÉGICIDE JUGÉ PAR SES PAIRS.

C'était jadis une puissante et belle institution monarchique que cette pairie héréditaire qui, transmettant avec les titres la fortune et le rang, ordonnait aux fils d'être aussi grands que leurs pères, et condamnait les pères à ne laisser en souvenir que de

l'honneur à leurs enfans. Alors il y avait solidarité entre la tombe et la vie : la couronne héraldique posée sur le front de l'héritier lui rappellait qu'il ne devait jamais la ternir, sous peine de voir celle de ses aïeux se briser sur leur cercueil.

Depuis, les progrès l'ont modifiée comme toutes les institutions et il n'est pas certain qu'elle y ait gagné ce que tant d'autres ont perdu : il y a des monumens à qui les injures du temps donnent du relief, mais d'ordinaire, d'un chef-d'œuvre il ne fait qu'un débris : il en est à peu près ainsi de la pairie; ce n'est plus une dignité, c'est une place... Jadis, l'héritier présomptif de ce fauteuil était un personnage et bien des dots se sont hypothéquées sur cet avenir; mais aujourd'hui, quel sens y a-t-il dans cette phrase? c'est le fils d'un pair de France!

Songez-y bien! vous ne reconstituerez la monarchie que par l'ennoblissement de ce

corps qui commença par être : les douze pairs de Charlemagne; si vous voulez un appui solide dans ces colonnes de l'ordre dinastique, qu'elles soient dinastiques et qu'elles s'élèvent pour la postérité.

C'est ce que pensait un rêveur politique en contemplant la façade de ce Luxembourg autour duquel s'agitait depuis le matin une foule immense, remuée par toutes les passions qui, comme un coup de vent sur la mer, font frémir et flotter les têtes... C'était une grave et pénible curiosité que celle qui attirait cette masse avide d'entendre parler d'un crime, et d'apprendre des détails piquans à raconter.

La Chambre des Pairs allait s'assembler pour juger un homme accusé du plus grand des crimes... crime plus horrible que le parricide et qui sous une monarchie, ne devrait pas plus avoir de nom et d'existence possible dans la loi, que n'en avait le parricide dans

le code d'un sage... Il y avait quelque chose d'étrange dans l'acharnement que l'on mettait à demander la mort. Sous un prince dont l'ame philantropique aurait voulu rayer pour jamais la peine capitale de nos codes, de telle sorte que sous son règne, il n'y eût d'autre sang répandu que le sien, les esprits animés plutôt d'une rage brutale et orgueilleuse de parti que de la sainte indignation de la vertu, demandaient des têtes comme une satisfaction à leur vanité blessée. Nous ne nous doutons pas, nous autres qui jugeons d'en bas ce qu'on fait là haut, tout ce que souffre un prince? vous ne vous représentez pas tous les obstacles que lui suscite son entourage : on ne lui permet le bien qu'avec ménagement : Veut-il abolir la peine de mort? soudain arrivent de tous les côtés des réclamations, des doléances : procureurs du roi, exécuteurs, aides, les machinistes de la guillotine qui en vivent comme on vit

des rouages de l'opéra, déroulent les inconvéniens de cette mesure... l'humanité trouve à peine une voix pour se faire entendre dans cette émeute carnassière, et la pensée souveraine incertaine, même du succès se trouve forcée d'ajourner à d'autre temps plus favorables un projet capable de déifier un nom.. dans ce gouvernement où l'on peut penser autrement que le maître et donner un corps à sa pensée, il n'y a pas de noble germe qui ne puisse être étouffé... il faut couvrir d'or quelquefois l'éclat de son ame qui éblouirait les yeux vulgaires: s'il s'agissait de faire voter l'honneur ou l'indépendance de la France, il faudrait peut-être encore corrompre des députés.

C'était ainsi que les pairs allaient voir comparaître devant eux Albéric.

Jamais pareille proie n'avait coûté tant de peine à saisir : tout ce qui relevait de Rhubert avait longtemps exploré les environs

de Beauvoir, et nulle trace n'avait révélé un coupable caché... de là, la légion se répandit comme des éclaireurs, dans un plus vaste rayon, et, mesurant bientôt au temps qu'elle employait le chemin qu'il avait pu faire, elle fureta dès-lors dans toute la France; un mot seulement, un soupçon eût suffi pour mettre sur la voie... mais qui se serait douté que l'amour recélat le meurtrier!

Rien n'était plus vrai cependant.

Au bruit de la vitre en éclats, à l'effroi de l'assemblée dont les cris parvinrent aussitôt jusqu'à lui, Albéric comprit soudain le danger de sa position. Il voulait d'abord rester, essayer une explication, mais quand il vit la porte du perron vomir une escouade d'hommes furieux, l'épée à la main et proférant des menaces de sang, et qu'il se regarda lui, seul, désarmé, sans défense, certain que le duc de la Bérésina l'accuserait

d'une tentative de crime, il s'enfonça dans le parc pour atteindre la porte; mais dans la nuit, n'ayant plus le sang froid nécessaire pour se retrouver dans ce dédale de plantations changées par la croissance, rencontrant un bosquet où il avait vu jadis une allée, il erra comme une ombre dans les enfers, fuyant le bruit, la voix, les pas, les lumières... Tout-à-coup, il se trouva vis-à-vis la façade latérale du château : au premier brillait une clarté dont les rayons traversaient les feuillages d'un arbre immense qui s'élevait jusqu'aux combles.

Traqué de toutes parts et point découvert encore, il s'approcha de ce côté, entraîné par une inspiration bien folle, mais qu'une apparition subite s'empressa de justifier... Une femme dont la silhouette se dessinait sur les vitres de l'appartement, venait d'ouvrir la croisée, et d'un air d'inquiétude, regardait du haut de son balcon, comme si le bruit du

pistolet et les rumeurs arrivaient jusqu'à son oreille.

Soudain, elle poussa un cri étouffé par la terreur... Albéric était vis-à-vis d'elle, presque face à face; tenant d'une main la tige de l'arbre qu'il venait d'escalader et s'appuyant du pied sur la branche, prêt à s'élancer sur son balcon...

Joséphine, lui dit-il à voix basse... voulez-vous me sauver la vie?

A cet accent qu'elle reconnut et qui venait lui demander un dévouement, elle rentra précipitamment dans sa chambre, éteignit sa lumière, revint au balcon, lui tendit la main, l'aida à franchir l'intervalle, referma promptement sa fenêtre, sitôt qu'il fut entré, et se jetant à jenoux :

Merci, mon Dieu! merci!.. s'écria-t-elle, Albéric... vous n'oserez plus me maudire? ..

Albéric, retrouvant celle qu'il aimait, avec son organe céleste, son élan du cœur et une

expression de tendresse qu'il n'avait pas éprouvée depuis longtemps, allait se jeter à ses pieds pour la bénir, quand un grand éclat de voix se fit entendre dans le corridor.

Oh! mon Dieu! s'écria-t-elle... on vient ici... si l'on vous surprend... Vous êtes perdu... Cachez-vous, là... là!.. dans mon cabinet de toilette.

Elle poussa le verrou d'un petit réduit situé à la tête de son lit, l'y renferma et courut ouvrir sa porte : c'était sa femme de chambre...

—Eh bien, lui dit-elle... qu'y a-t-il donc? quel est ce tumulte?...

— Comment... vous n'avez pas entendu?..

-- Si, si!.. vous m'en voyez encore toute émue..

— C'est vrai, madame est toute tremblante... Eh bien? ce coup de pistolet...

Elle lui raconta l'événement...

— Cet homme est-il pris, dit la duchesse, après avoir écouté son récit.

— Hélas ! non ; on le cherche... la police bat le bois... il ne peut échapper. Avez-vous bien fermé votre fenêtre, madame... les scélérats sont si hardis.. oui... tout est sur... je vais mettre les contre vents... Ah ! quelle peur j'ai eue... si madame veut que je reste avec elle pour la tranquilliser?..

— Non, non... cet homme doit être bien loin...

— Je vais toujours coucher madame.

Il fallut bien le souffrir.. un refus eût été suspect... Enfin la duchesse resta seule au lit, et sa porte se referma.

Albéric sortit de son réduit, et s'avançant dans l'ombre vers Joséphine, il mit un genou en terre au pied de son lit, saisit avec transport sa main qu'elle lui tendit, et la couvrit de baisers. Un mot le justifia, car il fut éloquent, et on absout aisément ce qu'on aime.

Je vous crois, Albéric, lui dit-elle...c'eût

été une lâcheté... Maintenant c'est à votre honneur que je m'adresse... cette chambre et ce cabinet seront votre asile jusqu'au moment où je croirai que vous pourrez paraître... Si vous m'aimez, jamais un mot d'amour ne sortira de votre bouche... vous êtes un proscrit, je vous sauve, voilà le seul lien qui nous unit... tout autre serait un crime et je compte sur votre loyauté ; me le jurez-vous?

Albéric le jura; car dans ce moment solennel où Joséphine lui parlait, il y avait quelque chose de trop pur, de trop élevé pour y mêler la moindre pensée profane.

C'est ainsi que pendant quinze jours, Albéric échapa à toutes les recherches... Rhubert, après avoir mis en quête ses limiers les plus fins, ne négligea pas de son côté les moyens classiques de l'état.. comme un chasseur qui découvre le nid d'un faon aux traces du sang que la biche blessée laisse après elle,

il s'attacha à observer la marquise et donna l'ordre provisoire d'intercepter toutes les lettres qui lui seraient adressées. La marquise ne recevait pas de lettres, elle n'avait pas d'autre société que celle de la duchesse, elle ne faisait de visites qu'à son château... Ce fut un trait de lumière : il avait vu Albéric chez Porcheron jadis... il devait épouser sa fille... il est là, dit-il.

Le jour même, il fit cerner le château; n'osant cependant prendre sur lui de violer le domicile d'un homme de cette importance sans ordres supérieurs, il écrivit au Duc et le surlendemain, celui-ci arrivait en poste.

Le Duc avait réfléchi : quand il se rappellait les circonstances de leur duel, troublé par le départ, son pistolet jeté à terre, son esprit livré aux doutes penchait pour l'innocence. Albéric était brave, et auprès d'un soldat de l'empire c'est une présomption favorable.

Quand il apprit à son arrivée le résultat des soupçons de Rhubert que celui-ci ne lui avait pas révélé dans sa lettre :

Je vais pénétrer seul, lui dit-il... Si l'homme qui s'est rendu coupable d'un régicide est dans mon château, je vous le livrerai : vous, veillez à l'entour, gardez toutes les issues, et au moindre bruit, venez !

Il ouvrit silencieusement la porte, traversa le parc et entra.

Un noble dessein l'animait... non... il n'est pas coupable, se disait-il... Je lui dois une réparation ; s'il est chez moi, je favoriserai sa fuite... et nous nous battrons... à l'étranger.... où j'irai le rejoindre.

Rien ne parut lui annoncer la présence d'un homme suspect : nul embarras chez les domestiques, nulle précaution, nul changement... il parcourut le rez-de-chaussée... personne!.. il monta...

Quand il posa le pied sur la dernière

marche du premier, une pensée, plus prompte que l'éclair, traversa son cœur, froide comme une épée. Il s'avança à pas comptés et muets comme la jalousie qui cherche des complices, il s'approcha de la chambre de sa femme, et palpitant de terreur et de curiosité, il y appliqua son oreille...

Oui, disait Albéric à voix basse, cette nuit est favorable à ma fuite : la surveillance doit se ralentir : j'atteindrai sans difficulté la frontière... Ma mère viendra me rejoindre, et tous deux nous vous bénirons de nous avoir conservés l'un à l'autre. Ah ! jamais je ne perdrai le souvenir de tes bienfaits, de ton dévoûment : toi que j'aimai dès l'enfance et que j'aimerai jusqu'au tombeau, reçois dans un dernier baiser toute mon ame!

Et sur sa main qu'elle n'osait retirer, Albéric attacha ses lèvres.

Tu n'auras pas longtemps à l'aimer encore, cria soudain le duc de la Bérésina, en

jetant d'une main forcénée la porte à trois pas de lui, traître, qui choisis ton asile dans ma maison pour me déshonorer!

— Monsieur le duc, je vous jure que jamais votre nom...

— Silence, madame... vous êtes complice d'un adultère, comme vous l'êtes d'un assassinat .. Voilà donc cet homme que je voulais sauver, à qui je venais offrir une réparation! Ah! l'injure est trop grande pour qu'elle se vide entre nous deux... le duel qui te convient, c'est un jugement... le terrain, un échafaud, ton adversaire, le bourreau... Holà! entrez... venez que je vous livre le régicide..!

A ces mots, Rhubert donna le signal et le château fut envahi; le duc de la Bérésina, repoussant violemment sa femme dans sa chambre qu'il referma, traîna dehors Albéric et le livra aux chacals qui attendaient leur proie.

Quand le jour parut, une escorte de gendarmerie conduisait Albéric à Paris et bientôt après, il comparaissait devant la Chambre des Pairs réunie pour le juger.

A sa vue, un frémissement général parcourut les bancs de la pairie et du public : les femmes, toujours curieuses de l'extraordinaire, qui donneraient leur honneur pour l'autographe d'un Cartouche, et font fi d'un Fénelon, le dévorèrent du regard, et sans les municipaux, l'intérêt fût devenu scandale.

Albéric s'assit au banc des prévenus, sous le poids des plus accablantes présomptions. La déposition du duc de la Bérésina surtout était empreinte d'une telle vigueur que plus d'un fonctionnaire public le félicita d'avoir donné à la condamnation un si bon coup d'épaule.

Il y avait dans le spectacle qui frappait les yeux d'Albéric quelque chose de fantas-

tique ; il se croyait sous le poids d'un songe pénible qu'il ne pouvait secouer et il fallait toute la gravité de sa situation pour lui rappeler que ce n'était pas un rêve.

En examinant le sénat auguste assemblé pour juger le régicide, il fut anéanti quand, parmi les membres de cette vénérable assemblée, il retrouva les mêmes figures que dans cette fameuse Vente de Carbonaris réunie pour jurer haine et mort aux rois. Ce n'était plus le costume simple et sévère du rigide citoyen, c'était le luxe et les insignes du grand dignitaire de l'aristocratie... Le procureur général qui allait porter la parole contre lui, était alors chef de sa section, et pour comble de surprise, le président de la Vente était changé en ministre de la justice.

Quand au comte Porcheron de Clérambaut, il était resplendissant de décorations et de plaques... son riche costume le drapait

d'une façon noblement singulière. Tout en lui annonçait l'homme né pour faire les lois et juger ceux qui les violent. Sa femme, dans la tribune réservée, jouissait de son triomphe, assise entre deux dames d'honneur du château, dont le nom, quelques années avant, se lisait au même titre dans la maison de la Dauphine.

Le procureur général prit la parole : dans une éloquente plaidoirie, il prouva que la royauté était la base de l'ordre : qu'il fallait étouffer ces doctrines subversives de tout état qui poussent les citoyens à s'armer contre les jours du monarque ; que c'était le fruit des complots coupables qui s'ourdissaient en silence... que la République armait des assassins et qu'il fallait éteindre les factions dans le sang des factieux. Que quant à lui, il leur jurait une guerre éternelle comme bon Français, comme bon citoyen : parce qu'il n'y avait pas de garantie pour les

honnêtes gens, tant qu'on n'aurait pas purgé la France des conspirateurs dont la devise était le meurtre et le but l'anarchie, hommes de sang et boue, qu'il jurait de poursuivre, dussent il lui percer le cœur pour lui imposer silence !

Voulant joindre l'éloquence du geste à cette phrase où respirait le sentiment de sa profonde conviction, il ouvrit sa robe et montra sa poitrine nue comme pour indiquer la place où les républicains avaient à frapper... mais emporté par sa chaleur, il oublia que dans le temps, un savant artiste en ce genre y avait tatoué deux poignards en sautoir, avec cette exergue : Vive la République !

Cet incident excita une légère rumeur ; il poursuivit sans perdre contenance et commença à exposer les preuves à l'appui de son accusation. D'abord, il établit les antécédens de l'accusé... pendant les dernières années de la restauration, il était un des plus ar-

dens moteurs de la licence : il avait été pris en flagrant délit de complot, jugé, condamné, grâcié et malgré cela, on l'avait vu dans les trois jours de juillet 1830...

Albéric se leva... il répliqua que Charles X ayant violé la Charte; la France s'était soulevée et qu'il avait partagé l'élan général.

Le président lui rappela que la politique était interdite devant les tribunaux : il lui ôta la parole et la rendit au procureur général.

Celui-ci continua à retracer l'histoire d'Albéric... d'après des notes circonstanciées demandées aux chancelleries des trois royaumes, il le montra, sitôt après juillet, courant en Belgique se mêler aux auteurs des troubles, puis de là, allant se joindre aux Polonais révoltés contre le Czar; conduit en esclavage, revenant en France avec des projets de meurtre, s'associant à des

misérables, rebut de la société, et recevant d'eux la mission du crime. Depuis cet instant, toutes ses actions, toutes ses démarches ont été dans ce but; il s'abouche à Paris avec les maisons carlistes où il est présenté par sa mère, femme d'un émigré, aujourd'hui valet d'un roi exilé; il se rend dans un pays dont il connaît tous les détours et par où doit passer le prince qu'il doit frapper... l'imprudent ne dissimule pas même ses coupables projets; comme si les Français devaient être ses complices, il crie vengeance; il profère des menaces sur le passage de sa voiture; enfin le soir, il entre dans le parc d'un château par une porte dérobée, s'approche dans la nuit du salon éclairé, et, par la fenêtre, tire presque à bout pourtant sur le prince une balle qui effleure son front et va s'applatir sur son buste de marbre, comme si la providence voulait montrer aux ennemis de l'ordre,

qu'ainsi tous leurs coups s'amortiront sur sa personne sacrée.

L'avocat du prévenu se disposa à prendre la parole.

Le président lui assura que toute liberté était garantie à la défense... seulement, il lui interdit, sous peine de lui reprendre la parole, toute phrase tendant à justifier, excuser ou motiver le crime : il lui interdit toute discussion sur la politique, la morale, le code, la monarchie, la chambre des Pairs, la personne du roi, la république, et généralement sur toutes les questions ayant trait à quelque chose ou à quelqu'un : du reste, il conservait toutes les prérogatives du barreau, le plus indépendant des états...

Albéric entendit sans pâlir son arrêt, pensa à sa mère, protesta de son innocence et rentra dans son cachot en pardonnant à ses juges.

XVIII.

HISTOIRE DES REINES ET RÉGENTES DE FRANCE.

Tandis que ce drame sanglant marchait à sa péripétie, deux êtres, victimes habituelles des affections humaines, deux femmes souffraient chacune à leur manière : la duchesse de la Bérésina livrée aux reproches et aux outrages de son mari, passait ses jours dans les

larmes et ses nuits dans l'insomnie, Après avoir pris à témoin de son innocence les plus saintes croyances, sans pouvoir sur l'esprit d'un vieux soldat, elle avait renoncé à le convaincre et tristement résignée à sa honte imméritée, elle s'affaissait sous sa douleur. Le duc pour qui une femme n'était qu'un être sans conséquence, ne l'avait pas accablée de mauvais traitemens; le mépris lui avait paru une juste vengeance: réservant toute sa colère pour Albéric, il ne la voyait plus que comme une étrangère abandonnée à elle-même. La duchesse en profita pour savourer sa tristesse et elle s'y livra avec toute l'impétuosité d'un cœur qui n'avait plus d'autre sentiment. Chaque jour, elle sentait augmenter son amour pour Albéric avec le danger, et elle espérait mourir le jour de sa mort.

La marquise de Clérambaut, de son côté, saignait de tout le sang qu'un fils peut coûter

à sa mère : éprouvée déjà par tant de secousses, sa raison s'était troublée : ses gémissemens maternels ne cessaient que lorsque l'atonie succédait au mouvement et que la démence assoupissait sa douleur dans le sommeil de sa raison; sa vie n'était plus qu'une léthargie.

Le réveil en fut horrible : dans un de ses momens lucides, une nuit qu'après des crises épouvantables, elle cherchait le présent comme on cherche un souvenir, elle entendit une voix dans la chambre prochaine, lire la condamnation et le jour de l'exécution de son fils; c'était pour le matin même : à cette nouvelle, elle se leva, mit un doigt sur sa bouche comme pour recommander le silence et partit : minuit sonnait.

Dans le même moment, le duc de la Bérésina, pour la première fois depuis la scène du château, entrait dans la chambre de sa

femme, et lui annonçait qu'il devait commander l'immense force armée destinée à conduire le coupable au supplice.

Le jour éclairait à peine les premiers nuages du ciel, et déjà deux femmes entraient dans la cour des Tuileries; l'une avait l'air hagard ; l'autre cachait ses yeux baignés de larmes... l'une disait : je veux voir la reine... l'autre s'écriait : je vais me jeter aux pieds de la dauphine...

Venez disait la marquise, je sais le chemin... j'y suis déjà venue... c'est ici... il y a deux factionnaires... montons ces trois pas... Annoncez la marquise de Clérambaut, je veux voir la Dauphine.

Annoncez la duchesse de la Bérésina, disait l'autre, je vais embrasser les genoux de la reine.

C'était un spectacle si étrange, si nouveau, si indéfinissable, que tout était muet ; la consigne même se serait violée pour elles...

Elles entrèrent, elles arrivèrent... toutes les issues s'ouvrirent... car jamais la porte des Tuileries ne fut fermée au malheur : c'est l'étiquette des rois de France.

Une femme, assise à une table, signait des papiers qu'un secrétaire des commandemens lui détaillait à mesure : c'étaient des bienfaits : la liste était longue... il y avait des églises incendiées rebâties, des artistes récompensés, des vieillards, des femmes, des veuves secourus, d'anciens militaires indemnisés, des bons pour du pain, des vêtemens, des layettes.

Quand les palais changent leurs hôtes, la clientelle des prédécesseurs leur reste ; c'est le revenant-bon de la royauté.

Grâce, grâce !.. répétèrent deux voix suppliantes et les deux femmes tombèrent à genoux devant la troisième.

Grâce, disait la marquise, c'est la seconde

fois, mais le cœur des princesses est inépuisable.

Grâce, disait la duchesse, et Dieu ne vous condamnera plus à en accorder une pareille...

— Charles X ne vous refusera pas... c'est le fils d'un de ses serviteurs... son sang à coulé pour vous... mon fils est coupable, il a conspiré contre son Roi... il mérite la mort; mais Jésus-Christ a pardonné à ses bourreaux.

— Ne la croyez pas, reprenait la duchesse effrayée, jamais le meurtre n'est entré dans son ame : il me l'a juré, je le sais, c'est une tête innocente qui va tomber.

— Et qui êtes-vous donc? leur répondit celle qui pleurait déjà à les entendre.

— Je suis la mère d'Albéric, s'écria la marquise.

— Et moi, je suis ... je dus être sa femme!

— Et que puis-je pour vous? renfermée dans mes enfans, dans ma famille, je ne m'occupe point de politique...

C'est ce que vous me disiez la première fois, cependant quand le roi parut, vous vous êtes jetée à ses pieds avec moi et vous avez prié, et mon fils n'est pas mort!

— Ce n'est pas la reine que j'implore, c'est la mère.... c'est pour le fils de cette femme folle de douleur et d'amour, que je vous demande la vie!

Et toutes trois confondaient leurs larmes; une porte s'ouvrit, une voix annonça : Le Roi!

— Le Roi!!! marquise de Clérambaut, et vous, duchesse, tombez avec moi à ses genoux!

XIX.

UN REMORDS.

Trois heures du matin.

Sire,

Voilà deux heures que je cherche le sommeil : il me fuit : je sens que ma vie entière serait livrée aux remords si je laissais mourir un homme sans avoir demandé sa vie à celui qui la tient en ses mains.

Albéric n'est point coupable : sur mon honneur, Sire, j'atteste à votre majesté que je ne le crois pas coupable : une insulte particulière dont il est venu me demander raison, est la cause de cette horrible méprise : ce n'est que dans votre cœur, ce cœur qui sait si bien comprendre toutes les peines, que je puis laisser tomber mon secret : le mari outragé s'est vengé en livrant l'amant de sa femme.

Maintenant que je vois la mort s'approcher pour lui, je voudrais au prix de tout mon sang lui épargner un supplice et une honte qu'il ne mérite pas : il me méprise dans son ame, sans doute, et pour un soldat de Napoléon, souffrir le mépris est une chose impossible.

Sauvez-le, Sire! et soyez certain que cette grâce mettra pour jamais fin aux tentatives qui menacent les jours de votre Majesté. D'ailleurs, Albéric n'est pas dangereux,

le parti républicain est anéanti et rien ne peut le ranimer : la clémence mettra un terme à toutes les haines : les pensées se confondront dans l'amour et le respect pour votre Majesté.

Quelque soit votre arrêt, je n'en serai pas moins fidèle aux devoirs que ma place m'impose : chargé par le ministre de diriger la force armée qui conduira le condamné à l'échafaud, je le remettrai au bourreau comme la prison me l'aura confié. Si son parti tente de le sauver, je me ferai tuer à mon poste, plutôt que de reculer d'un pas.

Quand cette lettre parviendra à votre Majesté, l'heure de l'exécution sera prochaine : mais les rois sont tout-puissans et le pardon peut marcher plus vite que le supplice.

Le Duc de La Bérésina.

XX.

LA BARRIÈRE SAINT-JACQUES.

Rien n'avait été négligé pour assurer la prompte exécution du jugement.

Les papiers étaient partis de la chancellerie plus rapidement que jamais : le duc de la Bérésina avait donné ses ordres et d'échelon en échelon, ils étaient descendus jus-

qu'aux simples municipaux qui tous se paraient, se brossaient, fourbissaient leurs armes et blanchissaient leurs ceinturons comme pour un jour de fête.

C'est qu'en effet, c'en était une pour tous ceux qui auraient eu quelque chose à débattre avec le résultat de l'acte qu'ils allaient punir. Le ministère de la justice aurait perdu son ministère, Porcheron son fauteuil, et le duc de la Bérésina son commandement : le procureur général serait redevenu avocat des régicides; Rhubert, au lieu de rester à la tête de sa police, aurait été mis au cachot par la nouvelle : il n'est pas si mince gendarme qui ne tremblât encore et le frisson de l'effroi finissait à peine dans l'esprit des sergents, protecteurs naturels de tous les régimes.

Le comte Porcheron de Clérambaut ne laissait pas d'être fortement contrarié de l'homonymie qui existait entre Albéric et

lui. Dans un accès d'enthousiasme et de dévoùment à son souverain, il songea même un instant à rédiger une demande à l'effet d'obtenir du garde des sceaux la permission de changer de nom ; mais il en fut détourné par une réflexion bien simple de la comtesse son épouse, c'est qu'il n'était pas Clérambaut du tout et qu'il ne pouvait échanger ce qu'il ne possédait pas : qu'en supposant même qu'il transmit ce sobriquet à ses descendans ce ne serait pas un mauvais souvenir d'avoir eu jadis un membre de sa famille décapité pour cause politique : toutes les grandes maisons en étaient là, et c'était un point de contact de plus avec ces gentilshommes près desquels il était appelé à siéger dans l'histoire.

Cependant le cortège commençait à sortir et l'appareil sombre de la cérémonie se mariait tristement aux tristesses du ciel. Tout était terne et gris l'atmosphère : un vent

noir, humide et froid pesait sur les sens : le deuil de l'horizon correspondait au deuil des esprits.

Albéric pâle, non de la mort qui s'avançait, mais de toutes les douleurs qui l'accompagnaient, marchait grave et lent sur le sol glacé : pieds nus, le front couvert du voile des parricides, les mains attachées derrière le dos comme un assassin dont on craint la résistance jusque sur l'échafaud même ; il passait, calme et résigné au milieu d'une population divisée en mille passions contraires!

Au milieu de ces groupes, on distinguait, surtout un grand nombre de figures animées d'un sentiment d'intérêt plus que de curiosité et qui semblaient attendre un signal pour agir : c'étaient les conspirateurs sincères de cette réunion où Albéric avait été nommé l'exécuteur des hautes-œuvres politiques.

Eux aussi avaient fait leurs préparatifs :

pleins d'estime pour la loyauté d'Albéric qui avait si bien tenu parole, ils avaient rassemblé des extrémités de Paris toute la bande des gens d'action de leur connaissance, ne cherchant qu'un moyen de bouleversement à l'aide duquel ils pouvaient ressouder leur existence félée, ils n'avaient pas compris dans cet acte suprême l'exécution d'une haute pensée où un homme se dévoue pour tous. Ils voyaient en Albéric l'homme qui ferait le coup et ils l'avaient nommé pour cela, comme ils l'auraient choisi pour tuer le postillon d'une diligence. Mais leur instinct avait sa fidélité : il y a beaucoup d'honnêtes gens qui n'ont pas en loyauté ce que bien des coquins possèdent : ils auraient rougi d'abandonner celui qu'ils avaient mis en avant, et ils marchaient ainsi par groupes, tout prêts à se faire sabrer pour le sauver.

Mais sur le même terrain où ils s'agitaient,

revêtus du même costume et porteurs de figures tout aussi peu recommandables, erraient les agens que Rhubert avait disposés en échelons pour éventer les mines et faire avorter la délivrance.

C'était pour ce Figaro monarchique le cinquième acte de la comédie qu'il jouait depuis si longtemps : il avait bien eu par ci, par là, comme le Scapin de la vieille roche, des applaudissemens et des bourses jetées de haut lieu, en paiement de ses roueries et de ses intrigues, mais le succès qui couronne le dénoûment, mais l'apothéose de l'auteur, c'était aujourd'hui qu'il fallait l'obtenir. Aussi avait-il déployé ses forces et au premier coup de sifflet, son armée était prête à se déployer, moins parée, moins luisante, moins buffletée, mais aussi dévouée, aussi courageuse, aussi intelligente que la garde nationale, sa sœur. Déjà le convoi avait atteint la moitié de sa course; en ce moment

la marquise sortait du château, dans la voiture de la duchesse.

Au détour d'un boulevard, à l'endroit où une large plaine se déroule à gauche, derrière des bâtimens qui la bordent, un grand cri suivi de l'apparition d'une troupe de gens de toutes sortes, hérissés de bâtons, d'outils, de faux et de sabres, arrêta tout-à-coup la marche du cortége. La force armée qui chevauchait en tête se replia sur elle-même sous la vigueur de l'attaque, et la charrette où l'on avait fait monter Albéric au sortir de la grille, se trouva entourée de ses libérateurs. Déjà l'un d'eux s'élançait pour escalader la banquette, lorsque le duc de la Bérésina voyant le danger, commanda une charge de cavalerie, accourut au galop avec l'arrière garde, se joignit aux gens de Rhubert qui frappaient ferme, et cette cohue sans ordre, sans discipline, se dissipa en un clin d'œil, écrasée sous le fer des

chevaux, ou rejettée au loin dans la plaine.

Albéric ne fut pas plus triste de cet échec qu'il n'était triste de sa mort : il avait désormais fait l'abandon de sa vie : il sentait qu'une main de fer s'appesantissait sur lui et que toute résistance était inutile, il comprenait que, jeté dans la carrière publique comme dans une mer orageuse, il ne lui était plus possible d'aborder au rivage tranquille de l'existence intérieure ; il était flottant sur l'abyme ; l'orage grondait toujours et il devait y périr. Seulement une pensée horrible, pleine d'angoisse et de désespoir, empoisonnait ses instans : depuis le jour de sa captivité, il n'avait pas revu sa mère : il lui avait écrit à elle qui connaissait son innocence et elle n'avait pas répondu.

J'ai tari en elle les sources de la tendresse, se disait-il avec des larmes, c'est la dernière douleur que nous avions à souffrir : allons ! mourons comme ce Christ qu'on me faisait

adorer dans mon enfance, injustement condamné comme lui, mais plus malheureux que lui, car à mes pieds pour receuillir mon sang, pour recevoir mon dernier soupir, je n'aurai pas ma mère.

Ses larmes tombaient en abondance sur sa poitrine, et la main du ministre du ciel les sentait couler brûlantes sur l'homme Dieu crucifié qu'il aprochait de la bouche du condamné.

Pauvre prêtre! seul de toute cette foule, vous n'avez pas un mouvement politique dans l'âme ! vous ne voyez, vous ne promettez de patrie qu'au ciel. Et en effet, où serait-elle pour vous la patrie ? Vous qui renfermé dans l'étude et la prière, ne la connaissez que par les malheureux que vous menez à la mort ! vous qui courbé sous les années et les dévoûmens avez escorté dans leur, dernier voyage Antoinette de France, d'Enghien, Georges, Louvel, toutes les victimes, tous les martyrs !

Une secousse de la charrette annonça que l'on était arrivé.

Au même instant, les gardes municipaux arrêtaient à l'angle de la rue voisine un équipage où deux femmes en pleurs imploraient la faveur de passer. La consigne était sans exception.

C'est de la part de la dauphine, s'écriait l'une.

C'est au nom de la reine, disait l'autre.

— Les équipages ne passent pas!

Éperdue, tremblante, la duchesse descendit de voiture et un papier à la main, se jeta dans la foule.

Général, disait Albéric, au duc de la Bérésina qu'il avait fait appeler et à qui il parlait à voix basse, je le jure devant cette mort que je vais subir, au nom du Dieu devant qui je vais paraître, la duchesse est chaste et pure.

Il monta les degrés de l'échafaud.

Pendant ce court trajet, il jeta un coup

d'œil lugubre sur le cercle de spectateurs qui l'environnaient; à une fenètre, vis-à-vis, il crut remarquer le comte Porcheron de Clérambaut mêlé à des princes et grands seigneurs, ornemens habituels de nos balcons de théâtre : il sourit et ramenant ses regards, il les sentit s'arrêter sur un visage à moitié caché sous deux mains inondées de larmes : c'était un homme agenouillé à vingt pas de l'échafaud, qui pleurait et dont les sanglots, convulsivement sortis de sa poitrine, agitaient tout le corps.

Au moment où le regard d'Albéric tomba sur lui, cet homme se releva, redressa sa tête et d'un air inspiré, où se peignait l'honneur et le courage, il lui montra le ciel, et posa sa main sur son cœur comme pour le bénir.

Albéric reconnut Bertrandet, le plus simple de tous ses amis, mais aussi le plus fidèle : il se livra aux exécuteurs.

Pour cette fois, vous ne m'échapperez pas, lui dit le bourreau ; il fallait en venir-là.

Un cri perçant, terrible, puis faible et plaintif comme celui d'une femme, fit tourner tous les yeux. La duchesse, arrivée au détour de la rue, fendait la foule qui s'ouvrait avec peine ; elle tomba épuisée, haletante, aux pieds de l'échafaud, en criant : Grâce au nom du roi ! laissa glisser un papier que le greffier ramassa, et s'évanouit dans les bras de son mari.



XXI.

LA VALLÉE DE JOSAPHAT.

— Allons, allons vîte, l'homme à l'auberge, ouvrez, si vous ne voulez pas que j'enfonce la porte!

Une voix répondit du dedans à travers les fentes du volet :

—Qui êtes vous?..

— Je suis le coureur de Monseigneur l'ambassadeur de France en Espagne... qui se rend à sa destination...

— Ah! à la bonne heure... répondit l'aubergiste.

Et ouvrant la porte avec précaution, il laissa entrevoir au coureur encore à cheval, la riante réverbération d'un feu de cheminée brillant à travers les vitres.

Celui-ci descendit de cheval, le donna à garder à un garçon d'écurie et entra sans façon, comme un homme certain du pouvoir qu'il tient de celui qu'il précède.

— Aurez-vous un lit dans une belle chambre pour cette nuit?

— Parbleu! vous ne pouvez mieux tomber: justement ce soir nous n'avons personne... quand je dis ce soir, c'est souvent comme celà, allez... depuis que la duchesse de Berry est venue soulever le département, on ne voyage plus guères... les auberges s'en

ressentent... Nous ne portons pas en ville, et quand la ville ne sort pas... vous comprenez...

— Sans doute... mais on dit que tout est calmé.

— Oui, on prétend même qu'elle est sortie de France... je ne sais pas au juste ce qu'il y a de vrai là dedans.

— Et qu'est-ce qu'on pense dans le pays?

— Rien, moi surtout : je me rappelle trop bien ce qu'il en coûte de penser : je tenais autrefois un fameux établissement, je m'en vante, la maison grise, dans la ville de B... eh bien!.. je pensais alors qu'il fallait chasser les tyrans... je recevais dans mes caveaux, la nuit, une quantité considérable de gens qui pensaient de même : un beau soir, on a fait une descente chez moi; on a surpris tous les penseurs : on en a condamné quelques uns à mort... moi, on m'a mené aux galères et il a fallu y faire tout mon

temps... Concevez-vous qu'on ne m'ait pas délivré en juillet ?

— Ça ne me regarde pas, murmura l'autre en s'endormant sur sa chaise.

— C'est juste... aussi depuis que je suis sorti de prison, je ne me mêle plus de politique.

— Et vous avez raison... Oh ! on frappe, c'est mon maître sans doute.

L'entretien ci-dessus rapporté avait lieu dans une chambre commune d'auberge, un soir, vis-à-vis un bon feu, dans un des cantons les plus boisés de la France, à l'endroit même où le fleuve se resserre entre deux rives naturelles, formées par des éboulemens de montagnes et s'encaisse dans les plantations pour se développer plus tard dans les prairies.

Cette auberge, comme on le voit, avait pour maître le propriétaire de cette ancienne maison grise qui joue un si grand rôle dans

la première partie de notre histoire. Devenu philosophe, faute de mieux, de ses grandes idées libérales il n'avait conservé que sa haîne pour les Bourbons, rallumée par la présence de la duchesse de Berry : Aussi était-il résolu à la livrer aux gendarmes, si jamais elle tombait entre ses mains.

La personne qui frappait n'était pas l'ambassadeur, c'était un tout petit jeune homme pâle et faible, blond comme une fille, et qui s'appuyait sur un vieillard : accablé de lassitude, il penchait son front et à peine voyait-on la moitié de sa figure sous les rebords rabattus de son énorme chapeau.

En attendant qu'on leur eût préparé une chambre, tous les deux s'assirent auprès du feu, dans le coin le plus obscur, le vieillard d'un air d'insouciance affectée et le jeune garçon, si accablé, si triste que sa tête, malgré lui, retombait sur ses genoux comme s'il avait versé des larmes.

A peine les nouveaux venus étaient établis au coin du feu qu'un autre coup frappé à la porte, fit tressaillir le jeune homme, le vieillard, et réveilla le coureur.

— C'est mon maître, dit-il, en se frottant les yeux.

— Parbleu non s'écria l'aubergiste transporté de joie de sa vogue soudaine, c'est encore un voyageur.

Le voyageur entra..

Ceux qui se rappellent les habitudes de la noblesse émigrée, reconnaîtront sans peine un de ses membres à son costume consacré par la caricature et la tradition... le reste de ses cheveux blancs avait sans doute disparu sous un chagrin nouveau, comme les dernières feuilles s'envolent au vent d'hiver, car son front dégarni et son crâne blanc, reluisaient aux rayons de la lampe comme ces statues d'ivoire jaunies par le temps. Il de-

manda une chambre bien modeste et prit place au coin du feu, vis-à-vis l'autre vieillard et le jeune homme...

Tandis que le coureur continuait à ronfler et que l'aubergiste se remuait d'une façon inusitée comme un homme qui n'est pas habitué à de si bonnes aubaines, le nouvel arrivé jetant les yeux sur ses compagnons assis devant lui, tressaillit tout à coup, se leva et s'avança comme pour s'agenouiller devant le jeune homme... soudain il s'arrêta, prit le crochet de fer qui dans ces contrées tient lieu de pincettes, et se mit à tisonner le feu en se rasseyant avec l'air de la plus complète insouciance.

Ni l'aubergiste, ni le coureur n'avaient remarqué ce mouvement : l'un dormait; l'autre avait la tête perdue d'émotion et d'embarras.

La chambre de ces messsieurs est prête, dit

l'aubergiste au vieillard et à son jeune ami, s'ils veulent monter...

Nous vous suivons, dit le premier, et prenant le bras du jeune homme, ils s'apprêtèrent à sortir.

Par un hasard fort étrange, l'émigré occupé à tisonner son feu se trouva à genoux, quand le jeune homme passa devant lui et saisissant sa main qui par hasard encore sans doute se penchait vers lui, il y déposa un baiser plein de respect et d'amour.

Ni le coureur, ni l'aubergiste ne distinguèrent encore cet incident : l'un dormait toujours, l'autre ouvrait la porte aux voyageurs qu'il conduisait à leur chambre.

O fortune! O caprice du sort! s'écria le marquis de Clérambaut, car c'était lui-même, quand je pense au jour ou je l'ai vue si heureuse... si fêtée...

Parbleu, voilà bien la chose du monde la

plus étrange, s'écria en entrant un homme que nous avons vu plus d'une fois dans le cours de cette histoire, escorté d'une de nos vieilles connaissances, savez-vous, dit-il en s'adressant au coureur qu'il réveilla, savez-vous qui je viens de rencontrer?

— Ma foi non... murmura le dormeur, en s'éveillant à demi... Eh! pardon, mille pardons, monsieur le baron Rhubert... je ne vous avais pas reconnu...et qu'est-ce qui vous étonne donc si fort...?

— Je viens de rencontrer mon ami intime, le comte de Clérambaut...

— Mon maître, l'ambassadeur de France en Espagne?

Le marquis tourna la tête et écouta.

Or, continua Rhubert, devinez maintenant comment il voyage.

— Parbleu!! dans sa chaise de poste.

— Dans le fourgon de la gendarmerie, côte-à-côte du condamné.

— Par exemple ?

— Demandez plutôt au chevalier de Chamarange.

Rien n'est plus vrai, dit celui-ci. Nous allions au galop, lorsque nous trouvons la route barrée... une chaise de poste gisait au milieu du pavé... l'essieu s'était cassé : au moment où nous tournions autour pour continuer notre chemin, nous voyons le comte Porcheron monter dans la voiture de la gendarmerie ; et poursuivre sa route, côte à côte du condamné, sous l'escorte de la garde municipale et précédé de son ami le duc de la Bérésina.

— C'est drôle, s'écria le coureur avec un grand flegme.

— Ma foi, reprit Rhubert, j'ai trouvé la circonstance si pittoresque que j'ai voulu en jouir à mon aise : j'ai laissé ensemble les deux anciens amis dans la même charrette

pour avoir le plaisir de les recevoir à leur arrivée...

— Et ce ne sera pas long, dit le coureur en prêtant l'oreille, j'entends le bruit des chevaux : ils tournent la montagne et ils seront ici avant cinq minutes : mais qu'est-ce qui vous amène donc ici, monsieur Rhubert? est-ce que vous surveillez le condamné?..

— Non parbleu! le duc de la Bérésina est bon pour cela; je viens chercher les traces de la duchesse de Berry et m'emparer d'elle...

Le marquis redoubla d'attention et d'indifférence.

On dit qu'elle prend tous les déguisemens possibles pour nous échapper, continua Rhubert, mais voici le chevalier de Chamarange qu'elle ne trompera pas... il l'a vue souvent autrefois aux Tuileries, quand elle était princesse et qu'il lui lisait des

vers... il la reconnaîtra entre mille. Ah! voici l'Ambassadeur de France!

En effet par la même porte entraient le comte Porcheron de Clérambaut, et un jeune homme entouré de gendarmes. A sa vue, un cri profond s'échappa de la poitrine et du cœur du marquis, auquel répondit un cri aussi profond, mais plus triste encore.

Albéric s'échappa violemment des mains qui le retenaient et alla tomber aux pieds du marquis.

Dans mes bras! dans mes bras! s'écria le vieillard fondant en larmes.

Albéric se jeta sur le sein de son père et y sanglotta en silence.

—Où vas-tu ainsi? lui demanda-t-il: à la mort sans doute?

— Non, mon père: en exil.., on a commué ma peine.

— Etais-tu coupable?

— Non! je vous le jure sur votre honneur!

— Je te crois... mais ta mère, où est-elle?

— Je ne sais.., depuis mon arrestation, je n'ai pas reçu d'elle une visite, une réponse; elle sera partie pour vous retrouver: elle me maudit peut-être.

— Elle ne t'a pas abandonné... sois en sûr; elle n'est pas loin sans doute...

— Mais vous, mon père, qui vous ramène ici?

— Le crime dont l'Europe t'a cru coupable.. je n'ai pas voulu rester près de mes princes; car je suis ton père, et on les eût accusé peut-être de complicité avec l'assassin de l'homme qui occupe le trône.

— Qu'allez-vous devenir..?

— Je ne sais... j'ai dépensé à leur suite le reste de ma fortune: mais j'ai un projet et du sang encore à répandre! puisque nous

voilà réunis, je t'accompagnerai jusqu'au lieu de ton exil, et là, nous nous séparerons, à moins que tu ne veuilles me suivre.

Déjà Porcheron s'était renfermé dans sa chambre.

Bientôt le calme régna dans cette auberge où pour une nuit, comme sous un arbre dans le désert, se trouvaient rassemblées tant de destinées. Jusqu'au jour, le marquis veilla à la porte d'une mansarde où le jeune homme blond reposait tout habillé sur un lit au pied duquel son vieux compagnon dormait sur un peu de paille.

A peine le premier rayon du jour parut que le marquis ouvrit la porte et d'une voix émue...

Partez, madame, partez, dit-il... votre altesse est sous le même toit que son ennemi...

Le jeune homme se leva, et suivi de son guide, descendit l'escalier... à peine arri-

vaient-ils à l'écurie, qu'un grand bruit partit du dehors.

Holà hé! criait-on!..ouvrez... c'est moi, le batelier du village... donnez-moi une voiture que je mène à la ville un cadavre que je viens de pêcher dans la rivière.

A ces mots l'aubergiste descendit, suivi de tous ses hôtes dont cette nouvelle sinistre éveillait la curiosité... de tous les côtés, arrivèrent Porcheron, Rhubert, Chamarange, le duc de la Bérésina, Albéric même suivi des deux gardes qui ne pouvant le quitter l'amenaient avec eux pour prendre leur part du spectacle.

Au moment où l'aubergiste allait ouvrir au batelier, déjà le marquis avait tiré les verroux, et livré passage au vieillard et au jeune homme; mais tout cela n'avait pu s'exécuter avant l'arrivée de Chamarange.

— C'est elle, dit-il vivement à Rhubert.

— Qui, elle?

— La Duchesse... déguisée en paysan.

— Damnation!.. général, dit-il au duc, dix hommes à sa poursuite... je cours sur ses traces...

Et il partit comme la foudre avec son escorte sur les pas des fugitifs qui avaient déjà tourné la montagne.

Dieu la sauve! s'écria le marquis en regardant le ciel...

En ce moment le batelier tirait de l'eau un corps défiguré et le déposait au pied de la muraille, en attendant la voiture qui allait l'enlever.

C'est une femme, dit-il, mais il y a longtemps qu'elle est dans l'eau: elle est méconnaissable!

Un mouvement d'effroi se répandit sur le visage des assistans... Tout-à-coup Albéric, pâle, les cheveux hérissés d'horreur, se précipita sur le cadavre, arracha d'un de ses

doigts livides un anneau d'or et le montrant au marquis :

Tenez, lisez, dit-il, c'est ma mère!

On pense que ne revoyant pas revenir son fils de l'échafaud, elle l'avait cru mort et que dans un accès plus violent de douleur et de folie, elle s'était précipitée dans les flots qui après l'avoir longtemps ballotée de rivage en rivage, étaient venus la déposer aux pieds des êtres qu'elle aimait, comme le seul personnage du drame qui manquât au fatal rendez-vous.

XXII.

LA MORT D'UN TRAITRE.

Albéric a emporté de France dans son exil jusqu'au souvenir du bruit qu'il a causé : quelques ames loyales et fidèles à toute épreuve s'en entretiennent encore les soirs à l'ombre, mais on a perdu jusqu'à ses traces,

et nous même, son historien, nous ignorerions sa destinée, si un de ces hasards qui n'arrivent qu'aux biographes, n'eût fait tomber entre nos mains une lettre écrite par le baron T..... cet intrépide conquérant de tant de choses immortelles, l'auteur de la révolution de 1828, la seule qui vaille un souvenir, l'homme enfin qui, comme un roi, donna à la France une littérature et un musée.

Madrid, 183

Je venais d'expédier le dernier tableau que j'ai sauvé du pillage du couvent des Dominicains, et de congédier le muletier avec ordre de m'attendre à une demi lieue de la ville; car, je vous l'avouerai, mon cher ami, depuis que je traîne à ma suite tant de chefs-d'œuvre, je suis devenu poltron : je crains toujours qu'une bande de Christinos ou de Carlistes ne vienne attaquer mon convoi, et, dans sa fureur de ne pas trouver beaucoup

d'argent comptant, ne se venge de sa mésaventure sur ces toiles précieuses. J'étais plus rassuré dans le désert où les Arabes et le Simoun ne menaçaient que ma vie.

Pendant que Manuelo Benitto longeait les murs extérieurs pour éviter toute rencontre désagréable, je profitai du temps que j'avais devant moi, pour parcourir encore une fois ces rues pittoresques et ce prado verdoyant comme un oasis dans son étang de sable... Pour avoir moins à souffrir des rayons du midi, je résolus de traverser la magnifique rue d'Atocha, au lieu de cette mauvaise ruelle si improprement nommée de la Concepcion géronima,..j'avais d'ailleurs aperçu à l'une de ses extrémités, une foule assez compacte, et je ne me souciais pas de me mêler aux actes ordinairement peu artistiques de la population espagnole.. Mais le résultat trompa mes précautions : je n'étais pas au tiers de la rue, qu'une masse de peuple y

entra sur mes pas, et m'enveloppant dans son mouvement me porta jusqu'au milieu de la rue de Tolède, où resserré entre le flux et le reflux, je me vis forcé d'en suivre les ondulations. Je n'étais qu'à deux pas de l'église San-Millan, d'où j'aurais pu m'échapper par la place, mais je ne pouvais y parvenir... la rue de Tolède, celle de la Casa-baja et la place de la Cebada étaient encombrées... la foule grossissait à vue-d'œil comme si un esprit de curiosité l'eût poussée vers le même but... autour de nous, au dessus de nous, sur les fenêtres et les balcons se groupaient de ces espagnoles dont les yeux vifs jetaient des éclairs de gaîté et de passion.

De côté et d'autre scintillaient dans les rangs de ces beautés noires et brillantes comme le jais, ces Andalouses si remarquables par leurs tailles élancées et gracieuses, leur teint bruni par les rayons du midi, mais qui s'harmonie si naturellement avec l'in-

carnat de leurs joues, leur longue chevelure noire, leurs dents blanches, et qui s'encadrent si pittoresquement dans leur divine mantille blanche.

Toutes ces femmes étaient armées de leur éventail comme s'il y avait eu quelque chose à voir et des impressions à cacher.

A peine étais-je sorti avec le torrent de la rue Concepcion géronima que la prison s'ouvrit; un homme vêtu de noir et la figure couverte d'un voile, monta sur une mule et un Sbire hideux et menaçant conduisit l'animal par la bride. A côté du patient marchait un moine, un crucifix à la main, escorté de deux frères de la charité portant des cierges : devant ce cortége, s'avançaient un officier de salle, tenant en main une longue vare de jonc noir, signe de son pouvoir, et le greffier du tribunal, à cheval tous les deux. Le convoi était terminé par une escouade de soldats, marchant au son rauque

et lugubre de tambours couverts d'un voile noir... De temps en temps, une voix sépulchrale, celle du greffier, criait au peuple : Place à la loi!

La foule s'ouvrait pour le convoi et se refermait aussitôt après son passage...

Je compris bientôt quel horrible spectacle se préparait, et dans l'impossibilité où je me trouvais de l'éviter, je me résignai à le le subir, déterminé à fermer les yeux lorsque le bourreau mettrait la main sur la victime. Je me hasardai à demander à un de mes voisins qui m'avait l'air d'un militaire, quel était le condamné et quel était son crime.

« Ma foi, répondit-il, je ne sais pas son nom: c'est un Français toujours... Quand à son crime; voici le fait.... je puis en vérité vous le certifier, car je fus témoin et acteur de la chose. Je revenais avec un détachement de Christinos du bataillon de la reine dont je fais partie; je revenais de mettre à la raison

un couvent de Franciscains, c'est-à-dire que comme les bons pères ne voulaient pas nous octroyer gratis, pain, vin, légumes, viandes et menues monnaies en or au cours dont ils ont leurs caves pleines, nous les avions passés presque tous au fil de l'épée comme de vrais buveurs de sang qu'ils sont, en ayant eu bien soin de mettre aussitôt le feu au couvent, par manière de purification de la chose. En longeant la forêt, voilà que nous apercevons, à la clarté du feu, un vieillard et un jeune homme qui avaient tout l'air de vouloir nous éviter... cela nous parut suspect... Des gens qui cherchent à éviter les serviteur de la Reine lorsqu'ils viennent d'agir pour son service, ça ne peut pas être grand chose de bon... Alors nous entrons en conversation, c'est-à-dire que nous leur envoyons du plomb de sa Majesté distillée en prunelles de carabine... Patatras! voilà le vieux qui tombe en faisant la grimace, et le

jeune homme qui se précipite sur son corps en pleurant et en cherchant à le rappeler à la vie... nous approchons... il veut résister, se faire tuer... mais caraco! on l'empoigne et l'on fait la visite des poches du vieux pour saisir les conspirateurs tels que louis d'or, ducats et autres ennemis de notre très clémente Isabelle la catholique... rien.. seulement un papier où un des ci-devant rois de France recommandait le vieux à Don Carlos comme un homme dévoué et capable. »

« Ce sont des espions de l'usurpateur! que je m'écrie... »

« Nous ne sommes pas des espions, riposte le jeune homme... ce vieillard est mon père... il allait, il est vrai, rejoindre Don Carlos, et moi je l'accompagnais pour veiller sur ses jours : mais aussitôt son arrivée au camp royal, je devais le quitter pour aller vivre obscur et tranquillle loin de toutes les dis-

cordes politiques, heureux d'oublier et de l'être... sur mon honneur, voilà la vérité! Exilé de France où j'ai vu deux fois de près la mort, pour avoir trop aimé la liberté, je suis croyable, sans doute, quand je vous jure que je ne viens pas ici la trahir. »

« Vous pensez bien que nous ne fumes pas dupes de pareils mensonges : Nous l'avons amené ici pieds et poings liés : Son affaire a été bien vite baclée, convaincu de trahison, d'espionnage et de secours portés aux rebelles, il a été condamné au supplice de la garotte... Comme il prétendait être Français, quelques uns de ses compatriotes s'intéressèrent à lui; ils se remuèrent même pour obtenir sa grâce de la Reine : mais comme elle n'a pas encore fait usage de cette prérogative royale, sa Majesté qui connaît l'esprit éminemment libéral de son peuple, n'a pas voulu faire grâce de peur de mécontenter la révolution. »

Il finissait à peine que déjà le cortége touchait aux pieds de l'échafaud.

Sur une estrade s'élevait un poteau qu'embrassait un collier de fer.. au-dessous était un escabeau : c'était l'appareil de la garotte.

Le jeune homme monta l'échelle et s'assit sur la sellette; au-dessus de sa tête, un large écriteau noir parsemé de larmes blanches et d'ossemens en sautoir, portait ces mots en lames d'argent :

Traître à la liberté !!!

Le greffier prenant la voix, lut l'arrêt de sa condamnation, dont les motifs étaient le crime de désertion a l'étranger, de lèze-majesté et de haute trahison.

A ce dernier mot, le condamné dressa la tête, et entr'ouvrit les lèvres comme pour parler... Mais un sentiment profond de dédain vint se peindre dans ses traits, il leva les yeux au ciel et se livra au bourreau. Celui-ci

l'attacha au poteau... tourna une vis et le collier de fer commença à serrer son cou... Le moine récita le credo, en langue espagnole et lorsqu'il fut arrivé à ce mot *hijo unico*, un aide jeta un voile noir sur la tête du condamné, et moi je fermai les yeux, frappé de douleur et d'épouvante.

J'avais reconnu les traits d'un jeune homme que je vis souvent à Paris dans quelques salons libéraux.

Mon cœur ouvert à la pitié pour toutes les ames généreuses, souffrit encore plus de la mort horible d'un compatriote dont j'ai dû entendre la voix ou serrer la main.

Adieu, mon ami... il ne faut ni servir les partis ni s'en servir... ils tuent ou empoisonnent l'existence. Il faut servir l'art qui la vivifie et l'éternise.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

TABLE

DES CHAPITRES DU SECOND VOLUME.

Imprimerie de Madame Poussin, rue Mignon, 2.

